

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux Enfants

CINQUANTE-UNIÈME ANNÉE

1911



VEVEY

Ed. RECORDON, PROFESSEUR

— 1911 —

VEVEY
IMPRIMERIE SÄUBERLIN & PFEIFFER
1911

LA BONNE NOUVELLE

ANNONCÉE AUX ENFANTS

CINQUANTE-UNIÈME ANNÉE

Cinquante ans.

Coutume aimable entre toutes que celle qui consiste à célébrer les anniversaires de ceux qui nous sont chers. Il n'y a rien là de la banalité des souhaits de fin d'année, toujours les mêmes, quelle que soit la personne à laquelle on s'adresse. Se rappeler un anniversaire, c'est une preuve de l'affection que l'on porte aux siens, à ses amis. Au milieu des préoccupations absorbantes de la vie quotidienne, on se sent heureux de leur accorder un souvenir. Le chrétien peut faire mieux que cela : il voit, dans cette circonstance, une occasion spéciale de recommander au Seigneur ceux auxquels il pense.

Moment capital, solennel même, pour celui qui voit s'accroître le nombre de ses années. « Enseigne-nous à compter nos jours, afin que nous en acquérions un cœur sage » (Psaume 90, 12), disait le Psalmiste. Que cette prière soit celle de chacun des lecteurs de ce journal ! Il n'en est pas un, parmi ceux qui connaissent le Seigneur, qui ignore ce que la parole de Dieu entend par un cœur sage : « La crainte du Seigneur, c'est là la sagesse, et se

retirer du mal est l'intelligence. » (Job 28, 28.) Et ceux qui aiment Jésus comme leur Sauveur penseront avec bonheur à ce passage : « Le Christ Jésus nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption, afin que, comme il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » (1 Corinthiens 1, 30, 31.)

* * *

La *Bonne Nouvelle* célèbre aussi son anniversaire. Elle a atteint un âge que beaucoup de ses lecteurs ne comprennent guère. Cinquante ans d'existence! c'est un laps de temps énorme, presque incalculable pour des enfants qui grandissent et qui trouvent déjà bien longs, interminables, les trois cent soixante-cinq jours qui s'écoulent entre chacune des dates auxquelles on rappelle leur naissance. Oui, cinquante ans, c'est long. Des ouvriers qui ont collaboré aux débuts de ce journal, tous, sauf un, ont été retirés depuis longtemps auprès du Seigneur. L'auteur de ces lignes est le quatrième des rédacteurs de la *Bonne Nouvelle*. Plus d'une personne en possède la collection complète, mais peu ont jamais songé à la somme considérable de labeurs qu'a nécessitée la compilation de ces cinquante volumes où, mois après mois, avec une régularité ininterrompue, jeunes, et vieux aussi, ont trouvé instruction et édification.

Ce n'est pourtant pas de ces efforts humains qu'il convient de parler en cette occurrence. Chacun des rédacteurs s'est senti encouragé par ces paroles de 1 Corinthiens 15, 58 : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur, » et cette promesse lui a suffi. La pensée qui remplit le cœur en rappelant ce cinquantenaire, c'est celle de la reconnaissance envers Celui qui « nous a secourus jusqu'ici. » (1 Samuel 7, 12.)

A tous ceux qui se sont occupés de ce journal, le Seigneur a dispensé libéralement la force dont ils avaient besoin dans leur tâche ardue. Auprès de Lui ils ont puisé la sagesse dans l'art si difficile de s'adresser à la jeunesse. C'est Lui qui, à maintes reprises, leur a fait trouver les encouragements propres à soutenir leur courage défaillant, Lui encore qui leur a fourni, sans jamais faire défaut, les matériaux nécessaires à chaque numéro.

Soutenue par la conviction de cette fidélité inébranlable du Seigneur, la rédaction actuelle envisage avec confiance l'avenir. Non qu'elle ait à calculer les jours et les saisons : peut-être sa tâche touche-t-elle à son terme, car le Seigneur est proche. Mais elle sait qu'elle peut compter, sans l'ombre d'un doute, sur Celui qui, lorsqu'il traversait ce monde, témoignait une sollicitude particulière aux petits enfants et les attirait à Lui. Ce journal

se propose d'amener ces jeunes cœurs à Christ, de les instruire dans les voies de la sagesse divine. Instrument bien faible, comme tout ce qui touche à l'homme, il sera fortifié par la bénédiction du Seigneur; il y compte et sait que son attente ne sera point déçue.

Il aime à se sentir assuré aussi sur la *confiance* de ses abonnés. Il ne les satisfait pas tous, loin de là. Il ne saurait y prétendre. Mais il leur demande instamment de se persuader qu'il fait de son mieux pour répondre aux besoins divers auxquels il s'adresse. Il les supplie surtout de soutenir par leurs prières ses humbles efforts.

Et, comme vœu de nouvelle année, il réitère à ses jeunes lecteurs le passage cité plus haut :

Enseigne-nous ainsi à compter nos jours, afin que nous en acquérions un cœur sage.



1^{er} Janvier 1911.

Bien cher lecteur,
De la *Bonne Nouvelle*,
Dieu soit ton protecteur
Dans l'année nouvelle!

Que sa paix, son amour
Et sa parfaite grâce
En ton cœur chaque jour
Occupent plus de place!

L'intelligence et la sagesse
Sont plus précieuses que l'or
Et que toute autre richesse,
Honneur, puissance et gloire encor.
(Job 28).

Car tous les biens venant de l'homme
N'apportent pas la paix du cœur.
Vanité! telle en est la somme,
Enflure, orgueil, esprit moqueur.
(Psaume 73).

La sagesse est la sainte crainte
Du Dieu d'amour, de vérité;
L'intelligence au bien restreinte
A sa voie dans la sainteté.
(Job 28).

Justice et paix, lumière et joie,
Repos du cœur avec Jésus,
Ne se trouvent que dans la voie
De qui s'attache à ses vertus.
(Proverbes 8).

Lecteurs de la *Bonne Nouvelle*,
Les biens précieux, permanents,
En Christ, la sagesse éternelle,
Abonderont pour tous les temps.
(Proverbes 8).

Soyez heureux dans l'an de grâce
Où Dieu vient de vous faire entrer!
D'un cœur soumis suivez la trace
Du chemin que Dieu veut montrer!

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

Chapitre XVI (suite).

Le royaume.

Outre l'assemblée il y avait un autre résultat de la venue de Christ et de sa mort, en rapport avec la terre : c'est le royaume des cieux. Car si Christ possède une assemblée, il possède aussi la royauté sur son peuple terrestre et sur tout l'univers. En attendant sa domination glorieuse et universelle, le royaume s'établit sous une forme particulière. Il est appelé « royaume des cieux, » parce que le siège du pouvoir est, et sera, dans le ciel, en contraste avec les royaumes terrestres dont l'autorité réside sur la terre. On entrait dans le royaume en reconnaissant l'autorité du Seigneur, que l'on reconnaissait aussi comme Sauveur. En attendant que Christ vienne établir son règne en puissance, la forme et l'étendue du royaume des cieux sont celles de l'Eglise responsable dont nous venons de parler. Mais les vrais croyants trouvés au milieu de cet état de choses, au lieu de former le peuple sur lequel Christ régnera à sa venue, seront, au contraire, enlevés pour être avec le Seigneur et

revenir pour régner avec Lui, comme constituant l'Épouse du roi.

En son absence, le Seigneur confie à Pierre les clefs de ce royaume, disant : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » (v. 19.)

Pierre devait donc ouvrir la porte à tous ceux qui reconnaîtraient l'autorité du Seigneur, Juifs ou gentils.

Il fallait la permission du roi, représentée par Pierre, pour avoir accès dans ce royaume et en faire partie, car on n'y entrait pas par naissance, comme les Juifs, le peuple terrestre de Dieu. Il fallait aussi la foi au Seigneur qui était dans le ciel parce qu'il avait été rejeté.

La première moitié du livre des Actes montre comment Pierre s'est acquitté du service que le Seigneur lui a confié ici. C'est toujours lui qui prend la parole. Il démontre aux Juifs (2, 36) que celui qu'ils ont crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ. Trois mille personnes environ reçoivent ces paroles et entrent dans le royaume; au chapitre 5, le nombre se monte à environ cinq mille. Au chapitre 8, les gens de Samarie entrent, et, au chapitre 10, les gentils sont reçus, Corneille et ceux qui sont avec lui. Dans tous ces cas, c'est Pierre qui agit, en vertu de l'autorité que le Seigneur lui

a donnée pour ouvrir les portes du royaume des cieux et pour l'administrer. Paul a été chargé de révéler tout ce qui concerne l'Eglise.

Le catholicisme a confondu ce que le Seigneur dit à Pierre au v. 18, avec ce qu'il dit au v. 19. Elle a fait de Pierre le représentant de Christ comme bâtisseur de l'Eglise et lui donne comme successeurs les papes, tandis que le Seigneur n'enjoint nullement à Pierre de bâtir l'Eglise, et ne lui annonce aucun héritier dans sa fonction. Le v. 18 se rapporte à l'Eglise: c'est Christ qui la bâtit lui-même, et si Pierre y a une part, c'est comme une pierre vivante. Le v. 19 se rapporte au royaume des cieux; Pierre en reçoit les clefs pour y introduire tous ceux qui croiraient ce que lui et les autres apôtres annonceraient concernant le Christ, sa mort, sa résurrection et sa glorification, car il a reçu toute autorité dans le ciel et sur la terre (Matthieu 28, 18), Dieu l'ayant exalté prince et Sauveur. (Actes 5, 31.)

Après les déclarations faites à Pierre, Jésus s'adresse aux disciples, leur enjoignant de ne dire à personne qu'il fût le Christ. C'était inutile de le présenter plus longtemps aux Juifs comme un Messie vivant sur la terre, sans avoir passé par la mort. Seuls ceux qui croient sont introduits dans les bénédictions nouvelles.

Jésus annonce sa mort.

v. 21-28. — Dès lors, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour. » La haine des principaux du peuple à l'égard de Jésus irait jusque-là, et du côté de Dieu, cette mort était nécessaire pour l'accomplissement de toutes les glorieuses vérités annoncées à Pierre dans les v. 18-19. Mais sa foi et son intelligence n'étaient pas à la hauteur de ces révélations; son cœur s'arrêtait à la vérité que Jésus était le Christ, le Messie, et au royaume glorieux qu'il devait établir. Ne pensant qu'à ce côté de la vérité, quant à la personne de Jésus, lorsque Pierre entend parler de sa mort, il le prend à part et lui dit : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point! » Pauvre Pierre! sa grande affection pour le Seigneur et le désir de jouir au plus tôt du royaume en gloire, lui fait repousser la pensée de sa mort. Mais ses pensées étaient, en cela, en opposition à celles de Dieu. « Jésus se retournant lui dit : Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. » Sans la mort du Seigneur, Pierre aurait été

exclu de toutes les bénédictions qui se trouvaient dans les pensées de Dieu. L'homme ne songe qu'à la jouissance de la chair pour laquelle la mort n'est pas nécessaire, au contraire. Quelle distance entre les pensées de Pierre et celles de Jésus! Lui vient dans ce monde en disant : « Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté, » dans laquelle la mort était comprise, base sur laquelle Dieu pouvait accomplir tous ses conseils, tandis que Pierre dit : « Dieu t'en préserve! » Pour être justes, nos pensées doivent suivre celles de Dieu: autrement nous prenons en considération celles de notre cœur qui peuvent être sincères, paraître bonnes, mais s'opposent aux choses de Dieu, puisqu'elles se rapportent à ce qui convient à l'homme.

Jésus montre ensuite à ses disciples que la mort serait non seulement sa part, mais aussi celle de tous ceux qui voudraient participer à la gloire avec Lui. Car pour cela, il faut le suivre ici-bas dans le chemin de sa rejection, qui est pratiquement celui de la mort : « Si quelqu'un veut venir après moi, » dit-il, « qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive : car quiconque voudra sauver sa vie, la perdra; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi la trouvera. » Deux choses doivent caractériser ceux qui suivent Christ dans ce monde : *Se renoncer soi-même*, et, *prendre sa croix*, et elles ne se réalisent pas si l'on n'a pas la vie de Christ et Christ pour objet de son

cœur, l'espérance de la gloire avec Lui. « Se renoncer soi-même, » c'est cesser de vivre en vue de soi; l'homme qui ne possède pas Christ pour sa vie, ne peut vivre que pour lui-même; tout ce qu'il fait se rapporte à lui, directement ou indirectement, même ses bonnes œuvres en faveur d'autrui. Pour ne prendre que des exemples les plus saillants, citons les concerts, les représentations théâtrales de bienfaisance; est-ce dans le renoncement à soi-même que ces œuvres s'accomplissent? Elles découlent d'une vie qui a le *moi* pour objet et non pas Christ. Pierre se disait précisément que, si le Christ mourait, lui serait privé de la gloire à laquelle sa chair tenait tant; car il voulait la gloire sans la souffrance. Un seul pouvait être dans la gloire sans souffrir, Jésus, mais il y serait demeuré seul. Dans son amour infini, il a voulu mourir *pour nous*, afin que nous eussions une part avec Lui.

« Prendre sa croix, » c'est réaliser la mort tant que l'on est ici-bas. Quand un condamné à la crucifixion allait au supplice, on lui faisait porter sa croix et, en le voyant, on pouvait dire : « Voici un homme qui en a fini avec la vie. » Et lui ne pensait plus à jouir des choses d'ici-bas, il en avait fini. Combien il est à désirer que ceux qui observent notre conduite puissent dire que nous en avons fini avec le monde, que nous ne vivons plus pour nous-mêmes! Nous manifesterions ainsi que

nous sommes du ciel, les disciples de Celui qui a souffert et qui est mort pour nous.

Dieu veuille que mes lecteurs, qui connaissent Jésus comme leur Sauveur, s'exercent, sous l'action de cette divine Parole, à réaliser ses enseignements, à renoncer à une vie qui a pour centre soi-même et pour objet le monde! Ceux qui font ainsi jouiront déjà ici-bas des choses éternelles, tandis que ceux qui veulent épargner leur vie en lui accordant ses convoitises, la perdront pour l'éternité. Jésus ajoute : « Car que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme; ou que donnera un homme en échange de son âme? » Paroles solennelles, qui se passent de commentaire. C'est un problème que Dieu place devant chaque personne qui cherche encore les avantages de ce monde et dont il attend la réponse. Dieu veuille en pénétrer tout à nouveau le cœur de tout jeune lecteur qui désirerait le monde ou les choses qui sont dans le monde, ne penserait qu'à la satisfaction de la vie présente et négligerait ce qui se rapporte à son âme pour l'éternité; car chacun a commencé l'éternité en entrant dans ce monde: le temps présent en est une bien courte phase qui passe comme une ombre, mais dans laquelle se décide de quel côté chacun se trouvera définitivement après la mort.

Mais nous n'aurons pas toujours à suivre un Christ humilié et rejeté. Fils de l'homme, il revien-

dra dans la gloire de son Père — la gloire du Fils de Dieu — et avec ses anges, dans la gloire de son royaume, et alors, il rendra à chacun selon sa conduite pendant son absence. Ceux qui l'auront suivi dans le renoncement à eux-mêmes et au monde, seront introduits dans sa gloire pour l'éternité, et reviendront avec Lui pour régner. Ceux qui auront préféré le monde et ses convoitises auront leur part éternelle loin du bonheur et de sa gloire. Comme aussi chacun de ceux qui auront suivi le Seigneur trouveront, dans ce jour-là, les conséquences de leur fidélité. (v. 27.)

Afin de fortifier la foi de ses disciples qui venaient d'entendre que le Christ, en qui ils avaient cru, allait mourir, et que leur part dans la vie présente serait le renoncement et la mort, Jésus ajoute : « Il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents qui ne goûteront point la mort jusqu'à ce qu'ils aient vu le Fils de l'homme venant dans son royaume, » car le royaume en gloire s'établirait certainement, lorsque s'accomplira ce que Jésus dit à Pierre aux v. 18-19.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de décembre*

1. — Un croyant.
2. — L'Assemblée.
3. — Le Seigneur Jésus, le Fils du Dieu vivant.
4. — Les hommes.

Questions.

1. — Que formaient ceux qui recevaient la prédication de Pierre?
2. — Quel était le service de Pierre en rapport avec le royaume.
3. — Que faut-il faire en suivant Christ?
5. — Qu'est-ce que : 1^o se renoncer à soi-même; 2^o prendre sa croix?

L'œuvre d'un Nouveau Testament.

De respectables parents juifs, dans une localité de la Pologne, n'avaient qu'une fille qu'ils entouraient des soins les plus affectueux. Dès son bas âge, elle rechercha la solitude et prenait bien rarement part aux jeux des autres enfants. Sa vie s'écoula ainsi d'une façon paisible jusqu'à sa seizième année. Une circonstance, qui paraissait

sans conséquence, vint tout à coup donner à son existence une orientation nouvelle en remplissant son cœur d'une paix et d'une joie inconnues auparavant.

Se trouvant un jour dans le jardin de ses parents, qu'une simple barrière séparait de celui d'un voisin chrétien, dans lequel un groupe d'enfants prenaient leurs ébats, elle était absorbée par ses pensées, quand une exclamation de joie exubérante attira son attention. Une fillette accourait auprès de ses compagnes un livre à la main, leur disant : « Voyez ! n'est-ce pas un beau livre ? Mon père vient de me l'acheter. » Après avoir examiné le volume, une des chrétiennes s'écria : « Je le connais bien ! C'est le Nouveau Testament. Je vais vous en lire un passage. »

Et là-dessus, elle l'ouvrit au 19^e chapitre de Jean. Sans y prendre garde, la Juive suivit cette lecture, et fut, peut-être, l'auditrice la plus attentive.

Ce qu'elle venait d'entendre pénétra dans son cœur, comme la semence jetée sur la bonne terre ; et son désir fut de posséder ce livre dont elle retint soigneusement le nom. Elle y parvint sans peine et se mit à le lire régulièrement. Dieu bénit sa Parole en sorte que la jeune fille ne tarda pas à être attirée au Seigneur Jésus, ce Sauveur béni, dont chaque page du saint Livre lui révélait l'amour.

Mais elle ne put garder cela pour elle seule. S'ouvrant à ce sujet à ses parents, elle les supplia de lire aussi le précieux volume et de croire en Jésus-Christ.

Quel ne fut pas leur étonnement à l'ouïe d'une telle déclaration ! Ils avaient de la peine à reconnaître, en celle qui leur tenait ce langage, leur fille bien-aimée, si soumise et si réservée. Qui donc pourrait l'avoir détournée de leurs anciennes croyances ? Leur indignation ne le cédant en rien à leur étonnement, ils lui interdirent de leur parler encore de ces choses, la menaçant de leur malédiction si elle avait la pensée de devenir chrétienne.

La pauvre enfant, triste et désappointée, ne répliqua pas, mais dans sa chambrette, elle continuait à lire le précieux volume.

Un an plus tard, la mère de famille dut s'absenter pour des affaires importantes qui la retinrent plus longtemps qu'elle n'avait prévu. Pendant ce temps, son mari tomba gravement malade, et la jeune fille rivalisa d'ardeur et de fidélité pour le soigner ; elle s'occupa non seulement du corps du malade, mais aussi de l'état de son âme. Munie de son Nouveau Testament, elle venait s'installer au chevet de son père pour lui faire connaître que Jésus de Nazareth est le Messie annoncé par les prophètes et le Sauveur dont nous avons besoin. Les larmes aux yeux, elle s'écria :

« Père bien-aimé! accepte Jésus pour ton Sauveur, crois qu'il est ton Rédempteur et, si tu dois être rappelé d'ici-bas, nous nous retrouverons un jour aux lieux glorieux qu'il habite. »

Le cœur du Juif mourant fut touché à salut; il crut au Seigneur Jésus, l'invoqua et trouva la paix. Il s'en alla peu après.

La mère, encore retenue au loin par de graves intérêts, ne revit plus son mari: lorsqu'elle fut de retour, elle ne tarda pas à apprendre tout ce qui s'était passé, et comment le défunt avait quitté cette vie en paix, après avoir confessé le Seigneur. Sa colère ne connut plus de bornes. Aidée de quelques amis, elle se laissa aller à maltraiter sa fille au point que celle-ci perdit connaissance, mais, malgré tout, la jeune Juive continua à persévérer dans la foi, confessant fidèlement la vérité que le Nouveau Testament lui avait révélée.

Quelle œuvre merveilleuse que celle qui s'opéra dans ces deux âmes par le moyen de ce Nouveau Testament!

Et toi, mon jeune lecteur, qui as le privilège de posséder ce livre, de le lire et d'entendre parler maintes fois de Celui qu'il nous révèle, as-tu vraiment profité de tous ces avantages, ayant été rendu sage à salut par la foi qui est en Jésus-Christ?



Les Dragonnades.

« Vous serez haïs de tous à cause de mon nom » (Luc 21, 17); « Même le temps vient que quiconque vous tuera pensera rendre service à Dieu » (Jean 16, 2); « Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir... Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. » (Apocalypse 2, 10.) « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux; car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous. » (Matthieu 5, 12.) « Ils furent éprouvés par des moqueries et par des coups, et encore par des liens et par la prison, ils furent lapidés, sciés, tentés: ils moururent égorgés par l'épée; ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis, de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités (desquels le monde n'était pas digne), errant dans les déserts, et les montagnes, et les cavernes, et les trous de la terre. » (Hébreux 11, 36-38.)

*
* * *

A la mort de Louis XIII, roi de France, le 14 mars 1643, trente-trois ans, jour pour jour,

après la mort de son père, Henri IV, Louis, son fils, fut couronné roi à sa place, sous le nom de Louis XIV. Il n'avait que cinq ans. Sa mère, Anne d'Autriche, exerça le pouvoir avec le cardinal Mazarin comme premier ministre. Quand Mazarin mourut, en 1661, Louis XIV avait vingt-trois ans. A partir de cette époque, il gouverna seul jusqu'à sa mort, en 1715.

On a attribué, à tort, à Louis XIV, un mot demeuré célèbre, mais qui dépeint, mieux que des volumes ne sauraient le faire, son caractère absolument autoritaire et despotique : « l'État, c'est moi! »

La possession du premier trône de l'Europe au XVII^e siècle, les adulations d'une cour servile, prosternée aux pieds du monarque comme devant une idole, firent grandir en lui un orgueil insupportable, une fatuité inouïe, une soif insatiable de grandeur, de gloire, de pouvoir et de domination.

Passé maître dans l'art de s'insinuer auprès des grands de la terre, de les dominer sans même qu'ils s'en doutassent, usant pour cela de la plus dégradante flatterie, le clergé — cette plus mauvaise partie de l'humanité, que quelqu'un, avec beaucoup de justesse, de raison et de vérité, a appelée « la peste par excellence de l'église » — le clergé, dont la grande préoccupation était l'extermination des huguenots ou hérétiques en France,

comprit bien vite tout le profit qu'il pourrait retirer du despotisme et de l'autorité illimitée du roi, pour réaliser ses ténébreux projets. C'est dans ce but qu'il supporta — le grand Bossuet lui-même le fit — avec une scandaleuse faiblesse, les mœurs si honteusement dépravées du roi; il alla même jusqu'à voiler ses vices sous les dehors de la vérité et à célébrer ses crimes. Il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts pour convaincre Louis XIV qu'il ne devait y avoir dans son royaume qu'une seule religion, celle du roi, qu'une seule église, l'église catholique et apostolique romaine; quiconque osait résister à l'autorité du roi et de la sainte église était un rebelle de la pire sorte, qui devait être, coûte que coûte, ramené à l'obéissance.

Plusieurs moyens, connus sous le titre de *méthodes de conversions*, furent proposés, puis mis en pratique, avec la sanction royale, pour ramener les hérétiques, huguenots, religionnaires réformés ou protestants, comme on les appelait, sous l'autorité du roi et de la sainte mère l'Eglise. Les agents du pouvoir, les pères confesseurs, promettaient les bonnes grâces et les faveurs de sa majesté aux nobles familles huguenotes qui consentiraient à rentrer dans l'église. Des prêtres, très habiles dans l'art de confondre, par le raisonnement, leurs adversaires, puis de les terrasser, parcouraient le royaume en donnant des conférences dans lesquelles ils s'efforçaient de démontrer, d'un côté, que la

véritable église, la seule qui ait été fondée par les apôtres, c'est l'église de Rome, et de l'autre, que les réformateurs, Luther, Calvin et tous les autres, ont été des agents du diable pour ruiner la véritable église de Dieu. Un grand nombre d'écrits parurent alors, dont plusieurs signés par des hommes de grand renom, pour chercher à démontrer l'erreur fatale de tout ce qui s'était écarté du catholicisme. Bossuet lui-même, ce grand génie, fit des efforts incessants et acharnés dans ce but. Il y employa toute son éloquence sans égale, sa vaste érudition, sa logique serrée, nerveuse, redoutable, tout l'éclat de son nom.

Un certain nombre de familles se firent catholiques; mais le grand nombre repoussa avec indignation les propositions du roi. Puis le Seigneur, selon sa promesse fidèle, donnait à ses serviteurs de démontrer, en la rendant aussi claire que la lumière, la fausseté des allégations des missionnaires convertisseurs. Les raisonnements de ces derniers, pour être justes, se trouvaient sans force par le fait que les prémisses en étaient absolument fausses et en opposition avec les déclarations nettes et positives des Ecritures. Du reste ces missionnaires, pour la plupart (il faut en excepter le doux Fénelon et quelques autres) ignoraient les Ecritures. Ils avançaient l'autorité des pères, c'est-à-dire la tradition, l'autorité de l'homme, qui ne peut subsister en présence de celle des Ecritures,

quand elle est directement en opposition avec celles-ci. Les missionnaires réussirent cependant à ramener à la foi catholique quelques personnes qui cherchaient une occasion pour abandonner une religion trop austère pour elles, et qui les tenait éloignées des honneurs et de la gloire des hommes; mais, par la grâce de Dieu, la plupart des huguenots furent affermis plutôt qu'ébranlés dans leur foi.

Le succès n'avait donc pas répondu à l'attente du clergé ni du roi, lorsque l'évêque de Grenoble, Le Camus, eut l'idée d'acheter à prix d'argent la conversion des protestants de son diocèse. Il va sans dire que l'évêque connaissait le caractère de ceux auxquels il faisait ses offres. Le succès dépassa son attente. Louis XIV en fut frappé. A l'instigation du clergé, il ordonna la création d'une *caisse des conversions*. Il en confia l'administration à un homme de talent, autrefois réformé, un de ceux qui apostasièrent sous l'effet des bonnes grâces du Grand Roi. Pellisson paraissait être l'homme le plus propre à mener cette œuvre à bonne fin. Sans s'arrêter à ce que ce procédé avait de honteux, il se mit à l'œuvre avec un zèle digne d'une meilleure cause. Les succès dépassèrent toutes les prévisions. Le monarque en parut enchanté. En quelques années, Pellisson, le grand convertisseur du royaume, comme on l'appelait, ne comptait pas moins de cinquante mille huit

cent trente conversions, pour lesquelles il avait dépensé la somme d'environ sept cent vingt-cinq mille francs.

Mais les fonds de Pellisson s'épuisaient. Outre cela, à mesure que le protestantisme français s'épurait par ce honteux trafic d'âmes, les conversions devenaient moins nombreuses, plus difficiles et plus coûteuses. Et pour finir, Pellisson rencontra ce qu'il n'avait que trop mérité, l'indignation des uns, la raillerie et le mépris des autres. Par dérision, on donna à sa fameuse caisse le nom de *boîte de Pandore*, c'est-à-dire que d'elle sortaient tous les maux.

On a comparé l'effet de la mission des prédicateurs ambulants, des controversistes, de la caisse des conversions, à celui d'un fer aimanté promené à travers un mélange de parcelles de fer et d'or; le fer seul s'y attache. Le témoignage restait debout, par la grâce de Dieu, plus fort après qu'avant l'attaque.

Le clergé le sentit. S'il en eût été susceptible, il aurait eu à rougir plutôt qu'à se réjouir de ses singulières conquêtes. Mais Satan, le grand ennemi des âmes et de la vérité, n'était pas au bout de ses ressources. Après s'être montré sous les dehors du serpent, c'est comme un lion rugissant qu'il allait se jeter sur les chères brebis de Christ, à vues humaines, toutes à sa merci.

Un homme doué d'une activité prodigieuse,

mais capable des plus atroces cruautés, entre alors sur la scène, Louvois, le grand ministre dont le nom est inséparable de celui de Louis XIV. En Louvois, le clergé avait trouvé la hache impitoyable dont les coups terribles allaient abattre le chêne vigoureux du témoignage de Dieu en France.

Un luxe inouï caractérisait la cour de Louis XIV, entraînant à des dépenses excessives. Des réformes importantes furent introduites dans l'armée; une ceinture de forteresses entourait la France; d'immenses armées furent levées pour soutenir les guerres incessantes provoquées par l'orgueil et l'ambition de Louis XIV; mais les bras manquèrent à l'agriculture et à l'industrie; les impôts devinrent accablants et la misère s'étendit partout. Louvois, dont l'activité était sans égale, fut merveilleusement secondé par le célèbre ingénieur Vauban.

Cependant, si la pensée première de la caisse des conversions vint de Le Camus et non de Pellisson, l'idée de faire d'un escadron de dragons une compagnie de missionnaires convertisseurs, revient à un certain Marillac, et non à Louvois. Ce Marillac avait la charge de percepteur des impôts royaux dans le Poitou, belle province avec Poitiers pour chef-lieu. La rentrée des impôts était très laborieuse: le peuple, accablé de contributions diverses, incapable d'y suffire, était dans la misère.

C'est alors que Marillac eut l'idée d'employer la troupe au recouvrement des impôts arriérés, surtout auprès des huguenots. Les protestants furent premièrement exhortés à rentrer dans l'église catholique. Ceux qui le feraient seraient dispensés de payer les redevances en retard, tandis que, s'ils s'obstinaient, non seulement ils auraient à les payer, mais encore ceux de leurs coreligionnaires qui abjureraient le protestantisme. En outre, les soldats seraient logés chez eux jusqu'à ce que tout fût payé.

Les menaces passèrent à une prompté exécution. Les maisons des protestants, envahies par une soldatesque qui ne respectait rien, grande fut la détresse dans tout le Poitou. Beaucoup abjurèrent. Tous les impôts arriérés furent intégralement portés au compte des fidèles. Ainsi accablés, aveuglés par la détresse, des villages entiers acceptèrent le catholicisme. Marillac envoya à Louvois une liste des convertis qui l'étonna. Le cruel et impitoyable Louvois possédait enfin le moyen d'en finir avec l'hérésie, car c'est ainsi qu'on qualifiait la véritable foi, la foi des élus de Dieu, la foi de la vérité, la foi opérant par l'amour.

(A suivre.)



*Réponses aux questions du mois
de décembre.*

1. — Le roi d'Égypte (2 Rois 23, 33-35) et le roi de Babylone. (Chap. 24.)
2. — Il alla deux fois du pays de Canaan à l'Euphrate. (Jérémie 13.)
3. — Urie (Jérémie 26, 20-23.)
4. — Jérémie 36, 21-31; 35.
5. — Jérémie 35, 5.
6. — Jérémie 35, 11.

Questions pour le mois de janvier

A lire 2 Rois 24, 8-20; 25, 1-2; 2 Chroniques 36, 9-16; Jérémie 29, 27, 28; Ezéchiel 17, 11-18.

1. — De qui Sédécias était-il fils?
2. — Combien de rois de Juda furent emmenés à Babylone?
3. — En quoi consista la révolte de Sédécias contre le roi de Babylone?
4. — Quel passage de Jérémie nous donne la durée de la captivité de Juda?
5. — Quelle partie des ustensiles de la maison de Dieu, Nebucadnetsar avait-il laissée à Jérusalem?
6. — Relevez la terrible punition que rencontra un menteur.



Les Dragonnades.

(Suite.)

Le traité de Nimègue (1678), qui donna à la France la Franche-Comté et quelques villes de la Flandre, fut suivi de dix années de paix, qui mar-

quèrent l'apogée du règne de Louis XIV. Louvois en profita pour lâcher sur les protestants ses nombreux soldats alors inoccupés. Ces hommes cruels, farouches, dont le métier était de verser le sang, hommes pour la plupart sans foi ni loi, eurent plus facilement raison des religionnaires, et avec moins de frais pour le trésor du roi, que la fameuse caisse des conversions de Pellisson.

La lettre suivante, écrite par Louvois à Marillac le 18 mars 1681, met à découvert l'esprit fourbe, froidement cruel de son auteur. On peut aisément concevoir que les maux qui accablèrent les fidèles enfants de Dieu dans le Poitou devinrent excessifs, effroyables :

Sa Majesté vous sait bon gré de l'application que vous donnez à multiplier le nombre des conversions, et elle désire que vous continuiez à y donner vos soins, vous servant des mêmes moyens qui vous ont réussi jusqu'à présent. Elle m'a commandé de faire marcher, au commencement du mois de novembre prochain, un régiment de cavalerie dans le Poitou, lequel sera logé dans les lieux que vous aurez soin de proposer. Sa Majesté trouve bien que le plus grand nombre des soldats et officiers soient logés chez les protestants, et les mettre tous chez les plus riches d'entre eux, prenant pour prétexte que, quand il n'y a pas un assez grand nombre de troupes en un lieu pour que tous les habitants en aient, il est juste que les pauvres

en soient exempts et les riches en demeurent chargés.

« Sa Majesté a trouvé bon encore d'ordonner que ceux qui se convertiront soient pendant deux ans exempts du logement des gens de guerre. Cette ordonnance pourrait causer beaucoup de conversions, surtout dans les lieux d'étapes, si vous tenez la main à ce qu'elle soit bien exécutée: et que dans les répartitions qui se feront des troupes qui y passeront, il y en ait toujours le plus grand nombre logés chez les plus riches de la dite religion. Mais Sa Majesté désire que vos ordres à ce sujet soient, par vous ou vos subdélégués, donnés de bouche aux maires et aux magistrats employés à leur exécution, sans leur faire connaître que Sa Majesté désire par là violenter les huguenots à se convertir; et leur expliquer seulement que vous donnez ces ordres sur les avis que vous avez eus que, par le crédit qu'ont les gens riches de la religion dans ces lieux-là, ils se sont exemptés au préjudice des pauvres. »

Telle est l'origine de ce que l'on a appelé *les Dragonnades*, parce que les dragons se distinguèrent entre tous par leur zèle et les raffinements de cruauté qu'ils mirent à accomplir leur infernale mission.

Les troupes annoncées arrivèrent donc vers le mois de novembre. Les maisons des protestants riches furent envahies par de nombreux dragons qui

brisaient les meubles, insultaient les femmes et les filles, s'enivraient, puis les frappaient en leur criant de se convertir. Pour exciter leur zèle à mal faire, des prêtres et des moines les accompagnaient, leur disant : « C'est la volonté du roi que ces chiens de huguenots soient pillés et saccagés. » Hélas! en quelques mois, Marillac avait fait du Poitou un désert.

Lés chères brebis du Seigneur étaient à la merci des loups, sans protection, à vue humaine. Quels temps effroyables pour les bien-aimés de Dieu! Leur foi fut soumise à une rude épreuve! Mais aussi quelle gloire au jour de Christ pour ceux auxquels fut accordée la grâce de demeurer fidèles! Ils marchèrent ainsi à la suite de leur divin Seigneur, le chef et le consommateur de la foi. Lui, le témoin fidèle et véritable, a supporté tout ce que le cœur de l'homme, sous la puissance de Satan, est capable de faire contre Dieu. Les disciples fidèles du Seigneur peuvent être appelés à souffrir qui plus, qui moins, selon la mesure de grâce et de conformité à Christ qui leur est départie, mais notre Seigneur a supporté toutes les souffrances que l'homme, à l'instigation de Satan, est capable d'infliger à quelqu'un qu'il hait d'une haine consommée. Notre Seigneur adorable, qui a supporté une telle contradiction des pécheurs contre lui-même, a tout vaincu en se laissant tout faire. L'homme et Satan ont épuisé toute leur rage con-

tre lui; mais Lui a accompli sa course, poursuivant son chemin d'obéissance, de confiance, de patience, au travers de toutes les souffrances.

Oh! qu'il est grand! Oui, merveilleux est son nom! Il est digne d'être le seul objet du cœur de tous les siens! Si nous avons à gémir de ne pouvoir l'honorer autant qu'il est digne de l'être, nous avons du moins la consolation et la joie inexprimable de savoir que notre Dieu et Père l'a couronné de gloire et d'honneur, « l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus (le nom sous lequel il a été méconnu, haï, cloué sur la croix entre deux brigands), tout genou se ploie des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute bouche confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » (Philippiens 2. 5-11.)

Les protestants qui le purent prirent la fuite, se cachant dans les bois, dans les rochers. Après avoir couru mille dangers, connu la faim, le froid, la misère, un bon nombre parvinrent à l'étranger, où ils trouvèrent un repos que la terre natale leur refusait, et la possibilité de servir Dieu et de vivre conformément à sa Parole. On ne voyait que champs et maisons abandonnés; les propriétés se vendaient à vil prix. La cupidité exploita la détresse des protestants: plusieurs familles catholiques n'eurent pas honte de s'enrichir de leurs dépouilles. Une personne de la cour, qui voyait le

roi de très près, Madame de Maintenon, qui elle-même avait renié le protestantisme, attira l'attention de son frère, Constant d'Aubigné, sur le Poitou : « Là, lui dit-elle, les terres se donnent pour rien : la désolation des huguenots en fera vendre encore : vous pouvez aisément vous établir grandement. » « Vous ne sauriez mieux faire, lui écrivait-elle quelques semaines après, que d'acheter des terres en Poitou : elles vont s'y donner pour rien par la fuite des huguenots. »

Nous ne pouvons pas entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin s'il nous fallait suivre pas à pas les dragons dans leurs travaux missionnaires en Poitou, puis dans les autres provinces du royaume de Louis XIV. Quelques fragments, tirés de l'histoire de Jacques Bonneval, racontée par lui-même, lui, une des victimes de ces jours de malheurs, nous donneront un aperçu de ce que furent, vues de près, les épouvantables persécutions connues sous le nom de Dragonnades.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

Chapitre XVII.

La transfiguration.

(v. 1-8.) — Ces versets nous montrent comment devaient se réaliser les paroles de Jésus à la fin

du chapitre précédent, quand il disait à ses disciples que quelques-uns d'entre eux ne goûteraient point la mort qu'ils n'eussent vu le Fils de l'homme venant dans son royaume.

Le Seigneur conduit Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne, et là, transfiguré devant eux, son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la lumière. Moïse et Elie leur apparurent aussi « en gloire, » comme nous l'apprend l'évangile selon Luc. Cette scène, dans Matthieu, présente la personne de Jésus, le Fils de l'homme, venant dans son royaume en gloire, afin de fortifier la foi des disciples lorsqu'ils auront à rendre témoignage de lui après sa mort. Ils avaient cru qu'il était le Messie, le Christ; et ils attendaient l'établissement de son règne glorieux. Au lieu de cela, Jésus leur défend de dire qu'il est le Christ et leur parle de ses souffrances et de sa mort. Une telle révélation, anéantissant, semble-t-il, tout ce qu'ils avaient espéré, pouvait bien ébranler leur confiance. C'est pourquoi Jésus veut les rassurer par la vue de sa gloire, afin de fortifier la foi qu'ils possédaient déjà en Lui comme Messie. Pierre se fonde sur cette manifestation glorieuse de Jésus pour encourager les croyants Juifs, auxquels il adresse ses épîtres, à attendre sans défaillance le royaume en gloire : « Ce n'est pas en suivant des fables ingénieusement imaginées, que nous vous avons fait con-

naître la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, mais comme ayant été témoins oculaires de sa majesté. » (2 Pierre 1, 16.)

La présence de Moïse et d'Elie parlant avec Jésus a une haute signification : Moïse avait donné la loi, Elie était le grand prophète qui avait été suscité pour ramener à la loi le peuple voué au culte de Baal. (1 Rois 18.) Ces deux hommes représentaient donc la loi et les prophètes, dont le ministère avait été inutile au milieu du peuple, à cause de son incapacité d'obéir et de sa volonté opposée à Dieu. Puis le Messie était là pour établir son règne; mais le peuple le rejetait, de sorte qu'au lieu de pouvoir jouir des bénédictions promises, les Juifs allaient au-devant du jugement; plus d'espoir pour eux sur le pied de leur responsabilité. Mais, lorsque tout est perdu du côté de l'homme, les ressources divines apparaissent, toutes concentrées dans la personne de Jésus qui, au lieu de monter au ciel avec Moïse et Elie après leur entretien, ira à la croix accomplir l'œuvre de la rédemption.

Quand les disciples virent ces deux éminents personnages avec Jésus, Pierre dit : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici; si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Elie. Comme il parlait encore, voici, une nuée lumineuse qui les couvrit; et voici, une voix de la nuée, disant : Celui-ci est mon Fils

bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir; écoutez-le. » Pierre pensait honorer Jésus en le mettant au premier rang de ces illustres serviteurs de Dieu. Il ne connaissait pas encore la gloire de sa personne, ni l'importance qu'il y avait à l'écouter. Aussi Dieu, le Père, jaloux de la gloire de son Fils, fait entendre sa voix aussi bien lorsqu'on veut le mettre au rang des plus grands hommes de Dieu, que lorsque lui-même prend place au milieu des pécheurs et se fait baptiser par Jean. (Matthieu 3, 17.) C'est lui qu'il faut écouter maintenant, puisque Moïse et Elie ne l'ont pas été et que leur ministère n'a pas eu de résultat pour le peuple. La ressource de Dieu est donc dans son Fils bien-aimé.

Cette voix, jeunes lecteurs, s'adresse à vous encore maintenant, comme à tout croyant et à tous ceux qui ne sont pas encore sauvés. « Écoutez-le, » dit Dieu, le Père : Écoutez celui qui dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matthieu 11, 28.) « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean 6, 37.) « Écoutez, et votre âme vivra. » (Esaïe 55, 3.) « Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes 4, 12.)

Entendant la voix de Dieu et voyant la nuée les couvrir, les disciples tombèrent le visage contre

terre, saisis d'effroi. Cette nuée était le signe de la demeure de Dieu au milieu de son peuple. Lorsque le tabernacle fut achevé au désert, « la nuée couvrit la tente d'assignation, et la gloire de l'Éternel remplit le tabernacle : et Moïse ne pouvait entrer dans la tente d'assignation, » à cause de cette gloire dans laquelle nul n'avait jamais été admis. (Exode 40, 34-35.) Plus tard, lors de la consécration du temple de Salomon, la gloire de l'Éternel le remplit et les sacrificateurs ne purent y entrer non plus. (2 Chroniques 7, 1-3.) Cette gloire quitta le temple lorsque Israël partit en captivité. (Ezéchiel 10.) Les disciples pouvaient donc être effrayés en se voyant couverts de cette nuée que Pierre appelle : « La gloire magnifique. » (2 Pierre 1, 17.) Mais ils avaient avec eux Celui qui avait quitté la gloire afin d'y faire entrer de pauvres pécheurs, tels que Moïse et Elie, vous et moi, et tout croyant. Lui seul pouvait leur dire : « Levez-vous et n'ayez point de peur. » Si Pierre avait eu, à ce moment-là, l'intelligence de ce qui se passait, comme il l'eut plus tard, il aurait compris sa folie, lorsque Jésus leur parlait de sa mort, et qu'il lui répondait : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point, » car, si Jésus n'était pas mort pour expier les péchés, jamais homme n'eût pu être introduit dans la gloire de la présence de Dieu. Quel amour que celui de Jésus ? Combien le cœur peut être touché, en pré-

sence d'une scène semblable, où nous voyons de pauvres pécheurs tels que nous, introduits dans la même gloire que Jésus, parce qu'il allait subir la mort pour satisfaire la justice de Dieu à l'égard du péché !

Lorsque les disciples levèrent les yeux, ils ne virent que : Jésus seul » : Moïse et Elie avaient disparu, car dans l'économie de la grâce que le Seigneur introduit alors, la loi et les prophètes font place à Jésus qui seul peut placer l'homme dans la bénédiction promise.

Ainsi, dans la scène de la transfiguration, nous voyons, pour ce qui regarde les promesses faites aux pères, que, par la foi, le croyant a la certitude que le Christ, le Fils de l'homme, établira son royaume en gloire: les saints célestes y participeront, ressuscités et transmués, représentés par Moïse, que Dieu a enseveli, et par Elie qui monta au ciel sans passer par la mort, et aussi les croyants qui seront alors sur la terre, représentés par les trois disciples. En attendant le royaume, les disciples possèdent, par la foi, une part céleste avec Christ, objet du cœur de Dieu, objet de leur cœur, celui qui reste avec eux, qu'ils doivent écouter, puisque la loi et les prophètes n'ont rien amené à la perfection.

Elie.

(v. 9-13.) — Comme ils descendaient de la montagne, Jésus enjoignit à ses disciples de ne dire à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité d'entre les morts, pour la même raison qu'il leur avait défendu, au chapitre précédent, de dire qu'il était le Christ.

La scène inoubliable à laquelle les disciples venaient d'assister, plaçant devant eux la certitude de l'établissement du royaume en gloire, soulève une question concernant le prophète qui devait venir avant l'établissement du royaume, et qui est appelé Elie (Malachie 4, 5) : « Pourquoi les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne premièrement? » Si le royaume allait s'établir, pourquoi Elie n'était-il pas venu? Le Seigneur répond qu'en effet, Elie vient premièrement et rétablira toutes choses, ainsi qu'avait dit Malachie dans le passage cité plus haut : « Voici, je vous envoie Elie, le prophète, avant que vienne le grand et terrible jour de l'Eternel. Et il fera retourner le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne et ne frappe le pays de malédiction. » Les scribes avaient raison : un prophète sera suscité du milieu du résidu, une fois les Juifs rentrés en Palestine, et il agira dans l'esprit et la puissance d'Elie pour ramener le peuple à Dieu avant l'établissement du règne de

Christ. Le Seigneur ajoute : « Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas reconnu; mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu; ainsi aussi le Fils de l'homme va souffrir de leur part. Alors les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean le baptiseur. » En effet, lorsque les Juifs demandèrent à Jean qui il était, il leur répondit : « Moi, je suis la Voix de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur, comme dit Esaïe le prophète. » (Jean 1, 23; voir Matthieu 3, 3.) Il accomplissait la prophétie d'Esaïe 40, 3, en préparant le chemin du Seigneur dans les cœurs, par la parole de sa prédication. Il était aussi celui dont Malachie avait parlé (3, 1), cité par Zacharie, père de Jean, en Luc 1, 76 : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, car tu iras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies. » Le Seigneur confirme l'application de ce passage à Jean le baptiseur, en Matthieu 11, 10, et Luc 7, 27 : « C'est ici celui dont il est écrit : Voici, j'envoie mon messager devant ta face, lequel préparera ton chemin devant toi. » De sorte qu'il était vrai qu'un prophète viendrait encore avant l'avènement de Christ en gloire et qu'Elie, dans la personne de Jean le baptiseur, était venu avant l'apparition de Christ en grâce. Comme on avait traité le précurseur, méconnu et mis à mort, ainsi aussi on traiterait son Seigneur. Combien la parole de Dieu

est précise et sûre. Ce qui demeure encore à accomplir se réalisera avec la même exactitude que ce qui a déjà eu lieu. Celui qui croit cette Parole et s'appuie sur elle pour toutes choses, possède seul, au milieu de la confusion des pensées des hommes, la vérité à l'égard du passé, du présent et de l'avenir. En dehors d'elle, il n'y a aucune certitude et, par conséquent, ni paix, ni bonheur.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de janvier*

1. — Le royaume des cieux.
2. — Il devait y introduire ceux qui recevaient sa prédication.
3. — Renoncer à soi-même et prendre sa croix.
4. — 1^o Vivre pour Christ; 2^o réaliser sa mort, ou, ne plus vivre pour soi-même.

QUESTIONS

1. — Que voulait produire le Seigneur chez ses disciples par la transfiguration?
2. — Que comprirent-ils en entendant la voix de Dieu?
3. — Que représentaient Moïse et Elie?
4. — A qui s'appliquent les passages suivants : Esaïe 40, 3; Malachie 3, 1; Malachie 4, 5?

« **Quatre choses petites**

sur la terre qui sont sages... »

(Proverbes 30, 24-28.)

(Aux jeunes croyants.)

IX.

Il est probable que vous admirez, comme moi dans ma jeunesse, les scènes si variées que la nature fait passer sous nos yeux aux différentes époques de l'année. Ce sont comme les pages d'un livre continuellement ouvert devant nous, et qui nous révèlent la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur, en nous donnant des enseignements divers qu'il importe de ne pas oublier. Au surplus, Dieu se sert même des choses les plus infimes, pour nous instruire, témoins celles rappelées dans le passage cité en tête de ces lignes :

« Il y a quatre choses petites sur la terre, qui sont sages entre les sages : les fourmis, peuple sans force, et qui préparent en été leurs vivres; les damans, peuple sans puissance, et qui ont placé leurs maisons dans le rocher; les sauterelles n'ont point de roi, mais elles sortent toutes par bandes; tu saisis le lézard avec les mains, et il est dans les palais des rois. » (Proverbes 30, 24-28.)

Voyons quel enseignement particulier nous offrent chacun de ces petits animaux: nous commencerons par :

les fourmis.

Dans vos courses à travers la forêt, vous avez remarqué, sans doute, de petits monticules arrangés avec art au moyen de brindilles de sapin et d'autres matériaux. Ce sont des fourmilières. Gardez-vous de les endommager: vous ignorez probablement la somme de travail qu'elles ont valu à leurs minuscules habitants et les merveilles que recèle leur intérieur. Pour construire leur habitation, ces insectes déploient une activité et un art admirables, surtout dans les pays chauds. Le centre de la construction est une cavité à plusieurs issues, où les habitants prennent leurs repas en commun et passent la nuit.

En Orient, les fourmis amassent des vivres en vue de la saison des pluies, ainsi qu'on l'a observé en Afrique. Comme nous le lisons : « Elle prépare en été son pain, elle amasse pendant la moisson sa nourriture ». (Proverbes 6, 8). Ces infimes insectes nous donnent une belle leçon *d'activité* qu'il est bon de retenir : « Va vers la fourmi, paresseux; regarde ses voies, et sois sage. » (Proverbes 6, 6.)

Dans le passage cité en tête de ces lignes, nous en avons encore une autre, tout aussi importante. Vous l'avez remarqué; en préparant en été leurs

vivres, les fourmis nous enseignent *la prévoyance*; elles font leurs provisions en vue des mauvais jours, recueillant, au temps favorable, ce qui est destiné à entretenir leurs forces.

Au point de vue des choses de Dieu, il y a aussi pour chacun de nous un moment favorable, dont il nous faut savoir profiter.

Et d'abord, jeune lecteur encore inconverti, oublies-tu que c'est maintenant le jour du salut? Ne viendras-tu pas sans différer à Celui qui seul peut te sauver et te rendre heureux pour l'éternité? Profite du temps actuel, des jours de ta jeunesse qui passent si vite, pour répondre à ses invitations que tu as assurément entendues déjà bien souvent! Tu ne le regretteras jamais. Imite ainsi ces petits animaux qui savent déployer leur activité au bon moment pour se garantir des jours mauvais à venir. Tu n'ignores pas ce qui est réservé à l'homme en Adam au terme de son chemin dans ce monde: et c'est maintenant le temps favorable pour en être délivré. (Hébreux 9, 27-28.)

Et à toi, jeune croyant, les fourmis te donnent un exemple tout particulier? Ne laisse pas passer ce temps précieux de la jeunesse sans donner ton attention à la chose essentielle. (Luc 10, 42.) Si tu as été rendu participant d'une vie nouvelle par la foi au Fils de Dieu, n'éprouves-tu pas le besoin de te nourrir de la parole de Dieu? C'est le moyen de croître dans la vie divine et d'avoir *la force*

nécessaire pour accomplir ce que le Seigneur place chaque jour sur ton sentier. (Ephésiens 2. 10.) Songe aussi à l'avenir, aux mauvais jours qui peuvent survenir dans le chemin de la foi. Comment les traverser sans être désemparé ou découragé, si l'on néglige de faire provision de la bonne parole de Dieu au temps favorable? Quel précieux réconfort une parole gardée dans ta mémoire et dans ton cœur t'apportera au jour de l'épreuve et dans les difficultés!

Ne l'oublie pas, la Parole, gardée avec soin, est ce qui entretient la force: et il y a un moment opportun pour en profiter. « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous. » (1 Jean 2, 14.)

Ainsi, ne perdez pas de vue l'exemple de sagesse que nous donnent les fourmis, « peuple sans force, et qui préparent en été leurs vivres! »

Nous passerons aux seconds des petits animaux mentionnés dans notre passage. Nous avons nommé :

les damans

ou blaireaux des rochers. Nos versions ordinaires rendent ce mot par celui de « lapin. » Le même animal est mentionné comme impur en Lévitique 11, 5 et Deutéronome 14, 7. Nous lisons au Psaume 104, 18, que « les rochers sont le refuge des damans. » Ces petits quadrupèdes, très timi-

des, vivent en troupes. C'est une espèce de rat, moins gros que l'écureuil, de couleur grisâtre, avec les pieds de devant et la queue d'un rongeur; il a les jambes de derrière plus longues que celles de devant. On trouve les damans en Palestine, parmi les rochers et à l'entrée des cavernes où ils s'ébattent au soleil. Ils sont sages aussi. La puissance leur manque pour se garantir de leurs ennemis: le lièvre a ses jambes, le sanglier ses défenses, le buffle ses cornes: le daman est sans ressource aucune: *sa sécurité* se trouve absolument en dehors de lui et il en a l'instinct, car il place sa maison en lieu sûr. Le rocher du daman nous rappelle le Rocher des siècles, Christ, sur lequel le croyant est heureux de se fonder.

Christ est la justice du chrétien, c'est grâce à lui qu'il est réconcilié avec Dieu, comme il est aussi *sa force et sa sécurité* pendant qu'il traverse ce monde rempli de dangers de toutes sortes. Il ne sera garanti qu'en se tenant habituellement près du Seigneur, en demeurant en Lui; et nos dispositions naturelles nous portent à nous éloigner. Si, à l'exemple des fourmis, le jeune croyant doit être *prévoyant* en vue des mauvais jours, comme le blaireau des rochers, il lui est indispensable, pour *sa sécurité*, de réaliser la dépendance du Seigneur, par la prière, afin d'être gardé sans cesse dans son intime proximité.

Le daman vit habituellement dans le voisinage

des rochers : là est sa maison, et une fois *dans* le rocher quel ennemi pourrait l'atteindre? N'y a-t-il pas entre lui et le danger, quel qu'il soit, un obstacle insurmontable? Qu'il est précieux d'en avoir la conscience! Entre le croyant fondé sur Christ et le danger, se trouve Christ lui-même, Celui dont la puissance a triomphé de tous nos ennemis. Nul ne pourra porter atteinte à quiconque se trouve dans ce refuge.

Les dangers sont multiples, et Satan cherche sans cesse à nous nuire; comment lui échapperions-nous, laissés à la merci de notre faiblesse? Notre sagesse consiste à demeurer sans cesse auprès du Seigneur. Dans le sentiment du besoin que nous avons de son secours, disons-lui habituellement : « Garde-moi! car je me confie en Toi. »

Nous considérerons maintenant :

les sauterelles.

Tous nos lecteurs connaissent ces insectes; mais ceux de nos contrées ne peuvent être comparés, ni pour la grosseur, ni pour le nombre, à ceux des pays chauds.

Les sauterelles — et il y en a de plusieurs espèces — sont mises au nombre des animaux purs que les Israélites pouvaient manger. (Lévitique 11, 22.) Jean le baptiseur se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. (Matthieu 3, 4.) Grâce à la chaleur, elles se multiplient au point de devenir

un des fléaux les plus redoutables de l'Orient. Aussi la Parole les mentionne-t-elle presque toujours comme un jugement de Dieu. Une des dernières plaies qui frappèrent les Egyptiens avant le départ des Israélites fut celle des sauterelles qui mangèrent toute l'herbe de la terre, et tout le fruit des arbres que la grêle avait laissé. (Exode 10, 14.) Ces insectes détruisent absolument tout, laissant le sol dans le même état que si le feu y avait passé. Dieu châtiait aussi son peuple par le moyen des sauterelles. (Deut. 28. 38; 1 Rois 8, 37; Amos 7, 1-3; Nahum 3, 17; Joël 1, 4.)

Les sauterelles voyageuses passent d'une contrée à l'autre et traversent même la mer; elles obscurcissent parfois le ciel comme un nuage et font entendre au loin le bruit de leurs ailes. Chose remarquable, ces insectes s'avancent droit devant eux en escaladant les murs et toutes les barrières plutôt que de se détourner. Un instinct particulier les porte à marcher ensemble par bandes dans un ordre parfait. A ce propos, écoutons cette description :

« Ils sautent... c'est comme le bruit des chars sur le sommet des montagnes, comme le bruit d'une flamme de feu qui dévore le chaume,... ils escaladent la muraille comme des hommes de guerre; ils marchent chacun dans son chemin, et ne changent pas leurs sentiers; et ils ne se pressent pas l'un l'autre. Ils marchent chacun dans sa

route; ils se précipitent à travers les traits et ne sont pas blessés; ils se répandent par la ville, ils courent sur la muraille, ils montent dans les maisons, ils entrent par les fenêtres comme un voleur... » (Joël 2, 5-9.)

Quelle image frappante d'une armée ennemie des mieux organisées et disciplinées, à laquelle on ne saurait échapper! Ce passage nous révèle ce qui arrivera à Israël aux derniers jours. Les sauterelles n'ont point de roi, l'autorité leur manque, mais elles sortent toutes par bandes : l'union fait leur force. Telle la force de l'Assemblée, si elle réalise la présence du Seigneur au milieu d'elle. Laissés à nous-mêmes, nous sommes faibles, misérables, en pensant à nous, témoins les disciples le soir du jour de la résurrection de leur divin Maître. Dispersés à l'occasion de sa mort, ils sont découragés et craintifs: le message de Marie de Magdala a pour effet de les réunir, à n'en pas douter, mais dans quelles dispositions? Par crainte des Juifs, leurs portes sont fermées. (Jean 20.) Mais la présence du Seigneur ressuscité au milieu d'eux transforme leurs circonstances: leurs craintes se dissipent, comme la rosée devant l'éclat du soleil, et leurs cœurs sont remplis de joie. Il y a une bénédiction collective, comme il y a une bénédiction individuelle. Les disciples réunis ont connu la première, et Marie au tombeau a éprouvé la seconde. (A suivre.)

AU BON MOMENT.

Je me trouvais, il y a quelques années, raconte un chrétien, dans une contrée minière et employais mon temps libre à visiter les habitants, à leur distribuer des traités et à leur parler du salut de leur âme. Par une belle après-midi de dimanche, les mineurs, séduits par la douceur de la température, étaient sortis particulièrement nombreux, avec leurs femmes et leurs enfants. On voyait que le grand air et la bonne chaleur du soleil faisaient du bien à ces pauvres gens qui n'y étaient guère habitués. La plupart me connaissaient et me saluaient amicalement tandis que j'allais et venais, répandant mes petites publications ou disant quelques mots à celui-ci ou à celui-là.

Plusieurs heures s'écoulèrent de la sorte. Mon ballot de livres et de traités était presque épuisé, et je repris lentement le chemin de ma demeure pour me reposer un peu. J'étais près d'arriver chez moi quand je vis deux jeunes gens qui se dirigeaient de mon côté. Je m'arrêtai pour les attendre, tout en choisissant encore deux traités parmi ceux qui me restaient. Lorsque les amis m'eurent rejoint, je les leur offris en disant :

« Voulez-vous accepter ces brochures et les lire? »

Ils les prirent et m'en remercièrent. L'un des deux, un solide gaillard, de haute taille, lut à

haute voix le titre du livre qu'il avait reçu; il portait ces mots :

AU BON MOMENT

Je fus frappé de l'air profondément sérieux du mineur, et ne pus m'empêcher de lui dire, en le regardant au blanc des yeux :

« Oui, mon ami, *au bon moment!* Dieu veuille que vous non plus ne laissiez pas passer le moment favorable au salut de votre âme! Puissiez-vous ne pas vous trouver en retard! »

Et, encore une fois, je répétais :

« Oui, que Dieu vous fasse la grâce de savoir venir à Christ *au bon moment!* »

Cet homme m'était tout à fait étranger et je ne pouvais m'expliquer l'intérêt subit et intense que je ressentais à son égard. Il paraissait avoir encore devant lui bien des années de santé et de vigueur. Lorsque je cessai de parler, il me lança un regard étonné, frappé, sans doute, du ton insistant que j'avais employé. Néanmoins, il ne proféra aucune raillerie et répondit d'un air tout à fait sérieux :

« Je vous remercie. »

Puis il s'éloigna avec son compagnon. Je me hâtai de rentrer chez moi et, une fois dans ma chambre, me jetai à genoux pour supplier le Seigneur de la moisson de bénir la semence répandue pendant l'après-midi. Le visage de mon der-

nier interlocuteur me poursuivait et je m'écriai, en pensant à lui :

« Seigneur, bénis-le! Seigneur, éveille-le! »

* * *

Deux jours après, le mardi soir, j'allais me coucher quand j'entendis frapper à coups redoublés à la porte d'entrée et me mis à la fenêtre pour voir ce qui se passait. J'aperçus un jeune homme et lui demandai :

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous si tard?

— Etes-vous M. N.?

— Oui.

— Veuillez alors venir immédiatement avec moi pour aller voir un de mes amis. Il est mourant et vous réclame.

— Vous vous êtes sans doute trompé de maison, mon ami. Je ne connais personne ici. Allez à la maison voisine.

— Non, non! N'est-ce pas vous qui, dimanche dernier, avez donné à un jeune homme un traité intitulé : Au bon moment?

— En effet. Eh bien! quoi?

— Venez donc tout de suite, s'il vous plaît! Si vous avez à cœur d'exaucer le désir d'un mourant, hâtez-vous. Je vous raconterai tout en chemin. »

Je me préparai en toute hâte et, au bout de quelques instants, je suivais mon guide inconnu

dans le dédale des rues et des ruelles. Chemin faisant, il me raconta que, le matin même, son pauvre ami avait pris place dans la benne, avec ses camarades, pour descendre dans la mine. Avant que la benne n'eût complètement atteint le fond du puits, le jeune homme, selon son habitude, avait sauté dehors, comme il l'avait fait à réitérées fois, sans aucun accident. La benne, arrivée au terme de sa course, déclanchait un lourd plateau de fer sur lequel elle reposait jusqu'à ce qu'on la remontât. Le mineur n'eut pas le temps de se relever pour sauter de côté, et l'énorme pièce de métal l'écrasa contre la paroi du puits. Epouvantés, ses camarades donnèrent immédiatement le signal de remonter la benne, mais c'était trop tard. Le malheureux avait la poitrine enfoncée et on le ramena chez lui, souffrant atrocement, incapable d'articuler une parole, mais se tordant de douleur et laissant échapper des gémissements lamentables. Le médecin déclara qu'il n'en avait plus que pour quelques heures à vivre.

(A suivre.)



DANS LE CIEL

*Pour le pèlerin sur la terre,
Si la course est près de finir,
Au ciel, dans la maison du Père,
Est son repos pour l'avenir.*

*Ah! qu'elle est douce l'espérance
D'être bientôt près du Sauveur :
Dans le ciel, aucune souffrance
Ne troublera notre bonheur.*

*Là, jamais une voix plaintive
Ne viendra troubler les élus;
Dans le ciel, quelle perspective!
D'être toujours avec Jésus.*

*Et le divin Sauveur qui m'aime,
Là-haut je le contemplerai;
Ravi de sa beauté suprême,
Sans cesse je l'adorerai.*

*Pour le croyant, sur cette terre,
Si la course est près de finir,
Au ciel, dans la maison du Père,
Est son repos pour l'avenir.*

Réponses aux questions du mois de janvier.

1. — Il était l'oncle de Jehoïakin, donc fils de Josias. (2 Rois 24, 17.)

2. — Jehoïakim et Jehoïakin (2 Chroniques 36, 6; et 10.)

3. — Il s'allia avec le roi d'Égypte contre Nébucadnetsar. (Ezéchiel 17, 15-18.)

4. — Jérémie 29, 10.

5. — Jérémie 27, 19.

6. — Jérémie 28, 15-17.

Questions pour le mois de février.

A lire Jérémie 21, Ezéchiel 24, Jérémie 34, 37, 32, 33.

1. — Quel était le « chemin de la vie » pour l'habitant de Jérusalem, à l'approche de Nébucadnetsar?

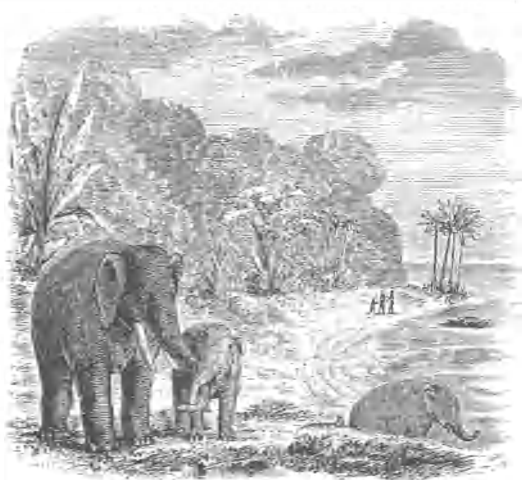
2. — Par quelle grande épreuve Dieu montra-t-il à Ezéchiel quel serait le sort de son peuple?

3. — En quelle occasion les princes de Juda étaient-ils entrés dans la maison de Dieu?

4. — Y eut-il plus d'un siège de Jérusalem par les Chaldéens, sous Sédécias?

5. — Quel acte de foi frappant fut accompli par Jérémie lorsqu'il était enfermé dans la cour de la prison?

6. — Quelle prophétie concernant le Seigneur Jésus relevez-vous dans votre lecture?



AU MILIEU DES LIONS.

Je pense que tous, dans vos livres de géographie, vous avez rencontré le nom de la Birmanie, cette vaste contrée qui occupe une grande partie de la presqu'île de l'Indo-Chine. Vous savez que le pays exporte de l'ivoire, des épices et des bois précieux, et aussi qu'une portion considérable est occupée par le fouillis inextricable des forêts vierges et des jungles offrant un sûr abri aux lions, aux tigres et aux serpents venimeux. Telle est la Birmanie d'aujourd'hui, mais mon premier chapitre doit vous entretenir de ce qui se passa dans ces contrées lointaines il y a bien des centaines d'années.

Chapitre I.

AUTREFOIS.

Six cent vingt-quatre ans avant la naissance du Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, à Bethléem, les écrivains hindous nous racontent la naissance d'un petit prince indien. Il était fils unique et, par conséquent, héritier du trône. Son père, qui l'aimait tendrement, avait ordonné à ses serviteurs de ne jamais parler de la mort dans la présence de leur jeune maître; si l'un d'eux tombait malade, il était immédiatement congédié, et le petit prince, dont le nom était Gautama, ne savait pas qu'il y eût dans le monde de la souffrance ou des chagrins. Nous devons nous souvenir que le pauvre roi, bien qu'il fût si riche et si puissant, ne possédait pas la Bible et ne savait rien du vrai Dieu; il n'est donc pas très étonnant qu'il voulût que son fils trouvât ce monde un lieu de délices dans lequel il pourrait demeurer à toujours.

Mais la maladie, la tristesse et la mort sont des choses si réelles que tous les soins de son père ne purent empêcher Gautama de se trouver en contact avec elles.

On raconte qu'un jour, revenant d'une partie de chasse, le jeune homme rencontra un lépreux dont le corps n'était qu'une plaie; les serviteurs du prince chassèrent le malheureux, mais Gau-

tama l'avait aperçu et il assaillit son entourage de questions auxquelles personne n'osait répondre. Les courtisans cherchèrent à détourner son attention en parlant d'autres choses, mais Gautama n'en demeura pas moins silencieux et pensif.

Une autre fois, il trouva sur son chemin un vieillard; Gautama insista pour entrer en conversation avec lui; l'entretien dura longtemps et, lorsqu'il prit fin, le prince paraissait fort troublé; il avait appris que toutes ses richesses ne l'empêcheraient pas de vieillir.

Enfin, un jour, Gautama aperçut à quelque distance du palais, un cortège funèbre. Tout d'abord, il ne comprit pas de quoi il s'agissait, mais peu à peu la vérité lui apparut. Trouvant que personne autour de lui ne voulait répondre à ses questions, il s'adressa aux hommes les plus sages de son royaume.

«Dois-je mourir, moi aussi?» leur demanda-t-il.

Les sages gardèrent d'abord le silence, prétextant les ordres du roi. Mais Gautama *voulait* savoir; il ne partirait pas, assurait-il, avant d'avoir obtenu la réponse qu'il désirait. Alors, tristement et solennellement, les sages lui dirent :

« Prince, la mort est le lot de chacun. Elle frappe également le noble et l'esclave, le riche et le pauvre. »

Gautama s'en retourna dans son palais fort attristé; il lui semblait que la lumière et la joie

s'étaient éteintes à tout jamais dans sa vie. A quoi bon ses appartements magnifiques, ses habits somptueux, sa gloire, ses richesses? Il savait maintenant qu'un jour il devrait abandonner toutes ces choses pour s'en aller, et pour s'en aller où? Il l'ignorait absolument.

Après mûres réflexions, Gautama se décida à quitter ses amis et à se retirer tout seul dans la forêt; il aurait ainsi le loisir nécessaire pour réfléchir et chercher à sonder le mystère de l'au-delà.

Etes-vous comme moi? Je ne puis m'empêcher de plaindre ce pauvre jeune prince. Il était comme un homme qui, au milieu d'une obscurité profonde, chercherait à suivre un chemin qu'il ne connaîtrait pas. Et Gautama n'avait pas de lumière.

Vous savez tous ce que je veux dire, n'est-ce pas? Peut-être quelques-uns d'entre vous ont déjà pensé à un verset des Psaumes qui nous parle de la seule vraie lumière. « Ta Parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier. » (Psaume 119, 105.) Mais j'en reviens à mon histoire.

Gautama était âgé de vingt-neuf ans, lorsque, ayant embrassé sa femme endormie et son fils encore tout petit, il quitta sans bruit son palais au milieu de la nuit et s'en alla chercher un refuge dans la sombre forêt. Mais il ne put y vivre inconnu. Gautama s'était acquis la réputation d'être

un homme sage et pieux; beaucoup de gens se mirent à sa recherche et, l'ayant trouvé, le prirent pour leur maître. Ils lui donnèrent le nom de Bouddha, s'imaginèrent qu'il était d'origine divine et, lorsqu'il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, ils prétendirent que son âme était allée habiter dans le corps d'un grand éléphant blanc que l'on tint dès lors en profonde vénération.

Qu'est-ce que Gautama enseignait aux hommes?

Certaines choses bonnes et vraies, mais d'autres bien tristes. Ainsi il disait qu'après la mort, l'âme passe dans le corps d'un animal quelconque; puis, qu'après un temps plus ou moins long, elle en ressort et disparaît pour toujours.

Comment se trouve-t-il des gens pour croire à de telles absurdités? me direz-vous. Eh bien! il y a des millions et des millions de malheureux en Chine et aux Indes qui n'ont pas d'autre religion que celle-là. On les nomme Bouddhistes.

Ce fut parmi ces pauvres gens, dans ces contrées lointaines, que la petite troupe de missionnaires, dont je veux vous conter l'histoire, résolut d'aller vivre. Ils avaient un message de la part de Dieu pour ces populations ignorantes. Ils voulaient leur enseigner que la lumière est venue dans le monde, une lumière si brillante que les ténèbres n'ont pu la supporter et que l'homme, dans son orgueil, a cherché à l'éteindre. Mais vous savez cette histoire tout aussi bien que moi.

Vous savez que le Seigneur Jésus, l'Agneau de Dieu, a été cloué sur la croix et qu'il a porté en son corps sur le bois les péchés de tous ceux qui croient en Lui. (1 Pierre 2, 24.) Vous savez aussi que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et qu'il est maintenant un Sauveur vivant à la droite de Dieu dans le ciel.

Mais c'est parmi ceux qui ne connaissaient pas ces choses que nos missionnaires étaient envoyés. Ils allaient parler de leur précieux Sauveur à des gens qui jamais n'avaient entendu la bonne nouvelle du salut. Dans le chapitre suivant, je vous raconterai quelque chose des jeunes années de deux de ces messagers de Dieu. Ils semèrent, mais d'autres encore partagèrent avec eux la joie de la moisson.

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

Impuissance des disciples pour chasser un démon.

XVII, 14-21. — Pendant la scène merveilleuse de la transfiguration, il s'en passait une bien différente entre la foule et les disciples. Ceux-ci, aux

prises avec la puissance de Satan, ne pouvaient chasser un démon qui tourmentait cruellement un jeune garçon. Voyant arriver Jésus, le père se jeta à genoux devant lui, en disant : « Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique et souffre cruellement, car souvent il tombe dans le feu, et souvent dans l'eau; et je l'ai apporté à tes disciples, et ils n'ont pu le guérir. Et Jésus, répondant, dit : O génération incrédule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous; et jusques à quand vous supporterai-je? Amenez-le-moi ici. Et Jésus le tança; et le démon sortit de lui; et le jeune garçon fut guéri dès cette heure-là. » Les disciples demandèrent à Jésus pourquoi ils n'avaient pu chasser ce démon. Il leur répondit que c'était à cause de leur incrédulité et, à la suite de cela, leur enseigna deux choses importantes. Pour profiter de la puissance du Seigneur qu'il avait mise à leur disposition, il fallait la foi. Jésus leur avait donné le pouvoir de chasser les démons (10, 8); mais ce pouvoir ne pouvait s'exercer sans la foi réelle en la personne du Seigneur, seule source de cette puissance. S'ils en avaient seulement comme un grain de moutarde — exemple d'une chose très petite — ils pourraient faire transporter une montagne, c'est-à-dire vaincre la difficulté la plus insurmontable.

Quelle chose merveilleuse que de voir le Seigneur communiquer aux hommes, si nuls à tous

égards, le pouvoir de tout surmonter par la foi en Lui. Cette puissance demeure à notre disposition pour accomplir ce que le Seigneur demande de nous aujourd'hui. Il ne nous appelle pas à guérir des malades et à chasser des démons, — cependant, s'il nous le demandait, nous le pourrions par la foi en Lui — mais à le suivre ici-bas, à marcher dans la séparation du mal et dans l'accomplissement du bien. Nous rencontrons des difficultés insurmontables pour notre faible nature; mais avec la foi, nous pouvons dire comme l'apôtre Paul : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie, » en Celui qui lui avait dit : « Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. » (Philippiens 4, 13 et 2 Corinthiens 13, 9.) Exercez-vous, dès votre jeunesse, à profiter de la puissance du Seigneur en le faisant entrer dans tout ce qui vous concerne; elle est toujours à la disposition de la foi, pour soutenir la fidélité et la piété au milieu de ce monde où tout s'oppose à Christ et à ceux qui veulent lui être fidèles.

La seconde chose que Jésus enseigne à ses disciples, et à nous aujourd'hui, c'est que, non seulement la foi seule peut profiter de la puissance du Seigneur, mais qu'il faut un état d'âme qui permette de pouvoir compter sur le Seigneur. Il dit aux disciples : « Cette sorte ne sort que par la prière et par le jeûne. » Nous ne possédons pas en nous-mêmes la puissance dont nous avons besoin

pour la marche et le service, comme une provision à laquelle nous pouvons puiser. Elle est dans le Seigneur; elle exige, comme nous l'avons vu, la foi qui ne se réalise pas sans un état d'âme caractérisé par la prière, la dépendance du Seigneur et le jeûne, figure du renoncement à tout ce qui satisfait et excite la chair, et détourne le cœur par les choses d'ici-bas. Si le cœur en est rempli, comment peut-il se confier dans le Seigneur? Elles lui ôtent toute spiritualité et toute capacité pour discerner la volonté du Seigneur, et si alors nous voulons recourir à ses promesses dans nos difficultés, nous ne le pouvons pas. C'est pourquoi il est dit : « La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir. » (1 Timothée 4, 8.) C'est donc dans la séparation du mal et du monde pour le Seigneur que nous pourrons compter sur lui et faire l'expérience de sa puissance.



Dans les v. 22 et 23, Jésus rappelle aux disciples qu'il allait être livré entre les mains des hommes, qu'ils le feront mourir, mais que, le troisième jour, il ressuscitera. Ils en furent fort attristés. Le Seigneur ne voulait pas que les circonstances qui passaient devant leurs yeux détournassent leurs pensées du fait fondamental de toutes leurs bénédictions présentes et futures. Car à quoi aurait

servi la scène de la transfiguration qui les assurait de leur part dans la gloire à venir, à quoi servait la puissance de Christ dont ils pouvaient disposer, si Jésus ne passait pas par la mort et la résurrection, fondement de tout ce que Dieu voulait accomplir en faveur des pécheurs que nous sommes par nature? Demeurés tous dans notre misère, la gloire nous eût été fermée pour l'éternité.

La pensée de la mort de Jésus attristait les disciples; il ne pouvait en être autrement; mais la joie qui devait en découler est incomparable et éternelle. Les disciples la connurent déjà ici-bas. (Jean 16, 20-22.) Pierre l'appelle « une joie ineffable et glorieuse. » (1 Pierre 1, 8.) Tout croyant peut en jouir, en attendant le beau moment où le Seigneur lui-même jouira du travail de son âme, alors que tous ses rachetés seront autour de lui, glorifiés.

Les didrachmes.

(v. 24-27.) — Jésus et les disciples arrivent à Capernaüm, au moment où l'on percevait un impôt prélevé pour le temple, probablement celui prescrit par Moïse en Exode 30, 11-16, ou celui établi par Néhémie pour le service de la maison de Dieu. (Néhémie 10, 32-33.) Les receveurs de cet impôt¹ demandèrent à Pierre : « Votre maître

(1) Il était de 2 drachmes (un didrachme ou un demi-statère), ce qui faisait environ fr. 1,86.

ne paye-t-il pas les didrachmes? » Pierre répondit : « Oui. » Il avait raison, en ce sens que le Seigneur Jésus devenu homme, s'est soumis, comme tel, né sous la loi, à tout ce qui était établi sur le peuple. Mais si Pierre eût pensé à la gloire de sa personne comme Fils de Dieu et Fils de l'homme, dont il avait été témoin sur la sainte montagne, il n'eût pas été si prompt à répondre. Lorsqu'il rentra dans la maison, Jésus, qui possédait la toute-science divine, sachant ce que Pierre venait de répondre aux receveurs, lui dit : « Que t'en semble, Simon? Les rois de la terre, de qui reçoivent-ils des tributs ou des impôts, de leurs fils ou des étrangers? Pierre lui dit : Des étrangers. Jésus lui dit : Les fils en sont donc exempts. Mais afin que nous ne les scandalisions pas, va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère; prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi. »

On remplirait des volumes à parler de la gloire, de la grâce de Jésus, et des enseignements pratiques que contiennent ces paroles merveilleuses. Jésus fait comprendre à Simon que *Lui, le fils* du roi du temple, n'est pas soumis aux impôts, et pas davantage à l'impôt du temple, puisqu'il est le Seigneur du temple. Mais sa grâce vient unir à cette gloire, comme fils, un pauvre pêcheur de la Galilée, ainsi que chaque croyant, et le Seigneur,

réalisant l'humilité dans l'humanité qu'il avait prise en grâce, embrasse Pierre avec Lui dans sa réponse, lui disant : « Mais afin que *nous* ne les scandalisions pas, va, etc. » Ces quelques paroles nous donnent un aperçu de l'infinie grandeur de notre précieux Sauveur et de sa grâce merveilleuse. Sa gloire royale y est présentée, comme son abaissement; sa gloire de Créateur, de Fils de l'homme, qui a le pouvoir de disposer de tout dans la créature, sa toute-science par laquelle il savait qu'il y avait un statère dans la bouche d'un poisson; sa puissance qui faisait arriver le poisson à l'hameçon jeté par Pierre, et comme homme, la soumission aux lois sous lesquelles le peuple se trouvait. Il illustre, par son exemple, ce qu'il a fait écrire par ses serviteurs en Romains 13, 5-7 et 1 Pierre 2, 13-17, afin de n'être pas en scandale aux hommes; car si le croyant doit vivre dans la conscience de la haute position où la grâce l'a placé, il n'a aucun droit à faire valoir dans ce monde pendant que Christ ne fait pas valoir les siens.

Il y a de quoi remplir nos cœurs d'admiration et de reconnaissance en voyant, si faiblement que ce soit, la personne de Celui qui a quitté la gloire, pour venir mourir à la place des coupables, afin de nous placer dans la position de fils devant Dieu, avec lui, semblables à lui! Nous comprenons qu'il faudra une capacité et des corps parfaits et

glorieux, pour voir et comprendre les gloires infinies de la personne du Seigneur Jésus-Christ, et rien moins que l'éternité pour en jouir et lui rendre, en adorations et en louanges, ce qui lui revient pour tout le déploiement de sa grâce et de son amour envers nous, qui, par ses souffrances et par sa mort, avons été rendus propres pour la gloire éternelle.

Déjà nous pouvons chanter :

L'âme reste confondue
Devant cet amour béni,
Plus vaste que l'étendue,
Profond comme l'infini ;
Aussi, notre cœur désire
Le moment de ton retour,
Pour voir, pour sonder, pour dire
La grandeur de ton amour.

(A suivre.)

Réponses aux questions pour le mois de février.

1. — Il voulait fortifier leur foi en lui, le Christ, qui devait revenir pour établir son royaume en gloire.

2. — Que c'était Jésus qu'il fallait écouter.

3. — La loi et les prophètes, — et les saints transmués et ressuscités pour jouir du royaume en gloire.

4. — Les deux premiers à Jean le Baptiseur, le troisième à Elie.

QUESTIONS

- 1.— Pourquoi les disciples ne purent-ils pas chasser le démon?
2. — Comment l'âme peut-elle arriver à profiter de la puissance du Seigneur?
3. — Pourquoi le Seigneur payait-il l'impôt du temple?
4. — Pourquoi aurait-il pu s'en dispenser?



**« Quatre choses petites
sur la terre qui sont sages... »**

(Proverbes 30, 24-28.)

(Suite et fin.)

Le Seigneur, qui a, pour ainsi dire, inauguré par sa présence ce premier rassemblement des siens après sa résurrection, nous apprend qu'il est la ressource de ses bien-aimés réunis, tout le temps de son absence. (Matthieu 18, 20.) Il est doux de l'expérimenter dans les mauvais jours que nous traversons, en poursuivant « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur! » (2 Timothée 2, 22.) Evitons avec soin tout ce qui nous affaiblirait spirituellement, et ce qui déshonore le Seigneur, à quelque degré que ce soit, amène ce résultat. Prêtons l'oreille à ces exhortations de la Parole :

« Je vous exhorte... à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés; avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » (Ephésiens 4, 1-3.)

Ayons « une même pensée, un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose. » (Phil. 2, 2.) Alors, à n'en pas douter, nous aurons le même but en vue, celui de glorifier notre commun Seigneur et Sauveur, ainsi qu'il nous y appelle.

Souvenons-nous que la joie du Seigneur est aussi notre *force* collective, comme elle est notre force individuelle. (Néhémie 8, 10.) Sachons ainsi recueillir l'utile leçon que nous donnent les sauteuses; « elles n'ont point de roi, mais elles sortent toutes par bandes. »

Pour terminer, voyons l'instruction que nous donne :

le lézard.

Ce petit animal, de 15 à 18 centimètres de long, a la tête triangulaire et aplatie, une grande gueule, armée de dents très fines et le corps couvert d'écaillés. Il se nourrit d'insectes et se plaît au soleil. Le lézard est craintif, car il n'a pas de défense contre la main qui le saisit. Emblème de la faiblesse et de l'insignifiance, cependant nous apprenons qu'« il est dans les palais des rois, » image

remarquable du croyant, dont la sagesse consiste à *n'être rien* et qui, toutefois, a pour espérance *la gloire* céleste.

Et que sommes-nous, quant à nous-mêmes? La Parole nous le dit : « Considérez votre vocation, frères, — qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles... Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. » (1 Corinthiens 1, 26-29.)

Comme croyants, nous ne pouvons absolument pas nous prévaloir de quelque avantage particulier. Ainsi, sachons nous *tenir pour rien*, nous souvenant que nous sommes les objets de la pure grâce de Dieu. Il nous sied d'être humbles; l'humilité va devant la gloire; et si le Seigneur nous a accordé quelque don, n'en prenons pas occasion pour nous élever; efforçons-nous, comme des serviteurs fidèles, de mettre au service du Maître ce qu'il nous a confié. Écoutons ces paroles de Michée à l'adresse de l'ancien peuple de Dieu, et qui sont là pour nous instruire en ces temps de ruine : « Il t'a déclaré, ô homme, ce qui est bon. Et

qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu? » (Michée 6, 8.)

Ne perdons pas de vue notre parfait modèle, « Celui qui s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » (Philippiens 2, 8, 9.)

La sagesse s'est révélée à nous dans les choses humbles et petites; mais ce ne sont pas seulement d'infimes créatures qui nous en donnent l'exemple; nous avons appris à la connaître en Celui qui, étant Dieu d'éternité, s'est abaissé jusqu'à nous, et s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix.

Cependant, jeunes lecteurs, retenez les enseignements que nous donnent ces « quatre choses petites sur la terre, qui sont sages entre les sages. »



AU BON MOMENT.

(Suite et fin.)

Pendant cet entretien, notre course rapide nous avait amenés à la demeure du malheureux. Je pénétrai dans la chambre basse où il gisait. Quel spectacle frappa mes yeux! Là se trouvait étendu

l'homme vigoureux que j'avais vu, deux jours auparavant, florissant de santé, aujourd'hui le visage pâle et les yeux hagards. De sa poitrine s'échappait de temps à autre un râle douloureux, tandis qu'il cherchait à respirer. Penchée sur lui, sa jeune femme — ils n'étaient mariés que depuis une semaine — avait les lèvres et les joues presque aussi blanches que son mari et, de temps à autre, elle se tordait les mains dans un muet désespoir. Elle ne pouvait pleurer : la catastrophe avait été trop subite, son chagrin était trop poignant!

Quand nous entrâmes, le moribond tourna ses regards vers la porte et me lança un regard où se peignait toute l'angoisse de son âme. Il essaya de parler, mais ne put articuler un mot.

« Désirez-vous, » lui demandai-je, « que je vous lise quelque chose et que je prie avec vous? »

De nouveau il fit un grand effort, mais ne réussit qu'à produire un son faible et sifflant. Cependant l'expression de son visage disait clairement que ma proposition était bienvenue. Je m'assis auprès du lit et lus le passage bien connu de Jean 3, 16 : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Puis je lui parlai de l'amour de Dieu qui s'est révélé par le don de son Fils bien-aimé, de l'efficacité du sang de Christ, de sa valeur aux

yeux de Dieu. Je lui montrai que, par nature, pauvre pécheur perdu, Jésus était venu pour chercher et sauver ceux qui se trouvent dans cet état; qu'il le cherchait, lui, depuis longtemps, et désirait le sauver. Je lui exposai aussi simplement que possible la perfection de cette œuvre qui a lavé les péchés de tous les croyants et les a introduits, purs et sans tache, en la présence de Dieu. Puis je le suppliai de mettre toute sa confiance en Jésus, son Sauveur, et enfin je m'agenouillai et priai le Seigneur de toucher son cœur, avant qu'il ne fût trop tard, et de lui donner l'assurance de son salut par la foi en Lui.

Pendant que je priais, un grand nombre de mineurs avaient pénétré dans la chambre, tous pleins de cordiale sympathie, et plus d'un, de sa main rugueuse, essuya ses larmes à la dérobée en contemplant le désespoir du jeune homme et la douleur muette et indicible de sa pauvre femme.

Toute la scène m'impressionna tellement que je dus sortir de la chambre un instant, afin de refaire mes forces en respirant l'air libre. Jamais, dans toute ma vie, je n'ai assisté à un spectacle aussi douloureux. Mais, au bout de deux ou trois minutes à peine, je m'entendis appeler par mon nom. Je retournai aussitôt auprès du moribond. Dès que j'entrai, il me lança un regard si suppliant et désespéré que j'en eus l'âme transpercée. De nouveau je demandai :

« Voulez-vous que je lise et que je prie? »

Et de nouveau il fit un effort immense pour parler, mais sans plus de succès que la première fois. Je lus la parabole du fils prodigue (Luc 15), et celle du pharisien et du péager, et je répétais lentement ces mots : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean 6, 37.) Et tandis que les robustes mineurs qui nous entouraient en pleurant tombaient à genoux, j'implorai le Seigneur de sauver cette pauvre âme et de lui donner la paix et le pardon par le sang de l'Agneau.

Lorsque j'eus terminé et que je dirigeai de nouveau mes regards vers le mourant, je remarquai aussitôt chez lui une expression toute changée. Sans doute on voyait sur ses traits la pâleur de la mort et les indices de cruelles souffrances physiques, mais en même temps on pouvait discerner un brillant rayon d'assurance; toute trace de désespoir avait disparu. Il fit un signe pour demander un peu d'eau; sa femme lui souleva doucement la tête et lui aida à boire. Il avala une gorgée, se souleva, puis, à la stupéfaction de tous, dit d'une voix claire, les yeux tournés en haut, comme s'il regardait Celui à qui il s'adressait :

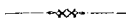
« Au bon moment!... O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur, au nom de Jésus! Amen! »

A peine avait-il achevé que sa tête retomba sur ses oreillers. Encore un soupir, un hoquet, et nous nous trouvions en présence d'un cadavre. Le

jeune mineur n'était plus au milieu de nous et son âme, sauvée par le précieux sang de Christ, se reposait en la présence de son Seigneur.

Je ne saurais décrire la douleur de sa pauvre jeune femme; elle semblait inconsolable. Tous les assistants aussi étaient profondément émus de l'avertissement qu'ils venaient de recevoir en présence de la mort; pour plus d'un parmi eux, ce fut une heure de bénédiction éternelle. Beaucoup me posèrent des questions concernant la voie du salut et le Seigneur lui-même y répondit dans sa grâce.

Que d'instructions renferme ce récit, tant pour ceux qui n'ont pas encore reçu la vie éternelle et le pardon de leurs péchés que pour ceux que le Seigneur emploie afin qu'ils soient en bénédiction à d'autres!



Les Dragonnades.

(Suite.)

Le 18 mars 1681, Louvois écrivit à Marillac la lettre suivante :

« Sa Majesté vous sait beaucoup de gré de l'application que vous donnez à multiplier le nombre des conversions, et elle désire que vous continuiez à y donner vos soins, vous servant des mêmes moyens qui vous ont réussi jusqu'à présent. Elle

a chargé M. Colbert d'examiner ce qu'on pourrait faire pour, en soulageant dans l'imposition des tailles ceux qui se convertiraient, essayer de diminuer le nombre des religionnaires. Elle m'a commandé de faire marcher, au commencement du mois de novembre prochain, un régiment de cavalerie dans le Poitou, lequel sera logé dans les lieux que vous aurez soin de proposer. Sa Majesté trouve bon que le plus grand nombre des soldats et officiers soient logés chez les protestants, et les mettre tous chez les plus riches des religionnaires, prenant pour prétexte que quand il n'y a pas un assez grand nombre de troupes en un lieu pour que tous les habitants en aient, il est juste que les pauvres en soient exempts, et les riches en demeurent chargés.

« Sa Majesté a trouvé bon aussi d'ordonner que ceux qui se convertiront soient pendant deux ans exempts du logement des gens de guerre. Cette ordonnance pourrait causer beaucoup de conversions, surtout dans les lieux d'étape, si vous tenez la main à ce qu'elle soit bien exécutée, et que dans les répartitions qui se feront des troupes qui y passeront, il y en ait toujours la plus grande partie logée chez les plus riches de la dite religion. Mais ainsi que je vous l'ai expliqué ci-dessus, sa Majesté désire que vos ordres à ce sujet soient, par vous ou par vos délégués, donnés de bouche aux maires et aux magistrats municipaux des lieux,

sans leur faire connaître que Sa Majesté désire par là violenter les huguenots à se convertir; et leur expliquer seulement que vous donnez ces ordres sur les avis que vous avez eus que par le crédit qu'ont les gens riches de la dite religion dans ces lieux-là, ils se sont exemptés au préjudice des pauvres. »

Telles sont donc l'origine et les motifs secrets, iniques, de ce que l'on a appelé les « Dragonnades. » D'autres troupes furent employées à contraindre les huguenots à se convertir, mais les dragons se distinguèrent entre tous par leur zèle, leur brutalité, à accomplir leur satanique mission.

Les troupes arrivèrent, en effet, au commencement de novembre, alors que les maisons renfermaient les provisions recueillies en vue de l'hiver, et les caves une abondance de vin; en outre, les personnes étaient à la maison, à la merci de leurs impitoyables persécuteurs.

Les maisons des huguenots furent envahies par des soldats qui en brisaient les meubles, insultaient les femmes et les filles, rouaient de coups hommes et jeunes gens au moindre signe de résistance. Ces soldats s'enivraient et, ne gardant plus rien d'humain, leur criaient de se convertir en les accablant d'outrages. Pas n'était besoin de stimuler leur zèle; cependant des prêtres et des moines les accompagnaient dans leurs expéditions: « C'est la volonté du roi, leur disaient-ils, que ces chiens

de huguenots soient pillés et saccagés. » Ainsi excités, les dragons volaient, pillaient, saccageaient, brûlaient; leur vue seule opérait des conversions. Chaque jour des courriers arrivaient à Versailles, expédiés par Marillac, porteurs de longues listes de conversions. Des villages entiers abjuraient; les protestants se présentaient en foule pour être inscrits sur les listes de conversions. Marillac triomphait.

Hélas! le Poitou, cette belle province, fut, en quelques mois, réduite en désolation. Les chers enfants de Dieu auxquels la grâce était donnée non seulement de croire en Jésus, mais aussi de souffrir pour lui, préférant leur foi à leurs biens, prenaient la fuite, marchaient la nuit par des chemins détournés, se tenaient cachés dans les bois pendant le jour, et ainsi, de péril en péril, de détresse en détresse, un bon nombre réussirent à gagner une terre étrangère. On ne voyait que champs en friche, maisons abandonnées; les propriétés se donnèrent à vil prix. Des catholiques n'eurent pas honte d'acquérir pour des sommes dérisoires les dépouilles des victimes du fanatisme et aussi de leur cupidité. M^{me} de Maintenon elle-même ne rougit pas d'attirer l'attention de son frère sur ce fait-là : « Au Poitou, lui dit-elle, *les terres se donnent pour rien*; la désolation des huguenots en fera vendre encore; vous pouvez aisément vous établir grandement. » — « Vous ne sau-

riez mieux faire, lui écrit-elle quelques semaines plus tard, que d'acheter une terre en Poitou; elles vont s'y donner pour rien par la fuite des huguenots. »

La conversion du Béarn fut confiée à un certain Foucault, intendant de cette province, Louvois connaissait l'homme qu'il chargeait de cette odieuse mission. « Foucault, a dit quelqu'un, avait un esprit pénétrant, un caractère souple, une volonté forte, une ambition insatiable, une habileté infernale dans la conception de ses desseins, une persistance à toute épreuve dans leur exécution. »

Foucault mit en mouvement les soldats dont il disposait; sous sa conduite, en quelques semaines, ils devinrent d'habiles convertisseurs :

Quand vous ne pourrez venir à bout d'un réformé, empêchez-le de dormir. » Pour atteindre leur but, les soldats se relayaient; ils battaient du tambour, sonnaient de la trompette, renversaient les tables, brisaient les meubles, faisaient voler la vaisselle en éclats : quand, malgré cela, leurs victimes succombaient sous le poids du sommeil, ils les pinçaient, les tenaillaient, les piquaient, les suspendaient avec des cordes, leur tenaient les pieds sur le feu. Leurs victimes, égarées par la souffrance, faisaient tout ce qu'ils voulaient, et le clergé, triomphant, ne cachait pas sa joie diabolique.

Il n'est pas possible de dire jusqu'où allèrent leurs excès. Ces scélérats riaient, plaisantaient, tant ils prenaient plaisir à leur métier. Ils faisaient bonne chère; tout dans la maison devait être à leur disposition : vin vieux, poulets gras, ce qu'il y avait de meilleur devait leur être servi. Quand ils étaient ivres, ils avaient une recrudescence de joie et de férocité, ils outrepassaient leurs instructions; parfois leurs victimes leur restaient dans les mains.

Que le cœur de l'homme est exécration! quand il est livré à lui-même de quoi n'est-il pas capable! Et dire que moi et vous, mes jeunes lecteurs, nous avons au-dedans de nous un tel cœur! Quatre jours de travail des dragons suffirent pour réduire la gaie et belle ville de Montauban en un lieu de désolation, de ruines, de terreur! Il y eut cependant des chrétiens fidèles dans toutes les classes de la société, qui préférèrent tout souffrir plutôt que de renier leur foi. Parmi eux se trouvaient plusieurs nobles. Avant de lancer les dragons sur eux, l'évêque donna le conseil de leur tendre un guet-apens pour leur arracher leur abjuration. On les avertit à l'insu les uns des autres que, pour éviter le sac de leurs maisons, ils devraient faire une visite au marquis de Boufflers, auquel avait été confiée la honteuse mission de la conversion de Montauban et des environs. Le baron de Maussac arriva le premier; le marquis l'engagea poliment

à changer de religion, il refusa. « Mettez-vous à genoux, cria l'évêque, et je vous donnerai l'absolution d'hérésie. » « Jamais, » répondit le baron. Aussitôt quatre hommes entrent dans la salle; l'un d'eux, d'un croc en jambe, le fait rouler par terre. Évanoui, le baron ne vint à lui que longtemps après. Un des assistants le prit sous sa protection : « Vous répondez de sa conversion? » lui dit l'évêque. « Oui, » répondit-il. Soumis aux traitements des dragons, l'infortuné baron, hébété par les veilles, signa un acte d'abjuration. Rentré en lui-même il pleura sa faute, abandonna tout et réussit à quitter la France. (A suivre.)

« JÉSUS SEUL EST MA RICHESSE »

*Jésus seul est ma richesse;
 Oh! quel précieux trésor!
 Son amour et sa tendresse
 Ont plus de valeur que l'or.
 Avec lui, de l'indigence
 On ne craint point les rigueurs;
 Que donnerait l'opulence
 A qui goûte ses faveurs?
 De Jésus l'amour fidèle
 Ne trompa jamais nos vœux :
 Sa bonté toujours nouvelle
 Ne peut que nous rendre heureux.
 Il est digne qu'on le serve
 Sans relâche et sans langueur,
 Et ne souffre ni réserve
 Ni partage dans un cœur.*

Réponses aux questions du mois de février.

1. — Il devait se rendre aux Chaldéens. (Jérémie 21, 8-9.)
2. — Il lui reprit sa femme, « le désir de ses yeux. » (Ezéchiel 24, 16-24.)
3. — Pour faire une alliance au sujet de la libération des serviteurs hébreux. (Jérémie 34, 15-19.)
4. — Oui. (Jérémie 37, 5.)
5. — Il achète un champ. (Jérémie 38.)
6. — Jérémie 33, 15-16.

*Questions pour le mois de mars.**A lire Ezéchiel 1-7.*

1. — Ezéchiel commença-t-il à prophétiser avant ou après la destruction de Jérusalem?
2. — Dans le premier chapitre, le vent, le feu, l'airain luisant parlent tous de jugement. Quel détail nous rappelle cependant l'alliance et les promesses de Dieu?
3. — Où l'Esprit conduit-il d'abord le prophète et en quelle qualité est-il établi pour la maison d'Israël?
4. — Quel effet produit toujours sur Ezéchiel l'apparition de la gloire de l'Eternel?
5. — Quelle était la condition d'Ezéchiel durant les 430 jours durant lesquels l'Eternel lui ordonna de porter l'iniquité d'Israël et de Juda?
6. — Quel passage nous montre que malgré tout, l'Eternel se réserve un résidu humilié et repentant au milieu de l'infidélité générale?

L'ABEILLE

Au retour du printemps, la diligente abeille quitte sa ruche, où elle resta confinée pendant les longs mois de l'hiver, et s'élançe dans les airs, aux rayons du soleil, pour aller ensuite visiter les prairies du voisinage et les bois en quête de butin. Crocus, pâquerettes, primevères et autres fleurettes de la saison offrent à ces insectes ce qui leur est nécessaire pour répondre aux besoins de la nouvelle génération en voie de se développer. Bientôt toute la population valide se mettra en campagne pour commencer son labeur coutumier.

En dépit de son activité particulière et de ses produits appréciés, l'abeille est à redouter à cause de son dard, même de celui qui en prend soin. En quelque sorte — on a lieu de le remarquer — cet insecte n'a été réduit qu'à une demi-domesticité, son naturel n'ayant subi aucun changement appréciable. Aussi les abeilles sont-elles, dans l'Écriture, l'emblème d'hommes violents entre les mains desquels il est vraiment redoutable de tomber. (Psaume 118, 12.)

A la campagne, l'abeille pique rarement; il n'en est pas de même dans le voisinage de son habitation et surtout à certains moments de l'année. Malheur à l'imprudent qui croit braver impunément son atteinte; il est le plus souvent victime

d'une agression. Lorsqu'elle veut employer son dard, l'abeille fait entendre un son de mauvais augure, annonçant un adversaire. Elle s'attache à la trace de celui qui est l'objet de sa colère; vient-elle à le perdre de vue, s'il se retrouve dans le voisinage du rucher, elle revient à la charge plus furieuse que jamais, car la haine qu'elle a vouée à son ennemi est invétérée et n'est assouvie que lorsque l'insecte a réussi à le transpercer de son aiguillon. Cet acte désespéré lui coûte la vie, car elle meurt inévitablement après avoir perdu cet organe indispensable. Tel est le caractère de cet insecte que la domesticité la plus prolongée, les soins les mieux entendus ne parviennent aucunement à modifier.

J'aimerais maintenant vous raconter, à propos de l'abeille, une petite histoire qui vous intéressera, je l'espère. Vous verrez comment un enfant de votre âge fut amené à la connaissance du Sauveur que Dieu nous a donné.

*

* *

Quelqu'un demandait un jour à un jeune garçon s'il connaissait le Seigneur et depuis quand il était certain du pardon de ses péchés.

« C'est depuis que l'abeille a piqué maman, » répondit-il vivement.

« Que veux-tu dire, mon ami? » répartit son interlocuteur; « explique-moi donc cela. »

« Monsieur, j'ai une mère qui m'a parlé souvent du Seigneur Jésus, de ce qu'il a fait pour nous en mourant sur la croix; mais jamais je n'ai pu saisir cela jusqu'à un certain jour que je n'ai jamais oublié.

C'était par une belle après-midi d'été; je jouais aux abords de la maison pendant que ma mère, les manches relevées jusqu'au coude, repassait près de la porte de la cuisine.

Tout à coup, une abeille ayant l'air très excitée, se mit à tourner autour de moi avec l'intention bien arrêtée de me piquer. Effrayé, j'essayai à plusieurs reprises de la chasser, mais en vain, car elle s'approchait toujours davantage. En désespoir de cause, je courus à la maison pour me débarrasser de mon ennemie et me réfugiai prestement sous le grand tablier blanc de ma mère.

Tout en étant occupée, celle-ci avait remarqué les efforts inutiles que j'avais faits pour me défaire de mon ennemie. Amusée de ma frayeur, mais avec la plus grande tendresse, après avoir déposé son fer, elle m'entoura de ses bras comme pour m'assurer une complète protection. A peine avait-elle fait cela que l'abeille, qui m'avait suivi, se posait sur l'un de ses bras et la piqua si profondément que la pauvre bête ne put retirer son aiguillon.

Ma mère, sentant la vive douleur causée par la piqûre, recula d'un pas, mais voyant l'abeille

maintenant inoffensive glisser de son bras, elle se ressaisit et profita de l'occasion pour me parler des choses concernant le Seigneur, comme elle l'avait déjà fait bien souvent. Cette fois ses paroles furent le moyen de ma conversion.

« Sois sans crainte à présent, » me dit-elle, « l'abeille a piqué maman à ta place; regarde-la sur mon bras; elle ne peut plus te faire de mal. » Timidement je sortis de ma cachette et vis l'abeille presque sans force. Ma mère, me montrant la piqûre, me dit :

« Comme l'abeille a piqué maman à ta place, tu peux dorénavant jouer avec elle sans crainte, car elle ne te fera plus de mal; vois l'aiguillon dans mon bras. »

Je regardais, à demi effrayé et un peu inquiet au sujet de ma mère. Mais celle-ci, continuant à m'expliquer pour quelle raison je pouvais en toute sûreté prendre l'abeille dans mes mains, me dit que j'avais là une image des choses qu'elle m'avait racontées déjà tant de fois, comment le Seigneur Jésus avait pris la place des croyants sur la croix, et subi, de la part de Dieu, le châtement que nous méritions, afin de nous en délivrer pour toujours. J'avais souvent appris ce verset :

« Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités; le châtement de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. » (Esaïe 53, 5.) Mais je ne l'ai saisi

qu'au moment où ma mère illustra la chose par le moyen de l'abeille et de son aiguillon. Je compris alors que Jésus fut puni à ma place, que le châtement que je méritais tomba sur lui et que, par conséquent, j'en étais délivré pour toujours. Quel bonheur ! J'étais maintenant assuré que mes péchés étaient tous effacés et pardonnés, car Dieu ne réclame certainement pas deux fois le paiement de la dette que Christ acquitta par son sang.

Jamais je n'oublierai ce moment où je fus amené à saisir ce que l'Évangile nous présente et que ma mère m'avait auparavant enseigné en vain depuis longtemps. Oui, je compris que Dieu ne pouvait me punir puisque son Fils avait été puni à ma place : « Par ses meurtrissures nous sommes guéris. »

Le comprends-tu, jeune lecteur ; et as-tu placé ta confiance dans le Sauveur dont tu as aussi entendu parler déjà souvent ?

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

Chapitre XVIII.

*Ceux qui entrent et ceux qui sont grands
dans le royaume.*

(v. 1-5.) — Au commencement de ce chapitre, nous trouvons les disciples préoccupés de la gran-

deur de ceux qui seront dans le royaume des cieux: ils ne doutent nullement qu'ils en feront partie, d'autant plus que le Seigneur venait de montrer à Pierre dans quelle haute position il le plaçait avec Lui.

Les disciples, comme tous les Juifs, n'avaient à l'égard du royaume que des pensées de gloire et de grandeur charnelles, malgré l'abaissement dans lequel le roi, le Messie, était venu. Aussi le Seigneur leur enseigne ce qui doit caractériser ceux qui lui appartiendront, avant son établissement en gloire.

En réponse à la question des disciples : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux? » Jésus appelle auprès de lui un petit enfant, le place au milieu d'eux et dit : « En vérité je vous dis que si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Aux yeux des disciples, la qualité de Juif, de descendant d'Abraham, paraissait suffisante pour un sujet du royaume; elle ne l'était pas aux yeux de Dieu. Tout Juif était pécheur et, quoique le peuple possédât des promesses, il fallait non seulement descendre d'Abraham, mais, avant tout, naître de nouveau, se convertir, changement complet, produit par la réception d'une nouvelle nature, grâce à la foi au Seigneur Jésus mort sur la croix. Le caractère de ceux qui sont convertis et qui, par consé-

quent, font partie du royaume des cieux, est celui d'un petit enfant : il faut devenir comme « les petits enfants. »

Combien les pensées de Dieu sont opposées à celles des hommes. Pour entrer dans la société et être quelque chose ici-bas, il faut en avoir fini avec le caractère des petits enfants. Je suis sûr que la plupart des lecteurs de la *Bonne Nouvelle* souhaitent le moment où l'on ne les traitera plus comme des enfants, et surtout comme « de petits enfants. » estimant que les adultes jouissent de nombre d'avantages dont ils sont privés. Ces pensées-là sont en rapport avec les choses de la terre, avec la gloire du monde qui n'est que vanité. Quant aux choses de Dieu, pour le royaume, pour l'éternité de gloire, il en va tout autrement; car Dieu ne peut tolérer l'élévation et la grandeur de l'homme pécheur, au milieu d'un monde ruiné. « Je hais l'orgueil et la hauteur, » dit la sagesse. (Proverbes 8, 13; Esaïe 2, 11-17.) Ainsi pour entrer dans le royaume des cieux, et jouir des bénédictions présentes et éternelles, il faut la conversion, car Dieu ne peut recevoir un homme dans son état naturel. Il faut devenir comme les petits enfants, c'est-à-dire renoncer à toute prétention, croire ce que Dieu dit, avoir plus de confiance en ce qu'il dit que dans son propre jugement. Au lieu de chercher à devenir grand selon le monde, il faut au contraire devenir humble.

N'est-ce pas ce que le Seigneur a fait? Lui qui était de toute éternité dans la gloire, lui qui a créé toutes choses, qui est et était Dieu, il s'est anéanti en devenant un homme, prenant la forme d'esclave, et il a été obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix (Philippiens 2, 5-11), tout cela pour nous introduire dans son royaume, dans le ciel même. Le caractère de ceux qui sont au Seigneur doit donc être celui de leur Sauveur et Seigneur, pendant le temps de son rejet, où le monde méconnaît ceux qui croient en lui. La gloire viendra ensuite. Après avoir montré aux disciples à quelles conditions et sous quel caractère ils pouvaient entrer dans le royaume, Jésus répond proprement à leur question : « Qui est le plus grand dans le royaume? » en disant : « Quiconque s'abaissera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. » Pour entrer, il faut se convertir et devenir comme les petits enfants. Une fois introduit, pour y être grand, il faut encore s'abaisser comme un petit enfant. C'est l'humilité, l'abaissement, dans un monde caractérisé par l'orgueil de l'homme et ses prétentions, qui est le chemin de la gloire selon Dieu. C'est ce que nous voyons pour le Seigneur, dans les versets de Philippiens 2 cités plus haut. Christ s'est abaissé lui-même, au plus bas, jusque dans la mort : « C'est pourquoi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » Tous ceux qui

veulent être élevés dans la gloire future doivent suivre Christ, le parfait modèle, ici-bas, dans l'abaissement, l'humilité, la douceur, acceptant de n'être rien et d'être tenus pour tels, ne voulant pas autre chose que la position qu'il a eue dans ce monde. Ces caractères des siens, le Seigneur se plaît à les trouver dans le petit enfant; ils ont beaucoup de prix pour son cœur, ainsi que tous ceux qui les portent. Ils ont beau n'avoir pas de valeur pour les hommes; si l'on reçoit un seul de ces petits au nom du Seigneur, on le reçoit lui-même. Quelle gloire d'avoir, ici-bas, l'occasion de recevoir le Seigneur! Les résultats en seront glorieux et éternels, au jour où tout ce que Dieu apprécie sera manifesté. (Voyez Matthieu 10, 40-42; 25, 31-40.)

Les occasions de chute.

(v. 6-10.) -- Les enfants qui croient au Seigneur ont une telle valeur pour son cœur, qu'il prononce le jugement le plus sévère sur quiconque est pour eux une occasion de chute ou de scandale : Il serait avantageux pour lui qu'on lui eût pendu au cou une meule d'âne¹ et qu'il eût été

¹ En Orient, on moud le blé entre deux meules de pierre qui tournent horizontalement l'une sur l'autre; celle de dessous est fixe, et celle de dessus est mobile. Les plus petites sont mises en mouvement par les servantes (Matthieu 29, 41), les plus grandes par un âne.

noyé dans les profondeurs de la mer. » Depuis que Jésus a prononcé ces paroles, jamais il n'y eut un temps où l'on ait autant cherché à scandaliser les petits qui croient au Seigneur et en général tous les croyants, en essayant de prouver, par d'habiles raisonnements humains, que la Bible n'est pas la parole de Dieu ou qu'elle ne l'est pas entièrement; que Jésus n'était pas le Fils de Dieu ou qu'il n'a pas existé; qu'il ne faut croire que ce que l'on comprend, etc. On cherche à user de l'influence que peuvent avoir sur les croyants, petits et grands, la science et la raison humaines pour les détourner de la foi. Scandaliser, c'est faire tomber, en détournant de Dieu, en faisant croire que ce que Dieu dit est faux, par d'autres moyens encore. Gardez-vous de prêter l'oreille à de tels raisonnements, mes jeunes lecteurs croyants; vous ne comprenez peut-être pas beaucoup ce que vous croyez, mais si vous croyez Dieu, cela suffit; en le croyant, vous possédez le pardon de vos péchés, la paix avec Dieu, la jouissance de son amour, et, pour l'éternité, une place dans la gloire, lorsque toute la grandeur de ce monde sera anéantie. Quant à ceux qui n'auront pas cru Dieu, qui auront causé la chute d'un petit qui a mis sa confiance dans le Seigneur, qui auront préféré leurs connaissances et leurs croyances à la parole de Dieu, qui auront donné gloire à l'homme plutôt qu'à Dieu, les méchants en un mot, ils ne seront

pas anéantis : et la fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles.» (Apocalypse 14, 11.)

Le Seigneur met aussi en garde contre les choses qui peuvent être une occasion de chute, contre tout ce qui peut faire pécher et priver de la vie éternelle. La main peut occasionner le péché en accomplissant des choses mauvaises; le pied peut conduire dans des lieux où l'on est détourné de la vérité et où le mal peut se perpétrer; l'œil est l'organe par lequel les convoitises de tous genres sont introduites et entretenues dans le cœur. Si ces membres, ou l'un ou l'autre, sont des moyens de faire pécher, si on ne peut cesser de les employer pour faire le mal, — ce qui peut priver du salut, — mieux vaut les couper, c'est-à-dire renoncer absolument à tout ce qui peut nous être procuré par leur moyen. « Jette-les loin de toi, » dit le Seigneur — au figuré — à une grande distance, afin de ne pas les avoir sous la main lorsque le cœur les désire, et de ne pas s'exposer au péché qui privera de la vie éternelle, car « les gages du péché, c'est la mort, » et, après la mort, le jugement. C'est tout jeune qu'il faut pratiquer ces opérations-là, en ne cultivant pas des penchants naturels qui peuvent dégénérer en passions; on peut en devenir les esclaves et être entraîné par ces affreux tyrans dans le feu éternel.

Que le Seigneur donne à chacun de mes jeunes lecteurs d'examiner contre quoi ils ont à lutter,

en écoutant les enseignements de leurs parents et de tous ceux qui s'intéressent à eux, selon Dieu, et sentent leur responsabilité devant le Seigneur pour faire valoir la Parole sur leurs jeunes cœurs!

La valeur d'un seul petit enfant.

(v. 10-14.) — Les petits enfants ont un tel prix pour le Seigneur qu'il dit : « Prenez garde de ne pas mépriser un de ces petits. » Il faut avoir pour eux les pensées du Père à leur égard et non celles des hommes, qui font plus de cas d'un grand du monde que d'un petit enfant. Ici, il n'est pas question de ceux qui croient seulement, mais de tous les petits enfants, quels qu'ils soient. Comment estimer le prix qu'un petit enfant a pour Dieu? Le verset 11 le dit : « Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu. » Un objet a toujours une valeur égale au prix payé pour l'acquérir. Le prix donné pour le salut d'un seul petit enfant n'est rien moins que le Fils de l'homme, venu ici-bas pour les sauver. Ce cher Sauveur donne à l'égard d'un petit enfant, dont l'existence n'a duré peut-être que quelques instants, le même exemple de dévouement que dans la parabole du bon Berger. (Luc 15.) Le berger abandonne tout le troupeau pour venir sauver *un* de ces petits; il a de la joie de l'avoir sauvé. « Car ce n'est pas la volonté de mon Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse. » En général lorsqu'on

apprend la mort d'un petit enfant, on se sent moins ému que s'il s'agit de celle d'un grand homme, surtout si cet enfant appartient à une pauvre famille; on ne lui prépare pas de pompeuses funérailles. Et pourtant, ce grand homme peut être un incrédule, mort dans ses péchés, parce qu'il méprisé la grâce; il n'y a eu pour lui aucune joie dans le ciel, tandis que ce petit enfant est un éternel sujet de bonheur pour Celui qui est venu ici-bas pour le sauver. Nos pensées doivent être à cet égard, comme à tout autre, celles du Seigneur. Ne méprisons pas le petit enfant, car nous savons que tous ceux qui meurent en bas âge sont auprès du Seigneur. Il s'est donné pour eux, accomplissant la volonté de son Père qui ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse. Au ciel, ils sont dans sa présence. « Leurs anges, » dit le Seigneur, « voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux. » On a dit à ce propos : « Si les petits enfants ne savent pas s'ouvrir leur chemin dans ce monde, ils sont néanmoins l'objet de la faveur spéciale du Père, comme ceux qui, dans les cours terrestres, avaient le privilège particulier de voir la face du roi. »

D'après les enseignements du Seigneur dans tout ce qui précède, la petitesse, l'humilité doivent caractériser ceux qui appartiennent au royaume, ainsi que la grâce manifestée dans la personne de Jésus.

(A suivre.)



Réponses aux questions du mois de mars.

1. — A cause de leur incrédulité.
2. — Par le jeûne et la prière.
3. — Parce que, comme homme, il réalisait la soumission aux lois.
4. — Parce qu'il était fils du Roi du Temple.

QUESTIONS.

1. — Quelle est la vraie grandeur selon Dieu ici-bas?
2. — Qui en a donné l'exemple?
3. — Qu'est-ce que «couper un membre»?
4. — Qu'arrive-t-il si on ne le fait pas?

**AU MILIEU DES LIONS***Chapitre II**Deux intérieurs.*

Il y a un peu plus de 130 ans (c'était, je crois, en 1788) qu'un petit garçon naquit dans une humble demeure des Etats-Unis. L'arrivée du bébé fut saluée avec joie par ses parents, qui lui donnèrent le nom d'Adoniram. M. et M^{me} Judson, les parents du nouveau-venu, étaient des chrétiens sérieux

et convaincus; ils regardèrent leur petit trésor comme un prêt que leur faisait le Seigneur et ils cherchèrent à l'élever pour sa gloire.

L'enfant, dès son jeune âge, montra un grand intérêt pour les histoires de la Bible; il n'avait pas trois ans que déjà il écoutait de toutes ses oreilles les récits que lui faisait sa mère dans un langage aussi simple que possible; elle lui parlait de Joseph et de sa robe bigarrée ou du petit Samuel répondant à l'appel de Dieu.

Sa mère lui donna ses premières leçons; il apprit à lire avec une telle rapidité que, son père ayant été absent pendant trois semaines, à son retour Adoniram lui fit la surprise de lui lire un chapitre du Nouveau Testament. Il n'avait pas quatre ans!

A peine eut-il atteint sa septième année, qu'un ami lui fit cadeau d'un ouvrage intitulé *Premières leçons d'astronomie*. Ce livre le remplit d'intérêt et d'admiration, mais il apporta aussi à l'enfant de nombreuses causes de perplexité. Par exemple, il y lisait que la terre est ronde et qu'elle tourne autour du soleil. Adoniram s'abîma dans de profondes réflexions à ce sujet, mais sans aboutir à aucune conclusion. Enfin, il s'en ouvrit à sa petite sœur.

« Le soleil bouge-t-il? » lui demanda-t-il.

« Sans doute, répondit l'enfant; je suis sûre qu'il bouge; je l'ai vu moi-même. »

Mais le garçon secoua gravement la tête. « Cela ne suffit pas, fit-il; il me faut une autre preuve que cela. Je ne peux pas me fier à mes yeux. Ils m'ont déjà trompé plus d'une fois. »

Quelques jours plus tard, il ne se trouva pas à la maison à l'heure du dîner.

« Où est Adoniram? » demanda sa mère; mais personne ne l'avait aperçu depuis plusieurs heures. A la fin son père, inquiet de son absence prolongée, partit à sa recherche.

Ayant traversé plusieurs champs, il découvrit à la fin Adoniram, étendu sur le dos, fixant le soleil à travers un trou qu'il avait percé dans le fond de son chapeau; ses yeux étaient enflés et presque aveuglés par la chaleur et la grande clarté.

« Que fais-tu là? » interrogea sévèrement le père.

« Je regardais seulement le soleil, » répondit l'enfant en se levant et en se mettant en marche à sa suite. Mais durant la soirée, il dit tout bas à sa sœur :

« Cette fois, j'ai compris! »

M. Judson était un homme austère et silencieux. Cependant il fut si satisfait des progrès d'Adoniram et des bons témoignages qu'il rapportait de l'école, qu'un jour, plaçant sa main sur la tête du petit garçon, il lui dit tendrement :

« Tu seras un grand homme, un jour, Adoniram! »

Le père se doutait bien peu, sans doute, que son

fils deviendrait un jour un des plus honorés parmi les serviteurs de Dieu et que, entre les mains du Seigneur, il serait l'instrument choisi pour tirer des âmes nombreuses hors des ténèbres du paganisme dans la merveilleuse lumière de l'Évangile.

La place me manque pour vous raconter de nombreux détails sur la vie d'école du jeune Judson; cependant je vous en rapporterai quelques traits qui, sans doute, vous intéresseront.

Un avocat, habitant une ville voisine, vint un jour visiter l'école que fréquentait Adoniram. Il proposa aux garçons un problème d'arithmétique très ardu, promettant une récompense d'un dollar (fr. 5.50) à celui qui en donnerait la solution correcte. Le jour suivant était un jour de congé; Judson s'enferma dans sa chambre et commença ses calculs. Il travailla pendant des heures, ne se donnant que quelques minutes de liberté pour ses repas, mais toujours sans obtenir le résultat souhaité. Je sais beaucoup de garçons qui se seraient écriés : « Impossible de résoudre ce stupide problème, » et qui auraient abandonné la partie pour s'en aller jouer. Mais Adoniram Judson ne songea pas même à renoncer à sa tâche; il tint bon jusqu'au moment de se coucher et le lendemain, de bonne heure, il était de nouveau au travail. Après le déjeuner, sa mère qu'il aimait tendrement, le pria d'aller tenir compagnie à son petit frère qui

était très malade, pendant qu'elle s'occupait du ménage.

Adoniram obéit sans hésiter et bientôt on put voir le grand garçon bâtir avec des plots, pour amuser le bébé, une tour immense; mais toujours il cherchait la solution désirée. La tour était presque achevée lorsque tout à coup Adoniram fit un saut de joie qui démolit en une seconde la frêle construction. « Je l'ai trouvé! » s'écria-t-il, et il courut dans sa chambre écrire la réponse tant cherchée; le lendemain il recevait une récompense bien méritée.

Ses camarades de classe parlèrent de lui plus tard comme d'un garçon tranquille et réfléchi, préférant la lecture aux jeux bruyants, mais toujours prêt à venir au secours d'un élève retardé ou moins bien doué que les autres; aussi Adoniram était-il généralement aimé de tous.

Elevé par des parents chrétiens, il entendit bien souvent parler du salut et de l'amour de Christ. Il lisait régulièrement sa Bible, et pourtant ce ne fut que bien des années plus tard qu'il apprit à connaître Jésus pour son Sauveur. Dans un prochain chapitre, j'espère vous entretenir de sa conversion, mais pour le moment, je dois vous prier de me suivre dans une autre maison des Etats-Unis où une petite fille de six ans grandissait, apprenant ses leçons, donnant à manger aux poulets et faisant des commissions pour sa mère.

Quelle infatigable petite créature ce devait être! Toujours en l'air, toujours en mouvement, pleine de gaieté et d'énergie, aimant par-dessus tout à errer dans les bois ou au milieu des taillis d'où elle revenait à la maison avec sa robe fort endommagée et le visage et les mains labourées d'égratignures, mais le cœur joyeux et les couleurs de la santé sur ses joues.

Cependant, n'allez pas croire qu'Anne Haseltine fût une fillette paresseuse et négligente. Au contraire : l'étude faisait sa joie et elle y apportait l'ardeur qu'elle mettait à tout ce qu'elle entreprenait. A l'âge de treize ans, elle avait déjà dépassé en connaissances toutes ses compagnes d'école. Et cependant, malgré tous ces avantages, un sombre nuage venait parfois voiler l'éclat de son regard joyeux : c'est que la jeune fille sentait alors en son cœur un sentiment indéfinissable de vide et de dégoût.

Qu'est-ce qui pouvait donc la troubler ainsi? Ah! c'est qu'au milieu de tant de privilèges, Anne expérimentait la vérité de ce qu'a dit, il y a bien des centaines d'années, un homme pieux, mais qui, dans sa jeunesse, avait été sans Dieu et sans espérance dans le monde. Voici ces paroles; peut-être vous aideront-elles comme elles m'ont aidé autrefois. « Seigneur, tu nous a créés pour toi, et notre âme est inquiète jusqu'à ce qu'elle se repose en toi. »

Après ces temps de tristesse, Anne prenait toutes sortes de bonnes résolutions. Depuis sa tendre enfance, elle avait eu en horreur le mensonge et, matin et soir, elle répétait une prière. Mais malgré tout cela, elle sentait qu'il lui manquait encore quelque chose.

Son caractère aimable et gai la faisait aimer de chacun: aussi était-elle souvent invitée chez ses compagnes de classe. Elle trouvait un grand plaisir à ces réunions, mais cependant parfois elle refusait une invitation sans motiver son refus. C'est que, dans son cœur, Anne pensait que si elle agissait ainsi, Dieu serait content d'elle. D'autres fois elle se lançait à corps perdu dans toutes les jouissances mondaines, s'efforçant de se persuader à elle-même et aux autres qu'elle était absolument heureuse et satisfaite.

Pauvre Anne! elle devait passer encore par bien des luttes et des combats avant de découvrir ce que Dieu a préparé pour tout pauvre pécheur perdu: une paix parfaite par le sang de Christ. Mais ce beau jour arriva pour elle aussi.

(A suivre.)

LÉONIE

Vous savez, chers enfants, que Satan, cet ennemi redoutable, cherche à retenir les âmes loin de Dieu et par conséquent du vrai bonheur. Il em-

ploie pour cela toutes sortes de moyens, et ce qui le rend si dangereux, c'est qu'il cache avec habileté des pièges au milieu des circonstances ordinaires de la vie, là où il nous semblerait qu'il n'y a rien à craindre. Il est donc tout à fait nécessaire que nous soyons constamment en garde contre lui, et que nous n'ignorions pas ses ruses. La Bible nous présente plus d'un exemple de sa vigilance constante et de son habileté pour surprendre les hommes et les entraîner dans le mal ou les empêcher d'écouter Dieu et sa parole, ou pour distraire le cœur et étouffer les appels et les exhortations du Seigneur.

Dieu qui connaît les dangers terribles auxquels nous sommes exposés de la part de ce cruel ennemi, nous apprend d'un côté quelle est sa méchanceté et les ruses qu'il emploie, et il nous fait connaître aussi comment nous pouvons être gardés. Il nous dit d'être vigilants comme la sentinelle qui ne doit pas laisser surprendre le camp, et puis il nous dit de prier, c'est-à-dire, dans notre faiblesse, de recourir à sa puissance qui seule peut écarter l'ennemi. Ensuite la bonne parole de Dieu nous occupe de Christ et de son amour, et quand le cœur est rempli de Christ, le diable, ni les convoitises par lesquelles il cherche à nous séduire, n'y trouvent point de place.

J'aimerais, pour vous faire bien comprendre ce que je viens de vous dire, vous raconter un inci-

dent de la vie de deux sœurs. Et je désire que ce soit pour vous un avertissement, afin que vous soyez humbles et prudents, et que vous vous appliquiez, même dans les moindres choses, à être obéissants au Seigneur Jésus. C'est ainsi que vous lui montrerez que vous l'aimez. (Jean 14, 21, 23.)

Je vous dirai d'abord dans quelle circonstance j'ai appris l'histoire des deux sœurs. Il y a passé vingt ans que je visitai une des vallées du Jura. C'était en hiver. La contrée, si riante et si pittoresque en été, avait revêtu l'aspect austère de la saison. Le temps s'assombrissait, et le vent âpre et froid, qui annonçait de nouveau la neige, me glaçait le visage, tandis que je parcourais le chemin qui conduisait au village où je me rendais. N'étant plus habitué aux frimas de ces régions élevées, je me sentais un peu découragé et humilié en même temps de ce sentiment, lorsque j'arrivai chez les amis où je devais loger. J'y fus reçu avec toute la cordialité possible, et on me témoigna la vive satisfaction que l'on éprouvait de voir un serviteur du Seigneur arriver au village même par un temps pareil.

Le père et la mère de cette famille étaient des chrétiens fidèles, des témoins du Seigneur comme on en trouvait souvent autrefois. Peut-être leur connaissance de l'Écriture Sainte n'était-elle pas très étendue, mais ils avaient bien saisi dans leur cœur le salut qu'apporte l'Évangile; ils aimaient

beaucoup leur Sauveur et jouissaient de son grand amour dans toute sa fraîcheur. Puissiez-vous, mes jeunes amis, être comme eux à cet égard. L'amour de Jésus produisait en eux le dévouement pour Lui. L'assemblée se réunissait dans leur maison, et ils donnaient avec joie l'hospitalité aux serviteurs du Seigneur qui sortaient pour son nom. (3 Jean 5-7.) Ils n'étaient que d'humbles et rustiques paysans montagnards, mais ce couple chrétien avait un cœur pour Jésus et de l'amour pour les âmes. Ils étaient les évangélistes de la contrée. Savaient-ils quelqu'un malade, ils ne craignaient pas de faire de longs trajets, et cela plusieurs fois dans la semaine, pour lui parler du Sauveur des pécheurs et de son œuvre d'amour. Et si un évangéliste visitait leur localité, c'était encore ce couple fidèle que l'on voyait aller de maison en maison pour inviter les gens à venir écouter la bonne nouvelle. Ils ne craignaient ni les moqueries, ni les outrages, ni les mauvais compliments qu'on leur adressait bien souvent. Combien il serait à désirer que maintenant aussi il y eût de ces personnes dévouées et zélées pour aller dire aux pécheurs : « Venez, car tout est prêt. »

Ils ne manquèrent pas d'agir ainsi aussitôt après mon arrivée. Tout de suite le père dit à sa femme dans quelles maisons elle devait aller faire les invitations, et il choisit pour lui la partie du village la plus éloignée. Après que le père eut

donné à ses fils les directions pour soigner le bétail, les deux partirent tout joyeux malgré la neige qui tombait en abondance. En leur absence, l'aînée des filles, une fidèle enfant de Dieu aussi, prépara le souper que nous primes dès que les parents furent de retour. Tandis qu'après le repas, étant rentré dans la chambre, je séchais près d'un bon poêle mes vêtements mouillés par la neige, mon hôte s'approcha de moi, et, au bout d'un moment me dit :

« Vous avez l'air triste, frère; peut-être craignez-vous que le mauvais temps empêche les gens de venir à la réunion. Mais ici, les montagnards ne se laissent pas arrêter par un peu de neige. Du reste, voilà le moment où l'on va se réunir, il nous faut placer la chose devant le Seigneur. »

Et ôtant son bonnet, il se mit à genoux et je suivis son exemple. Alors il adressa au Seigneur une fervente prière, pensant à tous, demandant que les obstacles que les gens pourraient rencontrer ne les arrêtaient point, priant pour ceux qui n'auraient pas le sentiment de leurs besoins spirituels et qui seraient empêchés de venir par indifférence ou insouciance, et il n'oublia pas non plus celui qui devait présenter la parole de Dieu aux auditeurs. En terminant, il intercéda pour que le Seigneur agît dans le cœur des enfants des chrétiens; mais à ce moment l'émotion le saisit, et il ne put plus proférer que des paroles entrecoupées. Qu'elles se-

raient bénies les réunions d'évangélisation, si les chrétiens priaient comme cet ami pour les âmes à qui l'Évangile serait annoncé! Jeunes amis qui aimez Jésus, imitez cet exemple.

Quelques moments après, nous montions au local, qu'à notre grande surprise nous trouvâmes plus que comble, car plusieurs personnes durent prendre place dans une chambre adjacente. Le Seigneur, dans sa grâce, me soutint dans l'exposition que je fis de la bonne parole de Dieu; l'auditoire montra beaucoup d'attention et il en fut de même dans plusieurs réunions qui suivirent celle-ci. Dieu répondait à la prière de son humble serviteur.

Vous trouverez, mes jeunes amis, que je tarde bien à arriver aux deux sœurs dont j'ai à vous parler. Je tenais à vous présenter les chers amis dont je garde un si bon souvenir et dont la vie était un si frappant exemple de ce que produit le christianisme reçu dans le cœur.

Après la réunion, quelques amis chrétiens vinrent me saluer et me demandèrent si j'avais l'intention de faire des visites le lendemain. Sur ma réponse affirmative, mon hôte me dit :

« Si vous pouvez sortir demain matin, je vous conduirai auprès d'un vieillard qui est près de sa fin. »

Le lendemain, aussitôt après avoir déjeuné et lu en famille la parole de Dieu, nous nous acheminâ-

mes vers la demeure du malade. C'était une toute vieille maison, située au bas du village. Il fallut nous baisser pour passer par la porte d'entrée et traverser le long corridor conduisant à la cuisine qui ne tirait son jour que d'une vaste cheminée en bois, aussi large à sa base que la cuisine.

« Y a-t-il quelqu'un? » cria mon ami, selon la coutume de l'endroit, et une petite fille vint nous ouvrir la porte d'une vaste chambre à plafond très bas. En entrant, nous fûmes péniblement saisis par l'air étouffé et nauséabond qui régnait dans la pièce. Rien d'étonnant à cela : les bandes de papier collées autour des fenêtres, pour garantir du froid, disaient assez qu'on ne les ouvrait jamais. Sur un misérable lit à droite dans la chambre était couché le vieillard que nous venions voir; de l'autre côté était un autre lit avec un sous-lit, puis une couchette et, près du lit du grand-père, un berceau d'enfant. Une table rustique avec quelques grossiers tabourets en bois, un établi d'horloger devant la fenêtre, complétaient le mobilier. Tout l'ensemble de cette pièce, où vivait et dormait la famille entière, respirait la plus grande misère. Faisons maintenant connaissance avec les habitants de cette pauvre demeure.

En entrant, nous saluâmes le vieillard et ensuite sa belle-fille. C'était une femme encore jeune, mais qui paraissait bien faible. Sa figure amaigrie était entourée d'une abondante chevelure

noire négligemment attachée et qui faisait ressortir la pâleur de son teint.

(A suivre.)

La Pâquerette.

*Fleurette si jolie,
Dis-moi donc, je te prie,
D'où provient ta couleur,
Ta superbe blancheur?
— C'est Dieu qui t'a créée,
C'est Lui qui t'a parée,
Pour orner ces bas lieux
En regardant aux cieux.*

*Ami, dans ta jeunesse
La voix de la Sagesse
Te dit, pour ton bonheur :
« Pense à ton Créateur! »*

*Oh! combien il nous aime!
Dans son amour extrême,
Pour sauver le pécheur,
Il nous donne un Sauveur.*

*Puisses-tu le connaître,
Le prendre pour ton Maître,
L'honorer en ces lieux
Et l'attendre des cieux!*

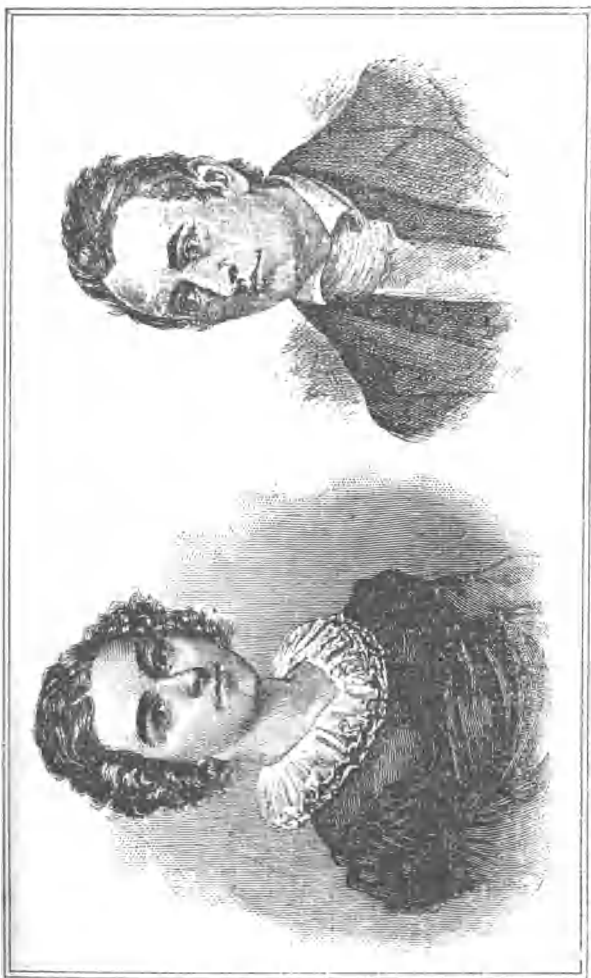
Réponses aux questions du mois de mars.

1. — Avant. (Ezéchiel 1, 2; comp. 2 Chroniques 25, 9-11.)
2. — L'arc qui est dans la nuée. (Ch. 1, 28.)
3. — Auprès de ceux de la transportation à Thel-Abib. En qualité de sentinelle. (Ch. 3, 15-17.)
4. — Il tombe sur sa face. (Ch. 1, 28; 3, 23.)
5. — Il devait être lié de cordes (Ch. 3, 25); muet (v. 26); et demeurer couché. (Ch. 4.)
6. — Ezéchiel 6, 8-9.

*Questions pour le mois d'avril.**A lire Ezéchiel 8—14.*

1. — Décrire le chemin parcouru par « la gloire du Dieu d'Israël » depuis le moment où elle apparaît au prophète à l'entrée de la porte intérieure.
2. — Quelle *parole* du peuple infidèle amène sur eux le jugement?
3. — Combien de fois voyons-nous le prophète intercéder pour le peuple?
4. — Quel passage décrit la fuite de Sédécias?
5. — Qui sont les hommes « justes » par excellence?
6. — Au milieu de tous ces jugements, relevez des promesses de grâce.





Mme et M. Judson.

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

Chapitre III.

Des ténèbres à la lumière.

Nous nous sommes arrêtés si longtemps sur les années d'école de Judson qu'il nous semble connaître personnellement ce jeune garçon aimable et intelligent, le favori de ses maîtres et de ses disciples. Mais, nous le savons tous, les années d'école passent bien vite et elles ne sont qu'une préparation pour ce qui doit être le vrai travail de notre vie. Aussi Judson qui le savait aussi se demandait-il souvent : « Qu'est-ce que je ferai lorsque je serai grand ? »

D'un naturel ambitieux et entreprenant, il se sentait de force à sortir de l'ornière et à faire parler de lui. Quelquefois il rêvait de devenir marin et, semblable à Christophe Colomb, de partir à la découverte de quelque terre nouvelle. Mais peut-être la rude vie du matelot ne lui conviendrait-elle pas. Non, plutôt il serait un avocat renommé et le but de sa vie serait de combattre l'injustice et de venir au secours des pauvres et des opprimés. Ou bien il écrirait un livre et son nom

deviendrait illustre dans le monde des lettres. Ou bien encore il serait prédicateur. « Ce serait beau, pensait le jeune homme, de voir des foules suspendues à mes lèvres et buvant mes paroles. » Mais alors sa conscience le reprenait. Tristement Judson devait s'avouer à lui-même que pareille chose était impossible. Il savait qu'il n'était jamais venu personnellement à Jésus et qu'ainsi il ne pouvait parler à d'autres de Celui qu'il ne connaissait pas comme son propre Sauveur. Du reste, il se rendait bien compte qu'un travail qui ne serait pas fait pour l'amour de Lui n'aurait aucun prix aux yeux du Seigneur. Et bien qu'il sût réciter de mémoire une quantité de Psaumes et de passages de l'Écriture, bien qu'il connût par cœur toutes les histoires de la Bible, cependant le jeune homme devait s'avouer que les récits de ses livres de classe, racontant les exploits des héros de l'antiquité, l'intéressaient bien davantage que les simples pages de l'Évangile parlant de la vie et de la mort du Sauveur humble et débonnaire, le Fils de Dieu qui souffrit ici-bas.

Mais s'il se rendait compte lui-même qu'il n'était pas sauvé, qu'il ne s'était pas mis à l'abri du précieux sang de Christ, pouvait-il rester dans un pareil état? Pouvait-il tranquillement continuer ses études, s'abandonner à ses rêves de gloire et de renommée, et faire la sourde oreille aux appels réitérés du Seigneur? Adoniram Judson ne dési-

rait-il donc pas devenir un chrétien? Oh! oui, sans doute, quelquefois.

Un certain hiver, il tomba gravement malade, si gravement même que le docteur désespérait de le sauver. L'enfant, voyant pleurer sa mère, devina le danger dans lequel il se trouvait et la frayeur le saisit.

« Il allait mourir et alors il faudrait rencontrer Dieu. »

Cette pensée le terrifiait. Mais, à la surprise générale, sa bonne constitution triompha et il se rétablit. Alors il oublia toutes ses impressions sérieuses; l'éternité était si loin encore! et le printemps le trouva plus absorbé que jamais par ses études.

L'un de vous me demandera peut-être : « Etait-ce donc un péché pour un jeune garçon de se donner de la peine dans ses leçons et de chercher à se maintenir dans les premières places à l'école? » Non, certainement non; travailler ainsi de tout son cœur et avec persévérance est une chose excellente. Où Judson avait tort, c'était en ce qu'il n'était jamais venu à Christ comme un pauvre pécheur perdu. On aurait pu dire à Adoniram comme à cet autre jeune homme dont parle l'Évangile : « Une chose te manque. » (Marc 10.)

A l'âge de seize ans il entra à l'Université. L'étudiant qui réussissait le mieux dans un examen

fort difficile recevait à cette époque le titre très convoité de « meilleur élève de sa volée. »

Judson résolut de se rendre digne de cet honneur. Il travailla nuit et jour et passa le premier, bien que la plupart de ses camarades fussent beaucoup plus âgés que lui. Enfin un soir, il put écrire à la maison :

*« Cher père,
« J'ai réussi.
« Ton fils affectionné,
« A. J. »*

Judson avait pour compagnon de classe un jeune homme, son aîné de six ou sept ans, remarquable par ses talents et par un caractère aimable et enjoué. Judson commença par l'admirer, puis bientôt se lia avec lui d'une amitié sincère. Cependant, je ne puis m'empêcher de croire qu'élevé comme il l'avait été par des parents chrétiens, Adoniram dut se sentir attristé en découvrant que celui dont il avait fait son ami et son confident ne croyait pas à la parole de Dieu. Hélas ! Judson commença bientôt à se demander si un homme aussi instruit ne devait pas avoir raison après tout, bien que ses théories se trouvassent en contradiction absolue avec ce qu'enseigne l'Écriture, et peu à peu il se laissa entraîner dans le courant du doute et de l'athéisme. L'ambition des deux jeunes gens était d'écrire des pièces de théâtre. Une

fois leur temps d'études terminé, ils se séparèrent en se jurant une amitié éternelle.

Judson devait maintenant faire le choix d'une profession, mais avant qu'il ne se fixât définitivement, son père désira qu'il allât visiter New-York, Albany et d'autres centres intéressants des Etats du Nord. A son arrivée à Albany, Judson trouva que la grande merveille du jour était la mise à flot du premier bateau à vapeur connu jusque-là, le *Robert Fulton*. Judson fut un de ceux qui firent le premier voyage à bord du bâtiment se rendant à New-York.

Un soir, comme il se trouvait dans cette grande ville, il se rendit au théâtre et le lendemain il alla s'engager dans une troupe d'acteurs; il pensait apprendre ainsi beaucoup de choses qui lui seraient utiles dans sa carrière d'auteur dramatique. Mais une semaine suffit pour le dégoûter à fond de cette vie; il résilia son engagement et chercha autre chose; son cœur était triste et il ne savait ce qui lui manquait au milieu du tourbillon de la vie mondaine qui l'entraînait.

Pouvons-nous nous étonner de sa tristesse? Combien sont vraies les paroles que prononça le Seigneur Jésus : « Quiconque boira de cette eau-ci aura de nouveau soif » (Jean 4, 13); elles s'appliquent à tous les plaisirs que ce monde peut offrir. Nul autre que Christ ne peut satisfaire et remplir le cœur. Dans sa grâce, le Seigneur cherchait sa

brebis perdue; il lui répétait : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matth. 11, 28.) Le moment devait arriver bientôt où il y aurait de la joie devant les anges de Dieu pour un nouveau pécheur repentant.

Je vous ai déjà parlé de l'ami de Judson. Je vais maintenant vous dire si jamais les deux jeunes gens devaient se rencontrer de nouveau.

En revenant à la maison paternelle, Judson voulut rendre visite à l'un de ses oncles qu'il n'avait pas revu depuis longtemps. Son parent le reçut cordialement et l'invita à passer la nuit sous son toit. Adoniram accepta et ce fut alors qu'il fit la connaissance d'un jeune homme qui, ayant appris tout récemment à aimer le Seigneur Jésus, était rempli du désir de parler à d'autres de ce précieux Sauveur.

Il y avait quelque chose de si agréable dans la manière d'être de l'étranger que Judson se sentit attiré vers lui presque contre son gré et la conversation entre les deux jeunes gens se prolongea bien avant dans la nuit. Nous ne pouvons que deviner le sujet de leur entretien, mais nous sommes persuadés que Judson se vit pressé par son nouvel ami à accepter le don de Dieu « la vie éternelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur. » (Romains 6, 23.) Toutefois, nous avoue-t-il, lorsque le moment de partir arriva, il n'avait pris aucune déci-

sion. Il était *presque* persuadé, mais seulement *presque*...

La nuit suivante, il dut coucher dans une auberge au bord de la grande route. « Je regrette vivement, Monsieur, » lui dit l'aubergiste, « de devoir vous donner un logement tout à côté d'un homme qui est très malade, mourant peut-être. Nous n'avons pas d'autre chambre vacante en ce moment. »

Judson pâlit et se mit à trembler de tous ses membres. L'idée de se trouver si près d'un mourant lui était souverainement désagréable. Mais quel parti prendre? L'heure était tardive, la maison isolée... Faisant bonne mine à mauvais jeu, Judson chercha à affecter une indifférence qu'il était loin de ressentir. Il adressa quelques mots de commisération à l'aubergiste, lui souhaita une bonne nuit et se mit au lit. Mais le sommeil fuyait ses paupières. Une mince paroi en planches le séparait seule de la chambre contiguë et il ne pouvait s'empêcher d'entendre les gémissements du mourant.

Il entendait aussi les voix étouffées de ceux qui entouraient le lit et la pensée de l'éternité dans laquelle l'étranger allait bientôt être jeté le hantait.

« Etait-il prêt? savait-il où il allait? Ses péchés étaient-ils pardonnés? »

Ces questions le poursuivaient, ne lui laissant ni trêve, ni repos. Puis il se demanda s'il y avait

auprès de l'agonisant quelqu'un qui pût lui parler de son âme, de Christ et de son grand salut comme ses propres parents l'avaient fait si souvent pour lui. Une fois ou deux il sauta de son lit; il voulait s'habiller, aller lui-même dans la chambre voisine. Puis il se recouchait désespéré. Comment parler à un autre du Sauveur qu'il ne connaissait pas pour lui-même? Comment parler d'un salut qu'il ne possédait pas?

Sa première question, le lendemain matin, fut pour demander des nouvelles du malade.

« Il est mort, Monsieur, » répondit l'aubergiste.

« Mort! » répéta Judson, parlant comme dans un rêve.

« Oui, Monsieur, » continua l'aubergiste. « Et c'est bien dommage; un beau garçon comme celui-là. Il s'appelait E...; et on me dit qu'il était étudiant au collège de la Providence. »

Judson chancela et serait tombé à terre si l'aubergiste ne l'avait soutenu. Pauvre garçon! Il venait d'entendre le nom de l'ami qu'il chérissait, et cela pour apprendre que la mort l'avait fauché dans la fleur de ses jours. Il était mort, et selon toute apparence, mort sans Christ; et mourir sans Christ, Judson le savait, c'est passer l'éternité loin de lui.

« La Bible est vraie, je le sais maintenant, et moi, je suis un pécheur perdu. »

Ces paroles, Judson se les répéta bien des fois

durant le reste de son voyage. Au bout de deux ou trois jours, il rentrait dans la maison paternelle.

Six semaines plus tard, Adoniram Judson écrivait à un ami :

« Du moment où j'ai simplement cru en Christ, mes doutes se sont évanouis pour toujours. Ma vie est changée et je *sais* que je suis une nouvelle création. »

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Chapitre XVIII.)

(Suite.)

Manière de régler les torts entre frères.

(v. 15-17.) -- Les caractères de grâce et d'humilité doivent aussi régler notre conduite vis-à-vis de celui qui peut avoir fait tort à son frère. Au lieu de nous justifier et de divulguer le mal qu'il peut avoir fait, nous devons avoir en vue son bien, garder la chose entre nous et lui et aller, dans l'amour, chercher à le gagner, en ayant surtout à cœur de lui montrer combien il s'est fait tort à lui-même en péchant, plutôt que de lui faire comprendre combien il nous a fait tort, ce que l'on

peut exagérer facilement. Si cette démarche fraternelle n'aboutit pas, il faut, sans ébruiter la chose, retourner vers lui avec une ou deux personnes, afin que tout se passe en présence de témoins et que les faits ne puissent être dénaturés. S'il ne veut pas écouter les témoins, il faut le dire à l'Assemblée, et s'il ne veut pas écouter l'Assemblée, c'est inutile d'aller plus loin; le frère qui a péché peut être considéré comme un homme des nations, avec lequel on n'a rien à faire. Mais si l'on agit dans le premier cas selon l'enseignement donné, il est bien rare que l'on ait besoin du second moyen et du troisième.

Souvenons-nous tous, mes jeunes amis, de l'esprit qu'il faut apporter envers ceux qui peuvent avoir manqué à notre égard. Soyons pénétrés du caractère de grâce de notre Père; cherchons en premier lieu le bien du coupable; n'ayons aucun désir de lui faire subir un châtiment, et n'agissons pas en vue de nous faire rendre justice; c'est Dieu qui justifie. De cette manière, la grâce touchera le cœur et le bien en résultera pour les deux parties. Mettez cela en pratique dès votre jeune âge et, habitués à pardonner, vous le ferez plus facilement dans votre carrière. « Elève le jeune garçon selon la règle de sa voie; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point. » (Proverbes 22, 6.)

Je suis là au milieu d'eux.

(v. 18-20.) — Le Seigneur enseigne que, si le

frère en faute ne veut pas écouter l'Assemblée, il n'y a plus de démarches à faire. On peut se demander pourquoi on ne peut pas recourir à d'autres moyens qui seraient plus efficaces. C'est parce qu'il n'en existe pas, si les choses se sont passées dans l'ordre enseigné de Dieu.

L'Assemblée est composée des croyants réunis au nom du Seigneur, car il dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom (ou à mon nom), *je suis* là au milieu d'eux. » Jusqu'à la mort du Seigneur, l'Assemblée était le peuple d'Israël, qui avait pour centre, dans son état moral, le temple de Jérusalem dont l'Eternel avait fait sa demeure. Depuis que le peuple a rejeté l'Eternel, dans la personne de Christ et que, comme peuple, il a été rejeté lui-même, c'est Jésus qui est le centre de rassemblement de tous ceux qui l'ont reçu. Ainsi l'Assemblée chrétienne, groupée autour de Jésus, a remplacé l'Assemblée d'Israël dont le centre était le temple de l'Eternel. C'est pourquoi le Seigneur, en parlant de l'ordre de choses introduit par son rejet, mentionne l'Assemblée chrétienne comme le lieu où il se trouve lui-même, cette Assemblée ne se composât-elle que de deux ou trois personnes. Il n'y a donc rien de plus grand sur la terre, parce que sa présence est là et non ailleurs, et si l'on n'écoute pas une telle Assemblée, où se trouve le Seigneur, on ne peut aller ailleurs pour avoir sa présence. Puisque Lui, qui est dans le

ciel, se trouve au milieu des deux ou trois rassemblés en son nom, il dit : « En vérité, je vous dis : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » L'autorité du Seigneur se trouve là, la seule autorité ecclésiastique que Dieu reconnaisse sur la terre et que le croyant ait à reconnaître. Pour que la présence du Seigneur caractérise une Assemblée de croyants, il faut naturellement qu'elle lui soit soumise à tous égards.

Là encore, dans ce rassemblement des deux ou trois, d'accord, selon la pensée de Jésus, pour prier, nous recevons l'assurance que : « Quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux. »

Quel privilège béni que de pouvoir être autour du Seigneur sur cette terre, en attendant d'être autour de lui dans la gloire ! Rien n'est plus grand aux yeux de Dieu ici-bas. Pour les hommes, c'est peu de chose que ce rassemblement de quelques croyants autour du Seigneur, sans organisation humaine, sans ressource apparente. Mais pour le Seigneur, rien n'a autant de valeur. Il le montre en faisant réaliser sa présence et en pourvoyant à tout.

Qu'aucun de mes jeunes lecteurs, qui a eu peut-être le privilège d'être conduit dès sa tendre enfance dans ce rassemblement, ne songe un instant

à le quitter, car il déshonorerait le Seigneur en s'exposant aux tristes conséquences de ce mépris. L'apôtre dit : « Mais pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour la perdition, mais de ceux qui croient pour la conservation de l'âme. » (Hébreux 10, 39.) Et déjà dans les Psalms, il est dit : « C'est là que l'Éternel a commandé la bénédiction, la vie pour l'éternité. » (Psaume 133, 3.)

Comment pardonner?

(v. 21-35.) — Répondant à la question de Pierre qui demande : « Seigneur, combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi et lui pardonnerai-je? Sera-ce jusqu'à sept fois? » le Seigneur montre qu'il faut toujours pardonner en disant : « Je ne te dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. » Sept représente la perfection décuplée et multipliée par elle-même. Le Seigneur veut dire qu'il faut pardonner autant de fois que le cas se présente. Il illustre ensuite son enseignement par une parabole et montre que nous devons agir les uns envers les autres, comme Dieu agit envers nous, parce que tous, nous sommes des objets de grâce.

Le roi dont il est question ici est Dieu qui premièrement veut compter avec ses esclaves, selon sa justice; mais l'un d'eux, figure de nous tous, lui devait dix mille talents, somme fabuleuse, sur-

tout s'il s'agit d'un homme qui ne possédait rien; car ces dix mille talents représentaient une somme de six millions en argent, et de soixante millions à peu près en or. Voilà à quoi nous pouvons comparer la grandeur de la dette de nos péchés, nous, pauvres débiteurs insolubles. La justice du roi exigeait le paiement de la somme, mais, touché de compassion envers son esclave, il lui remit la dette. Après avoir agi de la sorte, le roi s'attendait à ce que cet esclave se comportât de même envers ses propres débiteurs. Mais à peine eût-il obtenu cette faveur qu'il rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers — somme dérisoire comparée à celle qui venait de lui être acquittée, car le denier vaut moins d'un franc, — et il l'étranglait en lui disant : « Paie, si tu dois quelque chose. » Insensible à ses supplications, il le jeta en prison jusqu'à ce qu'il eût tout payé. N'est-ce pas là une illustration bien fidèle de notre manière d'agir envers ceux qui nous ont fait tort? Oubliant l'énormité de la dette de péché qui nous a été acquittée, nous ne pouvons pardonner les torts relativement insignifiants que nous ont faits nos frères, et si même nous disons que nous avons pardonné, nous avons de la peine à l'oublier, tandis que Dieu dit : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Hébreux 10, 17.) En agissant envers nos frères, nous devons toujours nous rappeler comment Dieu a agi en-

vers nous et sentir notre absolue culpabilité devant lui.

Dans son royaume, Dieu agit aussi selon son gouvernement, d'après la manière dont nous aurons agi envers nos frères, car toutes choses portent leurs conséquences. Les autres serviteurs, voyant ce que fit cet homme, en furent indignés, et le rapportèrent au roi qui livra ce méchant esclave aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Le Seigneur ajoute : « Ainsi aussi mon Père céleste vous fera, si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur, chacun à son frère. »

Cette parabole peut s'appliquer à Israël comme peuple; il avait une dette énorme envers Dieu, consommée par le rejet de son Fils. En vertu de l'intercession de Christ sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » Dieu avait, pour ainsi dire, remis la dette à son peuple, c'est-à-dire que ses jugements ne l'avaient pas frappé tout de suite après la croix; l'Évangile avait été présenté aux Juifs, les invitant à se repentir. Mais tout en profitant de la miséricorde de Dieu, ils s'opposèrent à ce que cette grâce dont ils étaient eux-mêmes les objets fût présentée aux gentils, que représente celui qui devait cent deniers. Paul dit d'eux : « Nous empêchant de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés; mais la colère est venue sur eux au dernier terme. »

(1 Thessaloniens 2, 16.) C'est ce qui arriva selon le juste gouvernement de Dieu : le peuple fut livré aux bourreaux, emmené par les Romains, chassé parmi les gentils, jusqu'à ce que, selon Esaïe, il eût reçu au double pour tous ses péchés. (Esaïe 11, 2.)

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'avril.*

1. — L'abaissement, l'humilité.
2. — Jésus.
3. — C'est s'abstenir de tout ce qui peut faire pécher.
4. — On peut être éternellement perdu.

Questions.

1. — Que faut-il avoir en vue en allant auprès de celui qui nous a fait tort?
2. — Qu'est-ce qui doit rassembler les croyants?
3. — Quelle autorité possède une telle assemblée?
4. — Que représente celui auquel le roi avait acquitté dix mille talents?

LÉONIE

(Fin)

Elle était occupée à donner des soins à son nourrisson, et deux ou trois petits garçons ou fillettes se tenaient près d'elle, nous regardant avec de grands yeux étonnés. Les aînés étaient à l'école. La jeune femme paraissait elle-même très surprise de notre visite matinale, et je m'aperçus, en la saluant, que ses mains tremblaient. Je me tournai vers le grand-père qui, au moyen d'une corde fixée au plafond s'était soulevé d'une main et de l'autre s'appuyait sur le bord du vieux bois de lit. Il était ainsi à moitié assis et soutenu par quelques oreillers. Sa respiration haletante et pénible, son visage creusé et couvert de rides montraient clairement que pour lui s'approchait le moment de s'en aller par « le chemin de toute la terre. »

Je pris ma Bible et me disposais à lui en lire une portion et à lui adresser quelques questions sur l'état de son âme. Mais le pauvre malade avait un air agité et craintif dont je ne comprenais pas d'abord la cause. Enfin, se tournant vers moi, il me dit :

« Excusez-moi, monsieur. Je vous remercie d'être venu auprès de moi pour me lire un chapitre de la Bible. Je suis bien sensible à votre attention, mais je crois que vous ferez mieux de vous

retirer, car mon fils va rentrer. Il est allé boire la goutte, et s'il vous trouvait ici quand il rentrera, il ferait une scène comme cela est déjà arrivé tant de fois, et cela pourrait amener une crise nerveuse chez ma belle-fille qui est si bonne pour moi. S'il vous plaît, n'est-ce pas, vous voulez vous retirer. »

Mon guide aussi m'engagea à partir, et nous sortîmes. En prenant congé de la jeune femme, je vis qu'elle tremblait de tout son corps, tant elle appréhendait que son mari ne rentrât tandis que nous étions encore dans la maison.

Comme nous nous dirigeons vers la demeure de mon hôte, nous aperçûmes le mari sortant du cabaret pour aller chez lui. Arrivés chez mon ami, il me raconta l'histoire de cette jeune femme qui semblait si malheureuse.

« Il y a une quinzaine d'années, me dit-il, que le Seigneur agit avec puissance dans plusieurs villages de notre vallée. Ici aussi il y eut quelques personnes réveillées et converties. Parmi elles se trouvaient Léonie, la jeune femme que nous avons visitée et sa sœur, M^{me} N. que vous connaissez. Elles avaient été amenées pour la première fois aux réunions par leur mère. Mais celle-ci ne continua pas à y assister, tandis que ses deux filles les suivirent régulièrement pendant tout un hiver. Toutes deux semblaient très heureuses, surtout Léonie qui avait rapidement fait des progrès dans la connaissance des Saintes Ecritures. Sa sœur af-

née, M^{me} N. était plus réservée et timide, mais il y avait chez elle plus de fond que nous ne le supposions. Les deux sœurs avaient quitté le monde et ses plaisirs et recherchaient, dans leurs moments de liberté, la compagnie des chrétiens ou bien s'occupaient de lectures sérieuses. Combien l'on était heureux de voir ces jeunes filles suivre le bon Berger et être ainsi à l'abri de tout ce par quoi le diable cherche à distraire et à étourdir les âmes pour les entraîner loin de Dieu. Hélas! il ne réussit que trop souvent et dans la mesure où nous nous réjouissions; notre joie allait être changée en chagrin au moins quant à l'aînée de ces jeunes filles. Vous verrez comme l'ennemi est habile à tendre ses pièges, et combien les jeunes gens ont à se tenir en garde.

Au printemps, lorsque la neige est fondue, la jeunesse et même les personnes plus âgées aiment à se promener sur les rochers que vous avez vus en arrivant ici. Là, le sol est vite sec et l'on jouit d'une belle vue. On y est aussi abrité contre le vent du nord qui souffle fréquemment dans cette saison. Un dimanche après-midi, en sortant de la réunion, nos jeunes amies décidèrent d'y faire aussi une promenade. Ma femme les encourageait, vu qu'elles étaient toute la semaine assises à l'établi, dans une chambre souvent peu aérée. Elles étaient déjà assez loin, lorsqu'elles aperçurent un groupe de jeunes filles qui revenaient de leur pro-

menade. L'aînée des sœurs dit à Léonie :

« Voilà les filles du village; retournons à la maison pour ne pas les rencontrer. »

Mais Léonie ne voulut pas, disant :

« Si elles nous disent quelque chose, je saurai bien leur répondre. »

Pauvre Léonie, au lieu de fuir la tentation, elle se croyait assez forte pour la rencontrer. Sa sœur, plus sage, lui dit :

« Ne faisons pas les braves, Léonie; retournons à la maison pour les éviter.

— Retourne, si tu veux, » dit Léonie, « pour moi, je veux continuer ma promenade. »

La volonté propre était en jeu, et elle ne cherchait pas qu'elle était la pensée de Dieu. Sa sœur la quitta, et elle poursuivit son chemin. Du plus loin que les jeunes filles, ses anciennes camarades d'école, la virent, elles lui crièrent :

« Bonjour, Léonie, quel bonheur de te retrouver ! »

Et chacune de l'embrasser.

« Où vas-tu, ma chère ? » lui demanda la plus âgée.

« Me promener, » répondit-elle. Aussitôt on la plaça au milieu de la bande, en lui exprimant la joie que l'on avait de la revoir. Léonie était embarrassée de tous ces témoignages d'amitié, et aurait bien aimé s'être éloignée avec sa sœur, mais que faire ? Si on se fût moqué d'elle, elle n'aurait pas

eu de peine à s'en aller, mais le diable est trop habile pour heurter de front ou entraîner de force. Il est toujours le rusé. C'était pour Léonie le premier pas fatal. On ne lui parla pas des plaisirs du monde, non, elle aurait été repoussée; mais les jeunes filles s'assirent et chantèrent de beaux chants et même deux cantiques. Puis toutes ensemble reconduisirent Léonie chez ses parents qui les invitèrent à entrer, et là on chanta encore. En prenant congé d'elle, ses amies lui dirent :

« Maintenant que nous l'avons retrouvée, nous espérons bien que tu ne nous quitteras plus. »

Ainsi l'ennemi l'enlaçait dans ses filets. Léonie ne se sentait pas heureuse; mais au lieu de s'humilier et de rompre avec ces jeunes filles, elle se laissa peu à peu aller à négliger les réunions des enfants de Dieu. Pendant un certain temps, elle suivit encore celle du dimanche matin; mais presque pas celle de l'après-midi et laissa tout à fait les réunions de la semaine. Plusieurs fois ma femme l'avertit du danger qu'elle courait en se rapprochant du monde. Pauvre fille! Elle reconnaissait sa folie, elle promettait de fuir ces dangers, et de suivre plus régulièrement les réunions et de rechercher de nouveau la société des chrétiens. Mais, hélas! ce n'étaient que de bonnes résolutions sans fondement. Elle comprenait bien que sa marche était répréhensible, mais ne jugeait pas la cause cachée, savoir que le Seigneur Jésus, son Sauveur,

n'avait plus sa place dans son cœur, parce qu'elle y avait laissé entrer le monde et ses pensées. Peu à peu elle abandonna tout à fait les réunions, évita les enfants de Dieu et négligea la lecture de la précieuse parole de Dieu dans laquelle elle ne trouvait plus d'attraits. Chaque dimanche on la voyait avec ses amies du monde qui l'entouraient et la choyaient. Dans leur société on chantait beaucoup. Jamais même on n'entendit autant de chants religieux et de cantiques. Ainsi Satan la berçait et l'endormait par une apparence de religion pour faire taire sa conscience. Il accepte tout et se déguise en ange de lumière, pourvu qu'il réussisse à égarer les pauvres âmes. C'est ce qui eut lieu d'une manière bien triste pour notre jeune amie.

Vers l'automne de la même année, la jeunesse de notre village organisa un chœur mixte. La belle voix de Léonie y fit l'admiration de tous. Un jeune homme en particulier en fut frappé et le lui fit savoir. Il ne tarda pas à gagner son affection. Alors ma femme se sentit encore pressée de lui parler et de lui montrer combien est contraire à l'Écriture un mariage entre un mondain et une chrétienne, et à quelles fatales conséquences elle s'exposait. Mais Léonie n'avait plus d'oreilles pour les avertissements des chrétiens et de la parole de Dieu. Pour elle, son futur époux avait de bons sentiments, de bonnes dispositions, et il lui faisait de belles promesses. Il n'était pas riche, il est vrai,

mais c'était un beau garçon et d'une conduite irréprochable jusque-là. C'était là l'appât qu'il fallait à Satan, et il ne sait que trop bien s'en servir.

Pauvre Léonie! Combien vite ses illusions tombèrent après son mariage! Une fois son mari la trouvant qui lisait sa Bible un dimanche soir, la lui prit et la jeta au feu. Puis ce fut le tour du livre de cantiques et des quelques traités religieux qu'elle avait conservés. Un jour, un évangéliste étant venu nous visiter, nous invitâmes Léonie à venir à la réunion. Elle s'y rendit, mais comment vous dire la scène affreuse que lui fit son mari quand elle rentra et la nuit terrible qu'elle passa. Jamais elle n'osa retourner à aucune réunion. L'année passée, elle fut très malade; quelques amies chrétiennes allèrent la voir et la soigner, ainsi que le vieux grand-père qui est un croyant; mais il fallait toujours y aller pendant l'absence du mari, pour éviter qu'il ne fit du scandale. Et pourtant il savait que l'on s'intéressait à eux. Quant à Léonie, je crois qu'elle a jugé tout son passé et qu'elle est rentrée dans la communion avec Dieu, mais elle souffre d'autant plus qu'elle sait que sa situation malheureuse de toutes manières n'est que le fruit de sa désobéissance à Dieu. Quant à ses amies du monde qui lui témoignaient tant d'affection, elles ne se sont guère inquiétées d'elle une fois qu'elle fut dans la misère. »

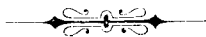
Voilà, mes chers lecteurs, comment l'ennemi

égare les âmes et les rend malheureuses. J'ai laissé parler mon vieil ami. Que le Seigneur vous donne de tirer de son récit une leçon et un avertissement pour vos âmes! Et vous surtout, enfants de chrétiens qui trouvez parfois bien étroit le chemin où vos parents cherchent à vous conduire, rappelez-vous qu'ils connaissent le monde, ses attraites et ses pièges, ainsi que la subtilité et l'habileté que Satan déploie pour retenir les âmes sous son pouvoir et pour entraîner dans le mal celles qui y ont échappé. Si vos parents déploient une sainte énergie avec une juste crainte et une continuelle vigilance pour vous tenir à l'abri des dangers et vous faire éviter les pièges, bénissez-en le Seigneur. Et si vous ne le faites pas maintenant, vous le bénirez plus tard pour les mesures préventives qu'ils ont prises et qui peut-être à présent vous semblent dures et mêmes injustes.

Encore un mot au sujet de Léonie. Quelques années plus tard, je revins dans cette contrée et retrouvais encore ce couple chrétien, bien vieillis, mais spirituellement toujours jeunes, la personne de Jésus et sa bonne parole toujours précieuses à leur âme. On voyait que tous deux avaient mûri pour le ciel. La femme me raconta que Léonie n'habitait plus le village. Une fois qu'ils furent en âge, ses enfants apprirent des parties d'horlogerie. Leur situation matérielle s'améliora. Le mari put acheter ou louer une usine à quelques lieues de là

qu'il exploite avec son fils aîné; les autres enfants continuent à travailler dans l'horlogerie. « Léonie, » dit la bonne vieille, « vint nous voir un jour qu'il y avait dans un village voisin une fête où son mari et ses enfants étaient allés. Elle pleura beaucoup; quant aux choses de Dieu, rien n'était changé. Son mari travaillait davantage et buvait moins, mais il restait toujours en ennemi de Dieu, et tous ses enfants, excepté une fille, suivaient le chemin du père et partageaient ses sentiments, et, quant à la piété, étaient aussi contre leur mère. Peu de temps après cette visite nous apprîmes que la chère Léonie avait délogé. Le jour de son enterrement sa fille dit à mon fils qu'elle était si heureuse de s'en aller, qu'elle avait été puissamment soutenue dans ses derniers moments dans un sentiment profond de l'amour de son Sauveur. »

« Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie. » (Proverbes 4, 23.)



PRIÈRE

*A toi, j'adresse ma prière,
Dès le matin, Dieu Tout-puissant;
Ah! n'es-tu pas, ô mon bon Père,
Le sûr recours de ton enfant?*

*Tu connais ma grande faiblesse :
Autour de moi tout est danger;
Garde-moi donc, en ta tendresse;
Quel autre peut me protéger?*

*Tu le vois, l'ennemi perfide
Vient m'attirer à chaque pas.
Oh! fais que ton agneau timide
Trouve un refuge dans tes bras!*

*Seigneur, sur toi mon cœur se fonde;
Dirige-moi jour après jour;
Et garde-moi d'aimer le monde,
Pour te servir avec amour.*

*Ah! que sans cesse en ta présence
Et jouissant de ta faveur,
Je marche dans l'obéissance,
Dans le chemin du vrai bonheur!*



Réponses aux questions du mois d'avril.

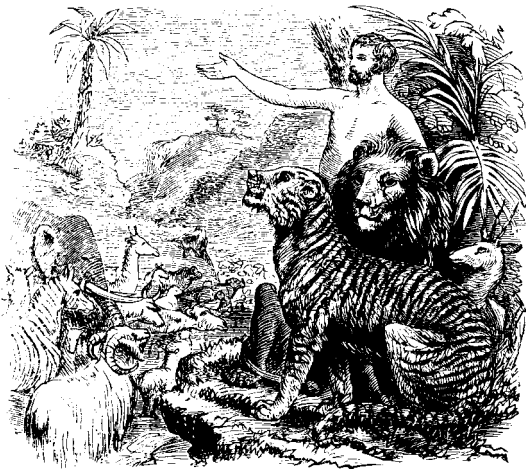
1. — A l'entrée de la porte intérieure. (Ezéchiel 8, 3-4; sur le seuil de la maison (9, 3); à l'entrée de la porte orientale (10, 19); sur la montagne qui est à l'orient de la ville. (11, 23.)
2. — L'Éternel ne nous voit pas, l'Éternel a abandonné le pays. (chap. 8, 12; 9, 9.)
3. — Deux fois. (chap. 9, 8; 11, 13.)
4. — Chapitre 12, 13.
5. — Noé, Daniel et Job. (chap. 14, 14, 20.)
6. — Chapitre 11, 17-20; 14, 11, 22-23.

Questions pour le mois de mai.

A lire Ezéchiel 33-37.

1. — Qu'est-ce que l'Éternel invite le méchant à faire?
2. — Quel chapitre pourrions-nous intituler : «Le chapitre du berger»?
3. — Quels passages nous décrivent l'état du pays durant le règne glorieux de Christ?
4. — Quel passage nous dépeint l'état du peuple vis-à-vis de Dieu durant ce règne?
5. — Quel passage nous annonce le retour du peuple en son entier dans la terre promise?
6. — Trois prophéties concernant Christ.





Le Lion.

Le lion est, sans contredit, le roi des animaux. (Proverbes 30, 30.) L'épaisse crinière qui ombrage sa tête lui donne un air de grandeur, et sa démarche calme et digne annonce qu'il a conscience de sa force. En général, le lion ne sort pas pendant le jour; c'est vers le soir qu'il se met en campagne. Il va se placer dans le voisinage des mares ou des étangs où les antilopes, les gazelles et leurs congénères viennent boire, et là il fond sur sa proie comme un chat sur une souris. S'il manque son coup, il n'essaie pas de poursuivre l'animal qui lui a échappé, sachant qu'il ne saurait lutter de vitesse avec lui; mais il retourne

dans son embuscade pour y attendre patiemment une nouvelle proie. Mais voici une manière de chasser qui lui est, paraît-il, coutumière; il surpasse alors en habileté tous les bergers du monde. Il a l'audace de choisir sa proie au milieu des troupeaux et la fait cheminer devant lui jusqu'à son repaire sans se déconcerter.

Un Ecossois, grand chasseur de lions, a été témoin de la chose, et voici ce qu'il a observé :

Se trouvant en compagnie d'autres voyageurs qui avaient remarqué que chaque matin il manquait au campement quelque nouvelle pièce de bétail, il résolut de se placer en embuscade, avec ses amis, dans le voisinage d'une caverne que l'on savait habitée par une famille de lions. A la tombée de la nuit, un lion sortit de la grotte et prit, à pas lents, la direction du campement qui se trouvait à quatre lieues de là.

Les voyageurs, guidés par un Cafre, suivirent avec précaution ses traces. Du haut d'un monticule, ils virent tout le troupeau rassemblé, les taureaux se tenant en dehors du cercle pour protéger les vaches. Le lion fit le tour du troupeau en cheminant à petits pas; il fixa les yeux sur le premier rang; les jeunes taureaux, qui n'osaient pas le regarder en face, lui présentèrent la croupe en tournant la tête sur leurs épaules. Alors les vieux taureaux s'avancèrent, prirent la place des plus jeunes et, frappant le sol de leurs pieds, ils allaient

s'apprêter à prendre la fuite. Le troupeau n'attendait que le signal du départ, lorsque le lion s'avança sur le front de la colonne et s'arrêta devant chaque animal. Il fit une pose plus prolongée devant celui qui paraissait le plus vieux et qui semblait avoir le commandement supérieur, et il poussa par deux fois un rugissement terrible. Il regarda de nouveau chaque taureau épouvanté et s'arrêta plus longtemps devant l'un d'entre eux; il avait fait son choix. Reculant d'un mètre environ, il frappa deux fois le sol de sa patte et se mit à rugir de nouveau. L'animal qu'il avait en vue fit un pas en avant, mais aussitôt se rejeta en arrière. Le lion irrité frappa une troisième fois la terre de sa patte et s'accroupit comme pour prendre son élan. Le malheureux taureau comprit qu'il fallait obéir au tyran; d'un pas vacillant, il sortit des rangs, se rapprochant du lion, qui reculait devant lui comme pour l'encourager; bientôt il fut séparé du troupeau et le lion se mettant derrière lui, l'empêcha de se retourner.

Pendant ce temps, le chef du troupeau et toute sa bande, frappés de stupeur, restèrent immobiles: puis le chef donna le signal du départ en frappant du pied; tous prirent la fuite et disparurent bientôt.

Mais le lion conduisait son prisonnier; il avait fort à faire, car le taureau était vigoureux et ne tenait pas à se laisser mener. S'il essayait de fuir,

son ennemi l'arrêtait sur le champ en fixant sur lui son terrible regard.

Arrivés à un endroit, où se trouvait une mare, le taureau fit une tentative d'évasion. Il se jeta dans la mare, mais le lion, qui ne quittait pas sa proie, le fit sortir de l'eau comme il l'avait fait sortir du troupeau. Il se tira de côté pour le laisser passer, et recommença à le chasser devant lui comme auparavant. Cette fois le taureau, résigné au sort qui l'attendait, n'opposa plus de résistance. La pauvre bête s'avançait, baissant tristement la tête sans savoir où elle allait, ne se doutant pas que la délivrance n'était pas éloignée.

Parvenu au pied des rochers où se trouvait son gîte, le lion poussa un rugissement terrible qui sembla faire trembler la montagne; la malheureuse victime tomba sur ses genoux, pour se relever tremblante. A ce moment-là, la lionne fit reculer le taureau; mais un rugissement du lion l'arrêta court; il était baigné de sueur et poussait des mugissements lamentables, attendant sa fin. Les chasseurs ajustèrent leurs armes et le délivrèrent de ses terribles ennemis. Le taureau, paraissant comprendre qu'il n'avait plus rien à redouter, s'approcha en chancelant des chasseurs qu'il suivit au camp comme un chien.

Ce fait remarquable est confirmé par les observations des chasseurs naturalistes de diverses nations. Il illustre d'une manière frappante ce pas-

sage de l'Écriture : « Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. » (1 Pierre 5, 8.)

*
* *
*

Qu'il est terrible le sort de l'homme laissé à lui-même, et qui suit ses convoitises trompeuses! Ne ressemble-t-il pas au pauvre captif que le lion chasse devant lui? En effet, Satan, l'ennemi de votre bonheur, le mène ainsi dans un chemin dont l'issue est fatale; et la pauvre victime l'ignore le plus souvent, en dépit des solennelles déclarations de la parole de Dieu. Vient-elle à se réveiller de son funeste sommeil à la vue du danger, ses ressources sont complètement impuissantes pour la délivrer : elle ne peut que gémir dans l'esclavage, sans espoir de salut.

Mais l'Écriture nous l'apprend, un Sauveur tout puissant et plein d'amour est venu de la part de Dieu pour sauver le pécheur perdu et sans force; il a vu la condition où nous sommes et le danger qui nous menace; il en a mesuré toute l'étendue, et au prix de son parfait sacrifice sur la croix, il a accompli l'œuvre de la réconciliation et triomphé de celui qui nous tenait captifs. Maintenant la délivrance est proclamée; car l'Évangile nous fait connaître que : « Quiconque invoquera

le nom du Seigneur sera sauvé. » (Romains 10, 13.) Que d'âmes ont été amenées à jouir de la délivrance — d'une délivrance immédiate — en plaçant en Lui leur confiance! Ne le ferez-vous pas maintenant? Réveillez-vous, réveillez-vous! pendant qu'il en est temps, et tournez-vous vers Celui qui vous appelle aussi. Qui pourrait vous sauver si ce n'est lui seul? (Actes 4, 12.)

Alors comme le captif du lion, délivré de son tyran, vous pourrez suivre votre Libérateur, non pas en tremblant, mais avec assurance et le cœur rempli de reconnaissance pour son grand amour, et vous demeurerez aussi près de Lui. Heureuse part et heureuse place, où la bénédiction et la sécurité se trouvent pour toujours!

Cependant l'adversaire ne se tient pas pour vaincu à jamais. Sans cesse actif, il revient à la charge, s'efforçant de nuire au racheté. Son intention est de le séparer pratiquement de Christ, la source unique de son bonheur. Pour cela il se présente parfois d'une façon subtile, comme le serpent, pour nous séduire et, s'il n'y réussit pas, il viendra comme un lion rugissant pour nous effrayer. L'apôtre Paul, écrivant aux Corinthiens, leur dit : « Je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Eve par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ. » (2 Corinthiens 11, 3.)

Combien il importe d'être sur nos gardes! Ne sommes-nous pas maintes fois exhortés à nous fortifier dans le Seigneur et à veiller? (1 Pierre 5, 8; Ephésiens 6, 10.) Notons-le bien, ce n'est que dans la mesure où nous sommes soumis à Dieu que nous pouvons résister à l'Adversaire. (Jacques 4, 7.)

Au surplus, l'armure défensive rappelée en Ephésiens 6 consiste dans un bon état pratique. Alors seulement le combattant peut manier l'arme offensive, « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. » Mais, ne l'oublions pas, à la base de tout cela se trouve la réalisation de la dépendance du Seigneur par la prière, mentionnée dans ce qui suit.

Remarquons aussi que ce n'est pas contre *la puissance* du diable, si redoutable soit-elle, que nous sommes mis en garde — il a été vaincu à la croix — mais contre *ses artifices*.

Nous l'avons dit, l'ennemi est sans cesse actif : si un moyen ne lui réussit pas, il a recours à un autre. Que de fois, au cours des siècles qui nous ont précédés, ne s'est-il pas montré comme un lion rugissant pour empêcher les rachetés de poursuivre leur chemin de fidélité à Christ! Il est le même encore aujourd'hui. Aussi la Parole nous dit-elle : « Soyez sobres, veillez; votre adversaire le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-

lui, étant fermes dans la foi. » (1 Pierre 5, 8, 9.)

Un vénéré serviteur de Dieu a dit à ce sujet : « Les chrétiens doivent être sobres et vigilants, car l'adversaire cherche à les dévorer. Ici, quelles que soient d'ailleurs ses ruses et de quelque manière qu'il cherche à surprendre les chrétiens, c'est sous le caractère d'un lion rugissant, qui excite des persécutions ouvertes, que le diable est présenté: on doit lui résister, tenant ferme dans la foi. » Oui, soyons en garde contre ses ruses et résistons à ses attaques en nous tenant attachés à la vérité. Ah! combien il est vrai que, si nous gardons la Parole, la Parole nous gardera assurément.

Nous fîmes, un de mes amis et moi, il y a bientôt quarante ans, une visite dans les montagnes du Jura bernois. Mon ami, que le Seigneur a béni d'une façon particulière dans l'évangélisation, parlait à un croyant du sujet qui vient de nous occuper, des dangers dont nous sommes sans cesse environnés et de Satan, l'ennemi de la gloire de Dieu et de notre bonheur. Il s'adressait à un père de famille qui est maintenant bientôt au terme de sa carrière et lui exposait, d'une façon sommaire, la manière dont le lion choisit sa proie et la chasse devant lui. Il me semble entendre ces paroles, comme si elles dataient d'hier, car celui qui les prononçait y mettait tout son cœur, les accompagnant de gestes expressifs. Cet entretien, nous l'espérons, ne fut pas en pure perte. Celui

auquel nous faisons visite demeura sous l'égide du bon Berger et s'appliqua à l'honorer dans sa conduite : la bénédiction du Seigneur reposa, d'une manière visible, sur son travail et sur sa famille; mais ce ne fut pas sans épreuves.

Jeune lecteur, imite ce croyant fidèle, prenant à cœur pour toi-même les exhortations de la Parole, en particulier les instructions qui se dégagent si vivement du récit que vous venez de lire :

« *Soyez sobres, veillez.* » (1 Pierre 5, 8.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU (1)

(*Suite.*)

Chapitre XIX.

Question touchant le mariage.

(v. 1-12.) — Jésus continue son œuvre d'amour en guérissant les foules qui le suivaient de Galilée en Judée. Au lieu d'être touchés par les œuvres qu'il accomplissait, les pharisiens viennent à lui

(1) Page 124, ligne 12 : lire *normal* au lieu de *moral*.

pour chercher, par des questions, à le mettre en opposition avec les enseignements de Moïse, donnés pour le régime de la loi. Ils demandent s'il est permis à un homme de renvoyer sa femme, chose autorisée par la loi de Moïse, à cause de la dureté de cœur des Juifs. Le Seigneur leur dit qu'au commencement il n'en n'était pas ainsi. Dieu a créé l'homme et la femme pour qu'ils soient unis à toujours sur la terre. Dieu lui-même les ayant unis, l'homme n'a pas le droit de les séparer; il ne doit jamais déroger à l'ordre divinement établi. Ainsi, d'après l'institution du mariage, l'homme ne doit pas être séparé de sa femme, cela d'autant moins sous le régime de la grâce où la dureté du cœur ne saurait trouver de place dans nos rapports; au contraire nous avons à nous aimer tous, à nous supporter, à nous pardonner les uns aux autres, surtout entre mari et femme, et dans la même famille.

Nous voyons, par l'enseignement du Seigneur, que, pour connaître la vérité sur une question, il faut toujours revenir au commencement, considérer ce que Dieu a fait et comment il l'a fait. L'homme altère tout, modifie tout; il veut tout arranger selon ses goûts et ses convenances, et dénature ce que Dieu a établi. Il oublie la responsabilité qui lui incombe de se conformer à la pensée de Dieu à tous égards, car c'est d'après cette mesure que le jugement sera prononcé à la fin.

De là l'importance qu'il y a de rechercher en toute circonstance la pensée de Dieu; nous la trouvons toujours dans sa Parole.

Encore les petits.

(v. 13-14.) — La débonnaireté et la grâce que manifestait le Sauveur et ses pensées à l'égard des petits enfants engageaient leurs parents à les lui apporter afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât. C'était là une chose agréable à son cœur; il aimait trouver ces petits êtres qui venaient à Lui sans crainte, en pleine confiance, attirés par la grâce que l'homme orgueilleux, l'homme fait, endurci par le péché, repoussait avec mépris.

Ce qui étonne, c'est d'entendre les reproches de ses disciples, malgré tout ce qu'ils avaient vu précédemment. (chap. 18.) Le cœur naturel est étranger aux pensées de grâce qui doivent caractériser les disciples de Jésus dans le royaume des cieux; il croit que ce que l'homme estime doit convenir à Dieu. Le Seigneur profite de cette circonstance pour rappeler encore une fois que c'est à de tels qu'est le royaume des cieux. Sans ce caractère-là, inutile d'avoir une prétention quelconque à y entrer et à le posséder. Or puisque le royaume des cieux appartient à ceux qui ressemblent aux petits enfants, il faut bien se garder d'empêcher ceux-ci d'aller à Jésus. Dans leur simplicité enfantine, comme leur nature pécheresse ne s'est pas encore

développée au contact du monde et des enseignements des hommes, ils vont tout naturellement à Jésus. Aussi doit-on veiller à ne rien faire, soit en paroles soit en action, qui puisse avoir pour résultat de détourner un enfant de la simplicité de la foi au Seigneur Jésus.

Quelle triste preuve nous avons de l'état du cœur de l'homme, dans le fait que le développement de l'intelligence humaine contribue à l'éloigner de Dieu, à s'opposer à Lui, tandis que, dans l'état d'innocence, c'était par l'intelligence qui le distinguait de la bête qu'il pouvait avoir des rapports avec Dieu et être heureux dans sa présence. Le péché a fait éclore la conscience, cette faculté de connaître le bien et le mal. Alors l'homme a fui ce Dieu, la source de tout bien pour lui; et dans cet éloignement de Lui, sans désir d'un rapprochement, le péché que le cœur aime se pratique librement et entretient la peur de Dieu. Chez le petit enfant, plus ou moins inconscient du péché, toutefois sans être innocent, il n'y a pas cette frayeur et cette haine à l'égard de Celui que nous avons offensé; il est dans l'état le plus rapproché de celui où Dieu avait placé l'homme. C'est pourquoi il ne fuit pas et, s'il ne va pas à Jésus, c'est parce qu'on l'en empêche de diverses manières. Puissent tous ceux qui ont une responsabilité quelconque vis-à-vis des enfants, y penser sérieusement!

Le jeune homme riche.

(v. 16-26.) — Le Seigneur continue à faire ressortir que les pensées des hommes, quant à ce qui est bien et quant à la grandeur, sont opposées à celles de Dieu, même celles qui pouvaient provenir de l'enseignement légal qui s'appliquait à l'homme naturel.

Voici quelqu'un de bien disposé qui s'approche de Jésus, lui disant : « Maître, quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle? » Cet homme vient avec la pensée qu'il y a quelque chose de bon en lui qui peut le rendre capable de mériter la vie éternelle par le bien qu'il pourrait accomplir. C'est pourquoi le Seigneur lui répond premièrement : « Pourquoi m'interrogues-tu touchant ce qui est bon? Un seul est bon. » Ce seul, vous savez que c'est Dieu.

La loi promettait la vie ici-bas à celui qui l'aurait observée; le Seigneur cite cette partie des commandements qu'un homme pouvait encore accomplir. Le jeune homme lui répond : « J'ai gardé toutes ces choses; que me manque-t-il encore? » Il voulait avoir non seulement les bénédictions que la loi offrait sur la terre, mais encore la vie éternelle. Or, bien qu'il n'eût pas tué, ni commis adultère, ni volé, ni dit de faux témoignages, rien de cela ne pouvait lui donner de bénédictions éternelles. Un seul moyen existait : Jésus était venu dans ce monde pour en montrer le chemin.

Il fallait *le suivre* avec un cœur détaché des choses terrestres. C'est pourquoi le Seigneur lui répond : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne aux pauvres; et tu auras un trésor dans le ciel; et viens, suis-moi. Et le jeune homme, ayant entendu cette parole, s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. » Combien de personnes lui ressemblent! Elles savent qu'il leur manque quelque chose pour être heureuses en pensant à l'avenir; mais elles veulent garder la jouissance des biens de ce monde, ne rien abandonner, surtout ne pas suivre Christ. Sa personne n'a aucun attrait pour leur cœur; les jouissances de ce monde en ont infiniment plus; elles sacrifient l'avenir au présent; aussi leur part est misérable; elles ont leurs biens actuels avec la tristesse de ne pouvoir mêler le ciel avec la terre; aucune certitude pour l'avenir; et, si elles persistent dans cette voie jusqu'à la fin, elles auront en partage un éternel malheur. En utilisant les biens de cette vie pour d'autres, à cause du Seigneur, on ne les perd pas; au contraire, ils se transforment en bénédictions célestes et éternelles, comme le Seigneur l'enseigne ailleurs aussi; puis, en suivant Jésus, on arrive où son chemin a abouti, dans la gloire éternelle, car lui est « le chemin, la vérité et la vie. »

Voyant l'effet de ses paroles sur ce jeune homme, Jésus dit à ses disciples : « En vérité, je

vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux; et je vous le dis encore : Il est plus facile qu'un chameau entre par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu. » Ici encore, les disciples n'entrent pas dans la pensée de Jésus. Ils s'étonnent et disent : « Qui donc peut être sauvé? » Sous le gouvernement de Dieu, les richesses terrestres appartenaient à ceux qui faisaient bien; Dieu les bénissait de cette manière; mais ils ne comprenaient pas que ces biens terrestres n'avaient rien à faire avec la vie éternelle, puisqu'on ne pouvait en jouir qu'ici-bas. Ils pensaient que les riches, étant apparemment les objets de la faveur de Dieu, entreraient plus facilement dans le royaume des cieux, cela toujours parce qu'ils considéraient les choses au point de vue des mérites de l'homme et non à celui de la grâce. Ces biens, au contraire, retenant le cœur et l'attachant à la terre, constituaient un grand obstacle lorsqu'il s'agissait de tout abandonner pour un trésor qui, bien que réel, céleste et éternel, était, pour le moment, invisible, et pour suivre un Christ méprisé qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, dans un monde où l'homme perdu possède de « grands biens ». Les pauvres, ayant moins de jouissances ici-bas, moins à laisser, étant moins considérés par les hommes, acceptent plus facilement la grâce, venue à eux dans la personne de Jésus. Le Seigneur répond aux dis-

ciples de Jean le baptiseur : « L'Évangile est annoncé aux pauvres. » (Chap. 11, 5.)

A la question des disciples : « Et qui peut être sauvé? » Jésus répond : « Pour les hommes, cela est impossible; mais pour Dieu, toutes choses sont possibles. » Que des hommes trouvent moins d'obstacles sur leur chemin que d'autres pour venir à Jésus, il est également impossible, aux uns comme aux autres d'être sauvés. Mais, grâce à Dieu, Lui peut tout, et il a fait tout le nécessaire pour que de pauvres coupables, perdus et ruinés, incapables de quoi que ce soit, puissent trouver un salut parfait qu'il offre gratuitement à quiconque l'accepte par la foi au Seigneur Jésus.

Récompense des douze.

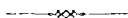
(v. 27-30.) — Pierre ayant entendu ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche, comprend que le renoncement aux avantages présents pour suivre le Seigneur aura une récompense. Il pense aussitôt aux disciples qui avaient tout quitté pour suivre Jésus, et lui dit : « Voici, nous avons tout quitté et nous l'avons suivi; que nous adviendra-t-il donc? » Cette question nous montre que les disciples avaient répondu à l'appel du Seigneur et étaient attachés à sa personne sans songer à une récompense. Le Seigneur, qui le reconnaît et l'apprécie, leur répond : « En vérité, je vous dis, que

vous qui m'avez suivi, — dans la régénération, quand le Fils de l'homme se sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi, vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » La « régénération » désigne ici le millénium; car, pour le règne de Christ, tout sera régénéré, renouvelé. Au lieu de pouvoir accomplir cette régénération lors de sa venue, le Messie avait été rejeté. Néanmoins, il régnera en son temps, et les disciples, qui l'avaient suivi dans sa rejection, qui avaient tout quitté pour partager son humiliation, auraient, dans le règne, une position glorieuse en rapport avec le renoncement qu'ils avaient accepté en suivant Jésus ici-bas. S'ils ont enduré avec Christ le mépris, s'ils ont partagé le caractère de celui qui n'insistait pas sur ses droits, lorsqu'il les fera valoir, ils partageront avec lui l'exercice de la justice, jugeant tout particulièrement les tribus d'Israël au milieu desquels ils auront été non comme des juges, mais comme des agneaux.

Les douze ne seront pas seuls à recevoir une récompense en rapport avec ce qui aura été fait ici-bas. Jésus ajoute : « Et quiconque aura quitté maisons, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de mon nom, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle. » On voit qu'il ne s'agit pas de tout quitter en vue d'une récompense, mais bien pour l'amour du Seigneur. Il faut avoir vu, en sa

personne, la grâce, l'amour qui attire le cœur; comment ne le suivrait-on pas, lorsqu'on le voit quitter lui-même la gloire du ciel pour venir dans ce monde souillé, sous la forme d'un homme, afin de mourir pour des pécheurs sur cette croix infâme où il a souffert pour nos péchés, le juste pour les injustes? Y a-t-il besoin d'une autre considération pour suivre le Seigneur et pour renoncer à tout ce qui pourrait nous empêcher de le servir fidèlement, serait-ce bien père, mère, femme ou enfant? Lui-même, son nom glorieux, expression d'une telle grâce, suffit pour attirer à lui. Mais, dans sa bonté infinie, après nous avoir fourni de tels motifs pour le suivre et le servir, il veut récompenser ce que nous aurons fait pour l'amour de son nom. La récompense est donc un encouragement et jamais le motif qui doit nous faire agir. Comme pour les disciples, la récompense sera en rapport avec les circonstances dans lesquelles nous nous serons trouvés pour suivre le Seigneur. Aucun de nous ne pourra être sur un trône pour juger les douze tribus d'Israël, parce que ce n'est pas au milieu d'Israël que nous nous trouvons pour suivre le Seigneur et lui rendre témoignage. Chaque temps a son caractère propre, et le Seigneur seul est juge de ce qu'il accordera à chacun. Incapables de juger selon Dieu, nous n'avons pas à apprécier cela aujourd'hui. C'est pourquoi le Seigneur ajoute : « Mais plusieurs qui sont

les premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers. » Plusieurs qui, aux yeux des autres, paraissent les premiers aujourd'hui, seront les derniers au jour où Dieu montrera ce qu'il aura apprécié dans leur conduite. Et de ceux qui paraissent les derniers, qui par leur caractère d'humilité auront su s'effacer, occuperont une place que le Seigneur donne à ceux qu'il estime les premiers. « A toi, Seigneur, est la bonté; car toi tu rends à chacun selon son œuvre. » (Psaume 62, 12.) (A suivre).



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de mai.*

1. — Son bien, afin de le gagner.
2. — Le nom du Seigneur.
3. — Celle du Seigneur.
4. — Israël.

QUESTIONS.

1. — Comment trouver la vérité au sujet de n'importe quelle question?
2. — Pourquoi l'homme a-t-il peur de Dieu?
3. — Quelle faculté permet de discerner le bien et le mal?
4. — Quel effet doit produire la récompense?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

Chapitre IV.

Prisonnier de guerre.

Transporté du sein des ténèbres dans la lumière; délivré du pouvoir de Satan et amené à Dieu : ces merveilles étaient devenues des réalités pour Judson comme pour toute âme qui accepte Christ pour son Sauveur. Ce fut d'un cœur entier que le futur missionnaire se voua au service du Maître qui l'avait racheté.

Une sphère d'activité chrétienne assez importante lui fut présentée non loin de la maison de ses parents; sa sœur chérie, jetant ses bras autour de son cou, le supplia, d'une voix tremblante d'émotion, d'accepter l'offre qui lui était faite et de renoncer à son projet de voyage.

Mais Judson se sentait appelé vers un autre champ de travail. Il avait tourné sa face vers les Indes lointaines et ne pouvait plus regarder en arrière. Doucement, il expliqua ses raisons à sa sœur désolée, puis monta dans sa chambre d'où il écrivit à la Société des missions de Londres, offrant de partir pour la Birmanie sous n'importe quelle qualité, pourvu qu'il eût l'occasion de parler de Jésus aux pauvres païens.

Dans ce temps-là il n'y avait pas encore de pa-

quebots rapides et il fallait des semaines, voire même des mois, pour qu'une lettre fit le chemin de l'Amérique jusqu'à Londres. Aussi jugea-t-on plus sage que Judson suivît de près sa missive et se rendît lui-même en Angleterre, afin d'y faire les arrangements indispensables, au cas où l'on accepterait sa proposition.

Mais à ce moment la guerre ravageait l'Europe et s'étendait jusque sur l'Océan. La France et l'Angleterre surtout étaient hostiles l'une à l'autre. Le vaisseau sur lequel Judson s'embarqua à New-York battait pavillon anglais. Après quinze jours de navigation, une frégate française le captura; les passagers et l'équipage, faits prisonniers, furent jetés pêle-mêle dans la cale du navire ennemi, une prison sombre et infecte dont vous auriez peine à vous faire une idée.

A la suite du combat acharné, plusieurs des matelots avaient été grièvement blessés. Judson, couché à leurs côtés, se sentait malade, triste, découragé. Avait-il donc fait fausse route en voulant se rendre en Angleterre? N'aurait-il pas mieux fait d'accepter le poste qu'on lui avait offert à Boston? Ces questions, et bien d'autres du même genre, assiégeaient son cerveau et ne lui laissaient aucun répit. Une seule ressource lui restait encore : la prière! Et avec une simplicité enfantine, il s'adressait à Dieu en lui disant : « Seigneur, tu sais mieux que moi ce qui en est. »

Sa Bible hébraïque était aussi pour lui une source de joie. Il ne pouvait la lire dans l'obscurité qui régnait dans la cale; mais il la pressait contre son cœur comme pour s'approprier les précieuses promesses dont il la savait remplie.

Un jour, le chirurgien du bord, qui ne savait pas un mot d'anglais, vit le livre et l'emporta sur le pont où il en lut quelques versets. Son intérêt fut éveillé et, pensant avec raison qu'un homme qui pouvait lire la Bible dans l'original, devait aussi connaître le latin, il s'adressa à Judson dans cette langue.

Judson, qui était un latiniste accompli, tout heureux de se faire comprendre, raconta au chirurgien qui il était, d'où il venait et pourquoi il se rendait en Angleterre. Grâce à l'influence de son nouvel ami, le pauvre jeune homme fut tiré de son infecte prison et reçut la permission de se promener sur le pont supérieur où il pouvait jouir du soleil et de l'air vivifiant. Le capitaine l'invita même quelquefois à sa table et le traita avec bienveillance pendant le reste de la traversée.

Cependant il n'en restait pas moins prisonnier, et ses épreuves étaient loin d'être terminées. Quelle difficulté il devait éprouver à se soumettre patiemment à ce long délai, lui qui désirait si ardemment se mettre au travail ! Mais Dieu le préparait, par toutes ces circonstances, pour la grande œuvre qu'il avait en réserve pour lui. Le futur mission-

naire apprenait peu à peu à se confier en l'amour et en la sagesse de Celui qui a dit : « Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai et tu me glorifieras. » (Psaume 50, 15.)

La frégate française aborda dans un port espagnol et débarqua tous les prisonniers. Comme ils traversaient la ville pour se rendre à la prison, Judson chercha à exciter la sympathie de la foule qui se pressait sur leur passage, en employant les quelques mots de français qu'il avait à sa disposition. Mais personne ne semblait le comprendre; alors il se mit à s'exprimer en anglais à haute et intelligible voix.

« Ne parlez pas si haut! » fit une voix dans la foule et un rayon d'espoir aussitôt se fit jour dans le cœur du jeune homme.

« Je me tairai volontiers, » répondit-il, « maintenant que vous m'avez entendu. »

Rapidement, son interlocuteur lui expliqua qu'il était un commerçant américain et qu'il ferait tout son possible pour venir en aide à un compatriote.

« Mais, » ajouta-t-il, « laissez-vous conduire tranquillement en prison. En ce moment, je ne puis vous arracher à vos gardiens. »

Dans une rue étroite et sale se trouvait la prison de la ville. Ce n'était qu'une cave très sale et très humide; il n'y avait pas de fenêtre et l'obscurité y eût été complète sans la faible clarté fournie par une petite lampe suspendue au plafond.

Cette triste pièce ne contenait ni chaises, ni tables, ni lits; sur le plancher de terre battue, un peu de paille moisie et exhalant une odeur si horrible que, malgré sa fatigue, Judson ne put se résigner à se coucher. Pendant des heures il arpenta son cachot, soutenu par l'espoir que son ami, l'Américain, viendrait le délivrer.

Il cherchait anxieusement à percevoir les grincements de la lourde porte qui donnait accès au cachot. Enfin, vers minuit, on tira les verrous et l'étranger parut. C'était un homme de haute stature, aux larges épaules, vêtu d'un long manteau flottant.

(*A suivre.*)



Les Dragonnades.

(*Suite.*)

Le baron de Mombeton arriva après M. de Mauzac. Un croc en jambe le fit aussi tomber, mais comme un ressort, il se releva, mit, indigné, la main sur la garde de son épée, et sortit sans être arrêté. Deux autres furent condamnés, l'un aux galères, l'autre à la perte de tous ses biens.

Un des monuments les plus glorieux et les plus touchants de fidélité, de patience et de constance, que la puissance de Dieu éleva à sa gloire et à la gloire de Christ, fut celui du baron de Péchels de la Buissonnade et de sa femme.

Trente-huit cavaliers pénétrèrent dans leur maison après en avoir enfoncé les portes. Ils brisèrent les meubles, transformèrent en écurie les plus belles salles et ne laissèrent pas un seul lit disponible dans toute la maison. Chassés violemment de leur demeure, le baron, la marquise et leurs quatre jeunes enfants se trouvèrent à la rue; encore les soldats eurent-ils soin de les asperger d'eau. La maison pillée, les dragons s'en allèrent; le baron reçut l'ordre de se préparer à recevoir de nouveaux soldats.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver. Ne trouvant rien à piller, ils se livrèrent à toute insolence et chassèrent de nouveau le baron et sa femme. Deux jours après, son enfant nouveau-né dans ses bras, elle se présenta à l'intendant; celui-ci la reçut brutalement et la fit mettre à la porte. Sans perdre courage, elle parcourut les rues, mais aucune porte ne s'ouvrit pour lui donner asile. Elle s'assit alors sur une pierre, serra son enfant dans ses bras pour le réchauffer, et se disposa à passer ainsi la nuit. Les soldats allaient et venaient, ne la perdant pas de vue, l'insultant et raillant sa constance. Mais par la puissance de son Dieu, elle sortit victorieuse de l'épreuve; une femme alla implorer l'autorisation de la recueillir, ce qui lui fut accordé.

Son mari ne montra pas moins de fidélité. En lui aussi le Seigneur se glorifia, le fortifiant de

manière à le rendre inébranlable, bien qu'accablé de souffrances de toute manière. Traîné de prison en prison, on le sortit de la Tour de Constance à Aigues-Mortes pour le transporter à St-Domingue, en Amérique, accompagné de soixante-neuf compagnons de douleur. Peu après son arrivée à St-Domingue, les prêtres, voyant sa fermeté, le firent reléguer dans une petite île, parce que, disaient-ils, sa présence empêchait la conversion des autres. Le baron réussit à s'échapper, et, de délivrance en délivrance, il gagna l'Angleterre. Sa femme put l'y rejoindre : leurs cinq enfants leur avaient été enlevés!

Dans l'Angoumois¹, la conversion des huguenots fut confiée par Louvois à de Gourgues. Les missionnaires bottés firent des prodiges de cruautés. On sépara les officiers des soldats afin que ceux-ci pussent satisfaire toute leur rage, sans retenue. La plume se refuse à décrire les horreurs auxquelles se livrèrent ces démons à face humaine. Des compagnies entières furent logées dans des maisons. Il leur arriva parfois de dévorer en un jour le revenu de toute une année. Les enfants étaient le plus souvent enlevés à leurs parents et placés, entassés, dans les couvents, les hôpitaux, les prisons.

(A suivre.)



¹ Province à l'ouest de la France ; capitale Angoulême.

Heureux Message

(Jean 3, 16.)

*Ah! quelle grâce profonde
Descendit des saints parvis!
« Dieu a tant aimé le monde
Qu'Il nous a donné son Fils. »*

*Entends-tu l'heureux message?
Il retentit en ce jour.
Du salut il est le gage;
C'est la voix du Dieu d'amour.*

*Mais pour notre délivrance,
Pour notre éternel bonheur,
Il fallut et la souffrance
Et la mort du Rédempteur.*

*Là, sur la croix du Calvaire,
En se donnant en rançon,
Il ouvrit le sanctuaire
Et nous acquit le pardon.*

*Enfant, reçois ce message
Maintenant; le temps s'enfuit;
La paix sera ton partage,
Le salut dès aujourd'hui.*

*Et toujours dans la lumière
Du beau, du divin séjour,
Tu célébreras le Père
Et le Fils de son amour.*

Réponses aux questions du mois de mai.

1. — A se détourner de sa voie et à vivre. (Ezéchiel 33, 11.)
2. — Chapitre 34.
3. — Chapitre 34; 25-29; 36, 29-30.
4. — Chapitre 36, 24-28.
5. — Chapitre 37, 15-28.
6. — Chapitre 34, 23; 38, 22; 38, 24.

*Questions pour le mois de juin.**A lire Daniel 1 — 6.*

1. — Aucun livre de la Bible n'a été plus discuté par les incrédules que celui dont nous commençons la lecture. Prouver par un passage de Matthieu (depuis le chap. 20) que le Seigneur Jésus reconnaît le caractère prophétique du livre de Daniel.

2. — A quelle famille appartenait Daniel?

3. — Quel est le nom caractéristique donné à Dieu dans ce livre?

4. — Relevez deux passages qui expriment une entière confiance en Dieu au milieu du plus grand péril.

5. — Sous quel nom Nebucadnetsar apprend-il à connaître Dieu, après son terrible châtement?

6. — Combien de différents rois des nations sont nommés dans ces chapitres?



PAYSAGE HINDOU

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

Faisant signe à Judson de demeurer silencieux, il prit la lampe et dit en anglais :

« Voyons si je connais quelques-uns de ces malheureux. » .

Lorsqu'il suspendit de nouveau la lampe à la voûte de la prison, il se trouvait si près de Judson qu'il put l'envelopper des vastes plis de son manteau en murmurant :

« Restez tout près de moi. »

Le prisonnier obéit, tout en se demandant si la sentinelle le laisserait passer. Mais le marchand glissa une pièce d'or dans la main du soldat qui parut trouver la raison si convaincante qu'il ne fit aucune question. Une fois dans la rue : « Suivez-moi, mais vite ! » fit le marchand. Ils partirent au pas de course et atteignirent bientôt un pauvre logis où Judson put se cacher en attendant que sa mise en liberté officielle eût été signée par le gouverneur.

Dix jours après, il s'embarquait pour l'Angleterre, le cœur rempli de reconnaissance. Une semaine plus tard, il arrivait à Londres et y était reçu avec cordialité par les amis de la mission. Il fut décidé qu'il retournerait en Amérique et partirait de là pour la Birmanie.

CHAPITRE V

Détails et déceptions.

Chers jeunes amis, voulez-vous m'accompagner une fois de plus dans un voyage imaginaire? Si vous y consentez, nous visiterons de nouveau ensemble cette charmante demeure où nous avons laissé une fillette de six ans, s'amusant avec ses poupées. Dès lors, vingt ans se sont écoulés. La vieille maison, au large avant-toit, n'a guère changé: le jardin est toujours fleuri et les ormes de la cour ombragent encore la ferme de leurs branches touffues.

Mais nous ne sommes pas venus si loin pour admirer des fleurs ou même de grands arbres; entrons dans la maison et voyons ce qu'est devenue la fillette que nous aimions autrefois. Ah! la voici: elle n'est plus une enfant, mais une jeune femme grande et élancée. Nous arrivons juste à temps, car elle fait ses adieux à la vieille demeure qu'elle va quitter pour toujours.

Durant les années qui viennent de s'écouler, Anne Haseltine a trouvé le plus grand des trésors: elle a trouvé un Sauveur, Celui après lequel soupirait son cœur fatigué. Le connaissant comme Celui qui l'avait aimée et s'était donné lui-même pour elle, il n'est pas étonnant qu'elle désirât elle aussi, si telle était la volonté de Dieu, s'en aller

travailler pour son Seigneur parmi ceux qui vivaient et mouraient dans les ténèbres du paganisme. Aussi quand Judson, le futur missionnaire, lui demanda de devenir sa femme et de l'accompagner en Birmanie, pensa-t-elle que l'appel venait de Dieu et de tout son cœur elle répondit : « Oui, j'irai. »

Ce fut le 6 février 1812 que M. et M^{me} Judson, mariés depuis quelques semaines seulement, firent voile pour les Indes. Leur voyage fut long et pénible, et durant la traversée ils eurent à apprendre bien des leçons de patience et de simple confiance en leur Père céleste : leçons nécessaires pour eux avant qu'ils fussent capables d'entreprendre l'œuvre à laquelle ils avaient voué leurs vies.

Depuis cent douze jours ils étaient en mer, lorsqu'un matin le capitaine du vaisseau les appela sur le pont et, leur montrant à l'horizon lointain une longue ligne de côte, leur dit que dans trois fois vingt-quatre heures ils seraient à Calcutta. Quel soulagement pour les voyageurs fatigués et avec quelle anxiété ils scrutaient la ligne incertaine qui bornait l'immensité de l'Océan ! Ils ne voyaient pas grand'chose encore : un profil de montagnes s'estompant vaguement contre le ciel bleu ; mais, deux jours plus tard, le vaisseau jetait l'ancre dans le golfe de Bengale et peu après, le vent étant favorable, il put se mettre à remonter le Hougly, une des branches du grand fleuve le

Gange; on voyait distinctement sur les rives des bouquets de cocotiers et de palmiers, et un grand nombre de huttes habitées par des indigènes.

M^{me} Judson écrivait à ses amis en Amérique :

Ces huttes sont très petites et bâties extrêmement près les unes des autres. En les voyant, je ne puis m'empêcher de penser aux quartiers les plus pauvres de nos grandes villes; mais ces cabanes-ci ressemblent plutôt à des meules de foin; elles n'ont ni fenêtres, ni cheminées. Quelques-uns des indigènes paraissent fort occupés : ils pêchent dans le fleuve ou travaillent dans les rivières; mais la plupart d'entre eux sont couchés au soleil sans rien faire. Nous avons vu quelques pagodes; elles sont beaucoup plus spacieuses que les maisons d'habitation et paraissent avoir été construites avec infiniment plus de soin. »

Savez-vous ce que c'est qu'une pagode? C'est un temple consacré à quelque idole des Hindous, et je suis sûr que la vue de ces édifices devait encourager les missionnaires à prier plus ardemment pour les pauvres gens auxquels ils venaient annoncer le vrai Dieu et son Fils bien-aimé, Jésus-Christ.

Une surprise les attendait à Calcutta. Ils ne connaissaient personne dans cette grande ville commerçante, et pourtant ils n'avaient pas eu le temps de débarquer sur le quai que déjà une voix cordiale leur souhaitait la bienvenue et une main

vigoureuse serrait la leur. C'était un frère en Christ, le missionnaire William Carey qui, averti de leur arrivée, était ainsi venu au-devant d'eux.

Carey les conduisit chez lui et leur montra le grand œuvre qui l'occupait depuis des années, la traduction des Saintes Ecritures dans une des nombreuses langues de l'Inde. Il pria avec M. et M^{me} Judson, demandant au Seigneur de bénir leur travail dans le pays ténébreux où Il les envoyait. Je ne pense pas que Carey eût ni le temps, ni même le désir de parler de lui-même à ses nouveaux amis, mais son histoire est si intéressante que je ne puis m'empêcher de vous en dire quelques mots maintenant.

William Carey naquit en Angleterre de parents fort pauvres: ceux-ci n'avaient point d'argent à consacrer à l'éducation de leur fils: aussi l'enfant grandit-il sans acquérir les connaissances que possédaient, même à cette époque, la plupart des garçons de son âge. Mais Dieu avait les yeux sur lui: dès son enfance, William fut converti et, tandis qu'il travaillait à son établi de cordonnier, il pensait aux paroles adressées par le Sauveur ressuscité à ses disciples: « Allez dans tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute la création », et les larmes remplissaient ses yeux tandis qu'il se demandait pourquoi si peu de chrétiens avaient répondu à cet appel.

William Carey dut prier et attendre longtemps

avant que Dieu lui ouvrît clairement le chemin pour qu'il pût se rendre aux Indes. Mais le Seigneur, qui lui avait mis au cœur ce profond amour pour les pécheurs perdus, lui permit enfin d'entreprendre l'œuvre qui lui était si chère et de travailler beaucoup pour lui dans ces régions lointaines.

Cependant les Judson ne voulaient pas rester à Calcutta. Ils avaient déjà fait une trentaine de kilomètres vers l'intérieur, lorsque M. Judson reçut un ordre officiel d'avoir à revenir au plus vite à la capitale où le gouverneur général requérait sa présence. Il obéit aussitôt pour apprendre que lui, sa femme et d'autres étrangers étaient sommés, pour des raisons politiques, de quitter les Indes dans un bref délai pour rentrer soit en Angleterre, soit en Amérique. Quelle terrible déception pour les jeunes époux ! si terrible même qu'ils en eussent été écrasés s'ils n'avaient pu présenter la chose au Seigneur, le suppliant d'ouvrir une porte, afin que le message de sa grâce parvînt aux pauvres idolâtres. Après avoir beaucoup prié, ils résolurent de rester aux Indes jusqu'à l'arrivée du courrier d'Angleterre : ils espéraient recevoir par cette voie quelque conseil qui les guiderait quant au chemin à suivre.

Les quelques mois qui suivirent furent des plus pénibles : ils devaient continuellement circuler d'une localité à une autre, défense leur étant faite

de s'établir où que ce fût. Ce n'est qu'à la fin de l'année qu'ils reçurent enfin l'autorisation de se rendre en Birmanie, le pays où jamais encore le nom du Seigneur Jésus n'avait été entendu.

« Mais, me demanderez-vous, M. Judson pouvait-il prêcher à ces pauvres gens? » Non, pas de longtemps, car il ne connaissait pas leur langue; il dut d'abord se trouver un instituteur indigène et ensuite travailler avec acharnement; malgré tous ses efforts, deux années entières s'écoulèrent avant qu'il pût se faire comprendre des naturels du pays. (A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

CHAPITRE XX

L'ouvrier de la onzième heure.

(v. 1-16.) — Afin que l'on ne perde pas de vue que tout est grâce dans l'économie actuelle, même s'il s'agit des récompenses, et que l'on ne pense pas que telle tâche accomplie aura telle rétribution, le Seigneur donne la parabole du maître de maison qui engage des ouvriers pour travailler à

sa vigne. Avec ceux qui sont engagés à la première heure, il convient du prix : un denier par jour. Il sort encore à la troisième, à la sixième, à la neuvième heure, même à la onzième heure, et trouvant des ouvriers qui ne faisaient rien, les envoie à sa vigne en leur disant : « Vous recevrez ce qui est juste. » Ils y vont, sans convenir de prix, s'en remettant à la justice et à la bonté du maître. Le soir venu, celui-ci commence par payer ceux qui ont été les derniers au travail et donne un denier à ceux de la onzième heure. Voyant cela, les premiers s'attendent à recevoir plus; mais le maître ne leur donne pas davantage. Alors ils murmurent et disent : « Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les as faits égaux à nous qui avons porté le faix du jour et la chaleur. Et lui, répondant, dit à l'un deux : Mon ami, je ne te fais pas tort : n'es-tu pas tombé d'accord avec moi pour un denier? Prends ce qui est à toi et va-t'en. Mais je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui est mien? Ton œil est-il méchant, parce que moi, je suis bon? » La faute des premiers venait de ce qu'ils avaient pris pour base d'estimation le salaire des derniers, et non la bonté du maître. Puis celui-ci seul sait apprécier la valeur du travail fait, car il y en a qui, venus à la onzième heure, peuvent avoir rendu de plus grands services que ceux qui ont peiné la journée entière. Mais

par-dessus tout, le maître est absolument libre d'agir selon sa grâce souveraine et de faire ce qui lui plaît de ses biens. Ainsi : « les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. » Tout est toujours grâce de la part du Seigneur.

Ainsi, pour ne pas risquer d'être déçu, il ne faut pas compter avec Dieu. Soyons heureux de ce qu'il a bien voulu nous appeler à travailler dans sa vigne, satisfaits d'être les objets de sa pure et merveilleuse grâce, nous qui ne méritions que le jugement éternel. Travaillons à tout ce que le Seigneur place devant nous, en ayant pour mobile cette grâce merveilleuse; laissons-lui l'appréciation de notre travail sans compter sur une récompense, tout en sachant que la même grâce tiendra compte de ce qui aura été fait pour lui et cela, selon sa justice.

En chemin pour Jérusalem.

(v. 17-19.) — Si Jésus pouvait parler à de pauvres pécheurs de gloire et de récompenses dans l'éternité, c'est parce qu'il était sur le chemin qui le conduisait à la croix, où il allait porter toute la peine de leurs péchés, en subissant le jugement qu'ils avaient mérité. Il montait à Jérusalem avec ses disciples, voyage qu'il accomplissait pour la dernière fois depuis la Galilée. Il éprouvait le be-

soin de leur dire ce qui lui arriverait. C'est la troisième fois que nous entendons Jésus les entretenir de sa mort et de sa résurrection. (Voir chap. 16, 21; 17, 22-23.) Mais les disciples, plus préoccupés de la gloire du royaume que du chemin qui y conduisait, n'entraient pas dans cette pensée de la mort de leur Maître, mort qui était toujours devant lui et dont dépendait tout leur avenir. Quelle souffrance pour le Seigneur, dans ce monde, que de se voir incompris des disciples, méconnu et méprisé par son peuple!

La mère de Jean et de Jacques s'approche pour lui demander qu'il ordonne que ses deux fils soient l'un à sa droite et l'autre à sa gauche dans son royaume. Une bonne place dans le royaume les préoccupait davantage que les souffrances et la mort du Seigneur, et ils pensaient encore moins que, sans cette mort, ils n'auraient point de place dans le royaume. Jésus leur dit : « Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que moi, je vais boire? Ils lui disent : Nous le pouvons. Et il leur dit : Vous boirez bien ma coupe: mais de s'asseoir à ma droite et à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé par mon Père. »

Le Seigneur avait dit précédemment aux disciples que, parce qu'ils avaient tout quitté et l'avaient suivi, ils seraient sur douze trônes. Ils n'a-

vaient retenu que cela, sans comprendre l'abaissement et le renoncement de Jésus, la position de dépendance qu'il avait prise au milieu d'eux: il allait à la mort pour qu'ils eussent une part avec lui dans la gloire, au lieu de la condamnation éternelle qu'ils méritaient. Dans cette position de dépendance, il leur dit que ce n'est pas à lui de donner les places dans son royaume; c'est l'affaire de son Père. Il avait auparavant à boire la coupe de souffrance et de mort, et les disciples devaient la partager avec lui en suivant un chemin de souffrance. Ils avaient peine à apprendre cette leçon, et nous aussi, car nous aimerions avoir la gloire sans les souffrances, chose impossible à cause du péché. Mais : « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui. » (2 Timothée 2, 12.) L'apôtre Paul, qui avait vu Christ dans la gloire et qui savait qu'il y serait avec lui et comme lui, dit qu'il veut « le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts. » (Philippiens 3, 10-11.)

Les autres disciples s'indignèrent à l'égard de Jacques et de Jean, sans comprendre mieux qu'eux, sans doute, la position qu'ils avaient à prendre ici-bas. Alors Jésus leur montra la différence qui existe entre la grandeur humaine et la grandeur selon Dieu. « Vous savez que les chefs

des nations dominant sur elles, et que les grands usent d'autorité sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous; mais quiconque voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur; et quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave; de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » Le chemin de la grandeur est donc l'abaissement pour servir; or comme nul ne s'est abaissé autant que Christ, nul ne sera haut élevé comme lui, auquel son Dieu, en le plaçant au-dessus de tout, « a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres et infernaux. » (Philippiens 2, 9, 10.) Ceux donc qui aspirent à une place tout près de lui dans la gloire, doivent le suivre de près ici-bas dans cette vie de renoncement, d'humiliation, de dévouement, de service et de souffrance.

Que Dieu vous enseigne, jeunes lecteurs, dès le commencement de votre carrière, à prendre le chemin de la vraie grandeur, non de la grandeur éphémère de ce monde-ci, mais de la grandeur divine et éternelle. Soyez les imitateurs de Celui qui s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix pour vous sauver, en le suivant dans l'humilité et l'obéissance, bien peu de temps peut-être, avant d'être introduits dans la gloire éternelle, avec lui et semblables à lui!

Guérison de deux aveugles.

(v. 29-34). — Toujours en chemin pour Jérusalem, Jésus sort de Jéricho, suivi d'une grande foule. Deux aveugles, assis au bord du chemin, quand ils apprirent que Jésus passait, s'écrièrent : « Aie pitié de nous, Seigneur, Fils de Dieu ! » La foule cherche à les faire taire. On voit de quel esprit elle était animée; ce n'était pas la grâce de la personne de Jésus qui attirait après lui; mais des motifs charnels, une vaine gloire. Conscients de leurs besoins, et conscients de la grâce et de la puissance qui se trouvaient en Jésus, les aveugles crièrent plus fort : « Aie pitié de nous, Seigneur, Fils de David. Et Jésus, s'arrêtant, les appela et dit : Que voulez-vous que je vous fasse ? Ils lui disent : Seigneur, que nos yeux soient ouverts. Et Jésus, ému de compassion, toucha leurs yeux; et aussitôt leurs yeux recouvrèrent la vue; et ils le suivirent. » Vous remarquerez que ces aveugles en appellent au fils de David. Ils représentent ceux qui, en Israël, avaient la foi au Messie, bien que ce fût la dernière heure de sa présentation au peuple; ils ont les yeux ouverts, le reçoivent et le suivent tel qu'il est, et se trouvent ainsi sur le chemin de la gloire, au lieu d'être enveloppés dans les jugements qui tombèrent sur le peuple pour avoir rejeté le Fils de David.

Mais ce récit nous présente d'autres enseignements. A côté de vrais besoins qui font crier à Jésus, on voit l'indifférence de la foule à l'égard de ces besoins et son effort pour empêcher qu'il y fût répondu. N'en est-il pas de même aujourd'hui, au milieu de la foule qui fait profession de suivre Christ, qui se réclame du nom de chrétien. Si l'on entend la voix de quelqu'un qui cherche le Seigneur, dans la conscience de sa misère et de son état de perdition, on cherche à l'étouffer. Mais celui qui sent le poids de ses péchés et le malheur éternel qui l'attend, ne se laissera pas détourner par les efforts du monde: il criera d'autant plus fort à Celui qui peut le délivrer; ce cri touchera le cœur du Sauveur, toujours ému de compassion envers le pécheur, et il lui donnera le pardon et la paix. Dès lors, il suivra Jésus, parce qu'il connaît son amour, où que passe son chemin; par amour pour lui, il le suivra jusqu'au bout de la course, pour jouir ensuite avec lui du repos et de la gloire éternels.

Si, parmi vous, il s'en trouve encore qui ne possèdent pas le salut de leur âme, criez au Seigneur: ne vous inquiétez pas de ce que peut penser de votre conversion le monde qui vous entoure et que vous avez peut-être écouté jusqu'ici; il ne peut que vous empêcher d'aller à Jésus, et, s'il réussit à vous en détourner, il ne répondra pas pour vous au jour du jugement. Comme Satan, son prince, il

vous laissera subir seul votre horrible sort, sans pouvoir vous distraire. Ayez seulement conscience de votre perdition et de votre culpabilité. Si vous avez déjà crié, si le monde a pu vous retenir, criez encore et vous rencontrerez le Seigneur dont le cœur est encore ému de compassion; il ne désire que répondre à votre cri de détresse pour vous placer à sa suite en sécurité, sur le chemin de la gloire éternelle. Mais hâtez-vous! Le temps passe rapidement. Comme le Seigneur passait pour la dernière fois dans le chemin qui allait à Jérusalem et allait être caché pour toujours à ce peuple désobéissant, peut-être est-ce la dernière fois que la grâce vous est présentée. Profitez-en!

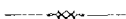
Le temps s'en va, l'heure s'écoule :

Qui sait où nous serons demain!

Jésus est ici dans la foule;

Ah! saisissez sa main!

(A suivre.)



*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de juin.*

1. — L'étudier telle qu'elle était au commencement.
2. — Parce qu'il a péché.
3. — La conscience.
4. — L'encouragement.

Questions.

1. Citer deux enseignements à tirer de la parabole des ouvriers de la vigne?
2. — Comment les disciples pouvaient-ils boire la même coupe que le Seigneur?
3. — Quelle position doit prendre celui qui veut être grand selon Dieu?
4. Pourquoi les aveugles criaient-ils après le Seigneur? (deux raisons).

**Les Dragonnades.***(Suite.)*

En quelques semaines, plus de soixante mille huguenots avaient abjuré. La vue seule des soldats affolait les populations; pour échapper aux tortures, ils abjuraient, **signant tout ce qu'on leur demandait**. Au sein de cette tempête, on en vit cependant demeurer inébranlables, acceptant de souffrir tout plutôt que de renier leur foi. Le nom de ces glorieux martyrs brillera d'un vif éclat au jour où le Seigneur donnera à chacun sa louange. Ainsi, dans un village, un seul resta debout en dépit de toutes les souffrances. A Ruffec, le nommé Charpentier refusa d'abjurer : « Veux-tu abjurer? — Non! » Alors on le garotta et on l'étendit sur la

terre : « Veux-tu abjurer? — Non! » A chaque non du patient on lui faisait avaler de l'eau, jusqu'à ce qu'il expira. Un gentilhomme fut lié sous les bras et plongé dans un puits jusqu'au cou. Une veuve de la noblesse subit le même traitement. Après quoi on les fit asseoir sur un réchaud.

Tous ceux-ci moururent dans la foi, portés sur le cœur et les épaules de leur glorieux souverain Sacrificateur. Il déploya sa force dans leur faiblesse, et leur fit la grâce non seulement de croire en Lui, mais aussi de souffrir pour lui.

Comme quelqu'un l'a si noblement exprimé : — Au travers du travail et de la peine, persécutés, tourmentés en présence d'un système bien plus persévérant et mieux organisé que les persécutions païennes, quelque violentes que celles-ci aient été pour un temps; sans nouvelles révélations miraculeuses, sans corps extérieur sur lequel ils pussent s'appuyer, poursuivis de tous les noms ignominieux que peuple ou prêtres pouvaient inventer, ils persévérèrent en dépit de tous les obstacles, avec une constance donnée de Dieu, et ont maintenu le témoignage de Dieu, et l'existence promise de l'Eglise contre les portes du hadès, laissant patrie, vie, repos, tout ce que la terre peut donner et la nature sentir. Sans doute, il y eut de la faiblesse chez plusieurs d'entre eux, parfois de l'ignorance associée à beaucoup de leurs pensées. Et les hommes, jouissant maintenant de toutes leurs aises,

prennent leur plaisir à découvrir les côtés faibles de ces témoins et y réussissent peut-être; mais leurs noms sont écrits dans les cieux, et l'approbation de leur Seigneur et Sauveur retentira, quand les livres de leurs juges auront été ensevelis dans l'oubli, et que la honte couvrira la face de ceux-ci. si honte il peut y avoir là où nous avons la confiance que plusieurs rencontreront ceux qu'ils avaient méprisés. »

Si l'œil de Dieu, au sein de l'Eglise infidèle et en ruine, se repose sur la plus petite étincelle de fidélité à Christ, le cœur tressaille de bonheur à la pensée qu'il a tout vu, tout connu, tout apprécié dans ce dévouement jusqu'à la mort, terme d'un chemin de souffrances physiques et morales, où le cœur de l'homme, à l'instigation de Satan, recourut à tous les moyens pour les contraindre à se détourner du droit chemin et des œuvres de Christ.

Un des témoins de ces jours de souffrances indicibles retrace ainsi les tentations et les souffrances de ces fidèles confesseurs de Christ et de sa parole: « On leur offre les biens et la gloire du monde; on cherche à les ébranler par des menaces, on use de fraude pour les surprendre; on offre aux criminels l'impunité de leurs plus méchantes actions, et aux chicaneurs le gain de leur injuste cause; on tend des pièges aux simples; on fait languir les âmes faibles dans les prisons, on nous prive de toute espèce de protection; on nous livre à la pas-

sion des persécuteurs, à la mauvaise foi de faux témoins: on nous dépouille de nos dignités, de nos charges, de nos emplois et de tous les moyens de pourvoir à notre subsistance, nous réduisant à mourir de faim; on nous chasse de nos maisons que l'on pille; on sépare le mari de sa femme, les enfants de leurs parents: on emprisonne les uns pour rien, on bat les autres impitoyablement; on ne menace plus que de corde, que de galères, que de roue; on brûle les pieds de plusieurs avec des fers rouges, puis on les traîne dans la neige. En un mot, il n'y a sorte de mauvais traitements et de tentations auxquels on n'ait recours pour nous faire succomber. »

Quel honneur pour un saint de Dieu, quand il est appelé à sceller de son sang sa fidélité à Christ et à sa Parole, quand il est estimé digne de marcher à la suite de ces témoins fidèles desquels le Seigneur parle ainsi dans sa Parole!... D'autres furent torturés, n'acceptant pas la délivrance, afin d'obtenir une meilleure résurrection, et d'autres furent éprouvés par des moqueries, et par des coups, et encore par des liens et par la prison; ils furent lapidés, sciés, tentés: ils moururent égorgés par l'épée, ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis, de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités (desquels le monde n'était pas digne), errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes, et les trous de la terre»... (C'est pourquoi,

nous aussi, ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. » (Hébreux 11, 35-38; 12, 1-2.)

Bienheureux est l'homme qui endure la tentation, car, quand il aura été manifesté fidèle par l'épreuve, il recevra la couronne de vie, qu'Il a promise à ceux qui l'aiment. » (Jacques 1, 12.)
A sa venue, le Seigneur mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et il manifestera les conseils des cœurs; et alors, chacun recevra sa louange de la part de Dieu. « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et où je suis, moi, là sera mon serviteur; si quelqu'un me sert, le Père l'honorera. » (Jean 12, 26.)

(A suivre.)



DANS L'ABIME

Le 25 août 18..., cinq jeunes gens, pleins de vie et d'entrain, parlaient de G... pour faire l'ascension du Reculet. Nous laisserons la parole à l'un d'eux :

« La pente de la montagne était très rapide et nous fûmes, à plusieurs reprises, ensevelis dans le brouillard. Nous atteignîmes pourtant le sommet du Reculet, et nous nous dirigeâmes de là vers le Crêt de la Neige, mais dûmes bientôt redescendre. Nous suivions un sentier qui semblait devoir nous conduire à destination plus directement.

En jetant un coup d'œil sur G..., je pensais tout haut : Dirait-on que dans quatre heures nous serons de nouveau dans cette fourmilière ? » Il ne devait pas en être ainsi. Le sentier ayant disparu, nous prîmes le parti de descendre droit devant nous. Bientôt la pente devint très rapide, puis les broussailles, d'abord rares, finirent par nous border totalement la vue. La nouvelle que l'un de nous venait de découvrir un nouveau sentier me fit précipiter la marche, et sans prendre garde à la pente excessive du terrain, je courais pour rattraper mes compagnons. Soudain je me sentis glisser, puis la terre m'abandonna subitement et quelques secondes après je m'enfonçais lourdement dans un amas de feuilles humides, qui, cédant sous le poids et l'élan de mon corps, me laissèrent encore rouler sur les cailloux voisins, à cinquante mètres au-dessous de la surface de la terre.

Je restai un certain temps étourdi par le choc, puis je fus, en quelque sorte, rappelé à la vie par la voix de mes amis qui, surpris de ne plus m'entendre derrière eux, se retournèrent et aperçurent

l'entrée de l'abîme. Effrayés, ils avaient prêté l'oreille, et un bruit sourd leur apprit l'horrible réalité. De mon côté, je voulus leur répondre, mais les feuilles obstruaient ma bouche, et je ne pus les enlever qu'avec peine. Sitôt que je le pus, j'appelai au secours.

Des voix amies se hâtèrent de me demander si j'avais du mal. Je ne sais trop ce que je répondis, et je m'assis sur le rocher sans bien savoir ce que je faisais. Après quelques heures d'anxiété, des hommes arrivèrent avec des cordes, apportées des chalets voisins; mais ce fut en vain, elles étaient trop courtes.

Je dus me résigner à mon triste sort pour le moment; et comme je commençais à sentir le froid insupportable de la grotte, je me mis en devoir de la sonder, afin de tâcher de découvrir mon chapeau qui devait être quelques mètres plus bas. Au bruit produit par les cailloux qui frappaient la paroi, je compris que j'étais dans une espèce de chambre sans issue. Je me hasardai donc à m'avancer avec précaution, en faisant un pas de cinq en cinq minutes, et je tâtai minutieusement les parois auxquelles je m'appuyais. Mon pied ne tarda pas à heurter un objet mou; c'était mon chapeau dont je fus heureux de me couvrir. Pendant ce temps, les heures s'étaient écoulées, et une nouvelle tentative, aussi infructueuse que la première, m'apprit qu'il me fallait passer la nuit

dans les ténèbres de cette cavité. Quelle nuit! Les nuages voilaient la clarté de la lune et une pluie torrentielle continuait à tomber. Appuyé contre un rocher incliné, je succombai au sommeil; mais je fus bientôt réveillé par des voix humaines : c'étaient des bergers qui venaient s'informer de moi et qui m'annonçaient la délivrance pour le matin de bonne heure. Je me rendormis cependant, transporté en rêve sur les quais du Jardin anglais, attendant le bateau qui devait ramener mes parents en ville ce même soir.

Quelle ne fut pas ma joie d'apprendre qu'une quantité d'hommes, venus du village le plus rapproché, étaient là avec tout le nécessaire pour me ramener à la lumière!

Quelques heures plus tard, un homme courageux se faisait descendre dans l'abîme; bientôt il fut à mes côtés et m'attacha solidement à une corde. Avant de remonter, munis d'une lanterne, nous explorâmes la cellule qui m'avait retenu prisonnier. C'était une grotte spacieuse dont les énormes stalactites laissaient échapper des gouttes d'eau claire qui entretenaient dans ce lieu un froid continuel. Tout au fond, au milieu des rocs de grandeurs inégales, reposait mon sac. Après un signal donné nous fûmes ramenés lentement, mais sûrement à la surface de la terre que je n'avais pas revue depuis dix-neuf heures. »

Quelle nuit angoissante ce pauvre jeune homme

— on le comprend — dut passer dans ce lieu ténébreux et inconfortable! Et encore dut-il être grandement reconnaissant envers Dieu de l'avoir préservé, comme par miracle, d'une mort inévitable. Il fut, à n'en pas douter, et d'une façon toute particulière, l'objet de la miséricorde de Dieu. Le reconnut-il, profitant de la solennelle leçon qui lui était donnée, en attendant l'heureux moment de la délivrance? Nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit, nous désirons faire suivre ce récit de l'histoire morale d'un autre jeune homme qui, lui aussi, séjourna dans un abîme, bien plus redoutable que celui de la grotte du Reculet. J'aime à penser, jeune lecteur, qu'elle vous intéressera aussi, et surtout vous instruira salutairement.

*

Charles P... fut mis de bonne heure en rapport avec la Bible, la parole de Dieu, bien que ses parents fussent encore étrangers à la connaissance du seul Nom donné parmi les hommes par lequel il nous faille être sauvés. (Actes 4, 12.) Il en possédait la lettre plus ou moins bien, surtout celle du Nouveau-Testament, et trouvait un certain plaisir à s'occuper des choses du Seigneur.

D'un tempérament faible, il lui arrivait parfois de tomber gravement malade. Se croyant à de certains moments près de sa fin, grande était sa détresse à la pensée de devoir rencontrer Dieu, sachant que « c'est une chose terrible que de tomber

entre les mains du Dieu vivant! » (Hébreux 10, 31.)

A en juger d'après les apparences, Charles était d'une conduite irréprochable, mais d'un caractère faible qui lui fut en piège. Sous l'influence de mauvais camarades, il fut entraîné dans le mal d'une façon déplorable, sans que rien toutefois ne se manifestât ouvertement. Sans qu'il s'en doutât, le malheureux jeune homme était semblable à un canot qui, après avoir vogué plus ou moins longtemps dans une eau calme, s'approche d'une chute dont le mugissement s'entend déjà. La sagesse ne dit-elle pas : « Celui qui pêche contre moi fait tort à son âme; tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » (Proverbes 8, 36.) C'est ce dont le pauvre Charles allait faire, sans retard, l'amère expérience.

Tombé plus sérieusement malade qu'auparavant, il paraissait, à vues humaines, aux portes du tombeau. Quant à lui ces paroles de David se réalisaient presque à la lettre : « Les cordeaux de la mort m'avaient environné, et les détresses du shéol m'avaient atteint; j'avais trouvé la détresse et le chagrin. » (Psaume 116, 3.)

(A suivre.)



Confiance

*O Dieu, mon Protecteur,
Ta divine faveur
Est mon heureux partage;
Dans le danger pressant
Ton secours tout-puissant
Relève mon courage.*

*Toujours quand j'ai prié,
Toujours quand j'ai crié,
Dieu, touché de ma plainte,
Loin de me rebuter,
A daigné m'écouter,
De sa montagne sainte.*

*Je me couche sans peur,
Je m'endors sans frayeur,
Sans crainte je m'éveille;
Dieu, qui soutient ma foi,
Est toujours près de moi
Et jamais ne sommeille.*

*O Dieu, Père éternel,
Ton amour paternel
Est seul notre défense;
Tu nous donnes des cieux
Ton secours précieux
Avec magnificence.*

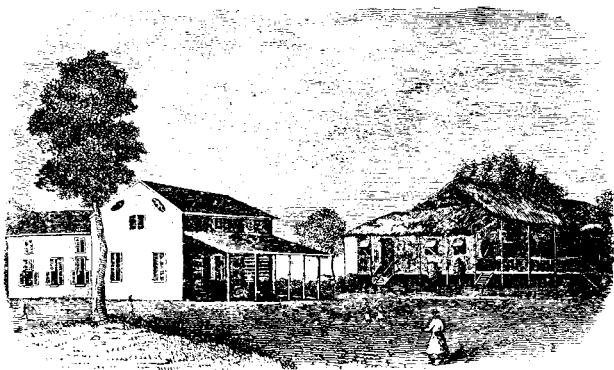
Réponses aux questions du mois de juin.

1. -- Daniel le prophète. (Matthieu 24, 15.)
2. -- De la semence royale. (Daniel 1, 3 et 6.)
3. -- Le Dieu des cieux. (chap. 2, 18, 19, 28, 37, etc.)
4. -- Daniel 3, 17; 6, 23.
5. -- Le Très-Haut. (chap. 4, 34.)
6. -- Nébucadnetsar. (chap. 1, etc); Cyrus, le Perse (chap. 1, 21; 6, 18); Belshatsar (chap. 5); Darius, le Mède. (chap. 5 et 6.)

Questions pour le mois de juillet.

A lire Esdras 1 — 4.

1. — Trouver dans Esaïe (depuis le chapitre 40) deux passages nommant Cyrus et annonçant ce qui nous est rapporté au chapitre 1 d'Esdras.
2. -- Y avait-il un souverain sacrificateur parmi les transportés d'Israël à Babylone?
3. --- Quelle fut la première préoccupation des sacrificateurs assemblés à Jérusalem?
4. — Qu'y avait-il de vrai dans l'affirmation du peuple du pays au sujet de leur connaissance de Dieu? (Voir 2 Rois 17.)
5. — Comment ces ennemis qualifiaient-ils la ville sainte?



AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE VI

La maison du missionnaire.

Elle était bien pauvre, cette maison; le confort auquel nous sommes habitués en Europe y faisait totalement défaut. Pourtant, de beaux palmiers ombrageaient l'humble demeure et, dans le petit jardin qui l'entourait, melons et concombres prospéraient presque sans qu'on s'en occupât.

Il semblait au missionnaire et à sa femme qu'un temps bien long s'était écoulé depuis le jour où ils avaient pris congé de tous leurs bien-aimés. Tant de choses s'étaient passées dès lors! Tant d'épreuves et de difficultés avaient surgi sur leur chemin! Cependant ils avaient appris de précieuses leçons de l'amour et des tendres soins du bon

Berger, et nous pouvons être assurés que lorsque M. et M^{me} Judson s'agenouillaient pour prier dans leur nouvelle demeure, ils ne demandaient pas seulement à Dieu de bénir leur séjour en Birmanie pour le salut d'un grand nombre d'âmes, mais qu'encore ils rendaient grâces au Seigneur pour chaque pas du chemin par lequel il les avait conduits!

M. Judson choisit, pour lui enseigner la langue du pays, un indigène qu'il décrit comme étant un homme « grave, à la physionomie sympathique, portant un turban multicolore et qui laissait invariablement ses sandales dans la cour avant de pénétrer dans la maison. » Dès ce jour, le missionnaire se trouva aux prises avec un travail des plus ardu.

Quelques-uns d'entre vous, mes petits amis, vous devez apprendre une langue étrangère, et vous savez, par une dure expérience, combien les verbes anglais ou allemands renferment de pièges et de difficultés! Mais que deviendriez-vous si, pour étudier votre leçon, vous n'aviez aucun livre à votre disposition? Eh bien! à cette époque il n'existait pas un seul volume imprimé en Birman, et M. et M^{me} Judson en étaient réduits à y suppléer par des feuilles de palmier sur lesquelles leur maître avait tracé quantité de cercles et de traits représentant les lettres de l'alphabet birman.

Ils n'apprenaient que lentement, mais pourtant,

après plusieurs mois d'un labeur assidu, ils en étaient arrivés à pouvoir déchiffrer quelques mots de la nouvelle langue et surtout à pouvoir converser avec les indigènes qui souvent venaient les visiter.

Nous pouvons voir, d'après leurs lettres, combien ces deux solitaires avaient à cœur de travailler pour leur précieux Sauveur, mais combien aussi ils sentaient leur isolement. Chaque jour ils étudiaient ensemble la Bible. Très souvent ils parlaient à leurs serviteurs du seul vrai Dieu et de son amour qui s'est manifesté par le don de son Fils. Mais souvent aussi on leur répondait :

Votre religion est très bonne pour vous, mais la nôtre est bien assez bonne pour nous. »

Quelquefois le professeur indigène posait une question à M. Judson: mais l'entretien se terminait toujours entre eux par une phrase comme celle-ci :

Je ne puis comprendre ce que vous dites d'un Dieu qui est éternel et qui n'a ni commencement ni fin. »

M. Judson avait fait de grands progrès dans l'étude de la langue, lorsqu'une grave maladie le terrassa. Il sembla, pendant plusieurs semaines, que son œuvre ici-bas était presque terminée et que le Seigneur allait l'introduire dans le repos de sa présence. Cependant il y avait encore une chose qu'il souhaitait de faire avant son départ.

Peut-être pourrait-il faciliter la tâche de celui qui le remplacerait, en cherchant à mettre par écrit tout ce qu'il savait de la langue birmane.

« Notre successeur, » disait-il à sa femme avec un pâle sourire, « n'aurait pas ainsi à se fatiguer les yeux et la tête en déchiffrant ses leçons sur des feuilles de palmier! »

Peu à peu, il réussit à rédiger un petit volume, une sorte de dictionnaire et, chose étrange, une fois son travail presque achevé, M. Judson sembla reprendre des forces. Au bout de quelques semaines il put s'intéresser aux progrès de son premier-né, un petit garçon venu au monde pendant que son père gisait entre la vie et la mort.

Quel rayon de soleil que l'arrivée de cet enfant dans la vie des pauvres missionnaires! M^{me} Judson écrivait : « Je sais, ma chère mère, combien vous auriez de plaisir à voir notre trésor! Que je voudrais pouvoir vous le montrer! C'est un si délicieux petit garçon, il n'est âgé que de six semaines, mais je suis sûre qu'il nous reconnaît déjà et il nous sourit. Nous prions que, si Dieu nous le conserve, il devienne un jour un missionnaire en Birmanie. »

Dans une autre lettre, elle dit : « Notre petit Roger fait notre joie. Il est très facile et ne me donne aucune peine. Quand notre travail est terminé, nous le promenons dans le jardin. »

Pendant huit mois, ce petit être fit le bonheur

de la maison. Alors, après une maladie de quelques jours, durant laquelle ses parents le soignèrent sans relâche, le Seigneur le reprit doucement à lui. Le déchirement fut terrible et cependant, par la grâce de Dieu, M. et M^{me} Judson purent dire au milieu de leurs larmes : « Il a fait toutes choses bien. » (Marc 7, 37.)

L'ensevelissement de Baby eut lieu le soir même du jour où il avait expiré. Dans un coin du jardin, une toute petite fosse avait été creusée; le père lui-même confia à la terre la dépouille mortelle de son enfant chéri, en présence d'une cinquantaine d'indigènes. Et, pour la première fois en Birmanie, des paroles de foi et d'espérance furent prononcées devant une tombe.

Dix jours après la mort de l'enfant, une princesse, qui avait souvent remarqué les joues roses et le teint clair du petit Roger, vint en grande pompe faire une visite de condoléance à M^{me} Judson. Elle était accompagnée d'une suite de deux cents personnes, sa cour tout entière!

La princesse demanda à M^{me} Judson pourquoi elle ne l'avait pas invitée à l'ensevelissement. Celle-ci répondit que, dans son terrible chagrin, elle n'y avait pas pensé à temps. Alors la grande dame essaya de consoler M^{me} Judson, mais bientôt ce fut à son tour de prêter l'oreille, car la pauvre mère, d'une voix entrecoupée par les larmes, se mit à lui parler du Sauveur qui aime les petits

enfants et qui avait repris l'âme de son chéri, afin qu'il fût pour toujours auprès de lui.

Combien solitaire et triste dut être la maison après la mort de Roger! mais les pauvres parents travaillaient toujours. M. Judson venait d'écrire un petit traité exposant le plus simplement possible le salut par la foi en Christ, et il avait aussi réussi à traduire quelques portions du Nouveau Testament.

Une grande joie était en réserve pour ces ouvriers du Seigneur. Un jeune missionnaire arriva d'Amérique pour se joindre à eux; il apportait beaucoup de livres et surtout ce que M. Judson désirait depuis longtemps : une presse à imprimer et un assortiment considérable de caractères mobiles. La presse fut bientôt montée et le nouveau venu, qui en connaissait le maniement, se mit aussitôt à l'œuvre. M. Judson reçut à ce moment-là des encouragements marqués. Des Birmans de la haute société et fort instruits venaient souvent le trouver et, après avoir conversé quelque peu, ils lui demandaient :

« Ne pourriez-vous nous procurer au moins une portion de vos livres sacrés pour que nous les lisions pour nous-mêmes? »

Quel sujet de reconnaissance pour le missionnaire qui savait que « l'entrée de Tes paroles illumine, rendant sages les sots. » (Psaume 119, 130.)

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

CHAPITRE XXI

Entrée royale de Jésus à Jérusalem.

(v. 1-11.) — Jésus approchait de Jérusalem; il se trouvait avec ses disciples à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, en face d'un autre village qui n'est pas nommé. Il y envoya deux de ses disciples en disant : « Allez au village qui est vis-à-vis de vous, et aussitôt vous trouverez une ânesse attachée, et un ânon avec elle; détachez-les et amenez-les-moi, et si quelqu'un vous dit quelque chose, vous direz : Le Seigneur en a besoin; et aussitôt il les enverra. » Quoique rejeté et se rendant à Jérusalem, non pour y recevoir la royauté, mais pour y mourir, Jésus était cependant le roi, le fils de David, présenté comme tel à son peuple, afin que ce peuple fût sans excuse quant à sa culpabilité de l'avoir rejeté. En Zacharie 9, 9, nous lisons ¹: « Dites à la fille de Sion : Voici, ton roi vient à toi, débonnaire et monté sur une ânesse et sur un ânon, le petit d'une ânesse. » Malgré la débonnaireté et l'humilité qui caractérisaient Jésus, il agissait avec l'autorité qui lui appartenait

(¹) D'après la citation faite dans notre passage.

comme Seigneur; sur son ordre, les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon, sans que personne ne fit d'opposition. Ils mirent leurs vêtements dessus en guise de selle, et Jésus s'y assit. Une foule immense aussi étendait ses vêtements sur le chemin; d'autres coupaient des rameaux des arbres pour en tapisser la voie royale qui conduisait le fils de David dans la cité du grand roi, selon les coutumes orientales. Afin qu'un témoignage public fût rendu à Jésus comme roi, les foules qui le précédaient, comme celles qui le suivaient, se trouvant momentanément sous l'action de la puissance divine, criaient : Hosanna au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna dans les lieux très hauts! » Elles acclamaient ainsi le Messie par le cri que fera entendre de nouveau le résidu d'Israël dans un temps à venir, cri par lequel il exprimera l'ardent désir de la délivrance, alors qu'il souffrira sous la puissance diabolique du faux roi, et avec le sentiment douloureux d'avoir rejeté le Messie lorsqu'il lui fut présenté, ainsi que nous le lisons au Psaume 118, 25-26. « Hosanna » veut dire : « Sauve, je te prie. » Au chapitre 23, 38-39 de notre Evangile, Jésus dit aux Juifs : « Voici, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis : « Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Les Juifs ne revirent plus le Seigneur, sauf à la croix, et ne

le verront pas jusqu'au moment où il apparaîtra en gloire pour la délivrance du résidu préparé à le recevoir en passant par la grande tribulation.

« Comme il entra dans Jérusalem, toute la ville fut émue, disant : Qui est celui-ci ? Et les foules disaient : « Celui-ci est Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée. » A Jérusalem, personne ne s'attendait à une telle manifestation, car le moment approchait où l'on prendrait des mesures pour faire mourir Jésus. L'émotion que causait l'arrivée du Messie rappelle celle occasionnée plus de trente ans auparavant, dans la même ville, par les mages d'Orient, quand ils demandèrent où était le roi des Juifs qui venait de naître. Hérode en fut troublé et tout Jérusalem avec lui. (Chap. 2, 3.) Combien cela dénote l'état misérable de ce peuple, troublé par ce qui devait être pour lui un sujet de joie. Il n'en sera pas autrement pour le monde lorsque Jésus reviendra ! « Il apparaîtra à salut à ceux qui l'attendent. » Mais ce sera un sujet de trouble et d'angoisse pour ceux qui n'auront rien voulu de Lui, « un jour brûlant comme un four. » (Malachie 4, 1-2.) Pendant un moment, ils pourront dire : « Paix et sûreté » ; puis une subite destruction viendra sur eux et ils n'échapperont point. On peut remarquer que, lorsque Jésus entre dans Jérusalem, les foules, en répondant à la question : « Qui est celui-ci ? » ne disent

pas : « C'est le fils de David » ; elles le confessent comme « le prophète qui est de Nazareth de Galilée, » ce qui était vrai, mais elles ne l'acclamaient pas comme tel tout à l'heure. Il semble qu'en présence des Juifs de Jérusalem, tout particulièrement opposés à Christ, elles n'osent plus le confesser comme le fils de David; c'était moins compromettant de l'appeler : « Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée. » Pour confesser vraiment Jésus rejeté, il faut la foi; inutile de se trouver sous une impression passagère, si juste soit-elle. Nous verrons plus loin qui sont ceux qui osent rendre témoignage à Jésus en présence de ses ennemis.

Que Dieu nous garde tous d'avoir honte de confesser le Seigneur Jésus! Il faut toujours penser que Celui qui est aujourd'hui méprisé, est Celui devant lequel tout genou devra se ployer.

Jésus dans le temple.

(v. 12-17.) — Le Seigneur use de son autorité pour purifier le temple de tout ce qui était étranger à sa destination, car il était écrit : « Ma maison sera appelée une maison de prière. » (Esaïe 56, 7.) C'est tout particulièrement ce qu'elle sera lorsque le Seigneur l'aura purifiée à sa seconde venue et qu'il établira la bénédiction dont parle ce chapitre d'Esaïe. Au lieu d'une maison de prière, les

Juifs en avaient fait une caverne de voleurs, l'Éternel en avait déjà fait le reproche à leurs pères en Jérémie 7, 11 : « Cette maison qui est appelée de mon nom, est-elle une caverne de voleurs à vos yeux ? » Mais ici, Jésus dit positivement : « Vous en avez fait une caverne de voleurs. » C'était, en effet, un vrai lieu de commerce où se tenaient des changeurs de monnaie et où l'on vendait du bétail et des colombes à ceux qui venaient de loin pour sacrifier à l'Éternel. On peut comprendre comment, avec les dispositions commerciales des enfants de Jacob et le manque de conscience qui accompagne souvent l'amour de l'argent, on avait fait de ce lieu sacré une caverne de voleurs. Hélas ! n'est-ce pas ce que le Seigneur dit, en d'autres termes, de ce qui aujourd'hui porte le nom de « maison de Dieu » sur la terre, et qui sera aussi l'objet de ses terribles jugements ? (Apocalypse 18, 11-19.) Au lieu de se conduire d'une manière digne de la maison de Dieu, l'homme y a introduit le monde et tous ses caractères de mal.

Si le Seigneur agit contre le mal dans la maison de son Père avec l'autorité qui lui appartient comme roi, son cœur est toujours le même envers ceux qui, sentant leur état, ont besoin de lui. Des aveugles et des boiteux viennent à lui dans le temple et il les guérit. La foi sait profiter de la puissance en grâce, dans le moment même où

ceux qui l'ont rejetée ont affaire avec cette puissance en jugement. C'est ce qui aura lieu aussi lorsque Christ reviendra comme roi : le résidu croyant sera reçu en grâce, tandis que les incrédules seront l'objet du jugement. En même temps, les petits enfants crient dans le temple ce qu'ils avaient entendu crier au dehors, car eux ne doutaient aucunement que Jésus ne fût le fils de David. « Les principaux sacrificateurs et les scribes, voyant les merveilles qu'il faisait, et les enfants criant dans le temple et disant : Hosanna au fils de David ! en furent indignés, et lui dirent : Entends-tu ce que ceux-ci disent ? Mais Jésus leur dit : Sans doute ; n'avez-vous jamais lu : « Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi ta louange » ? Tels étaient l'endurcissement et la haine de ces hommes que les merveilles que Jésus faisait et le témoignage qui lui était rendu les indignaient ; aussi est-il dit : « Et les ayant laissés, il sortit de la ville et s'en alla à Béthanie. » Il n'y a plus rien à faire avec eux. Ils sont laissés à leur terrible sort.

Dans les aveugles, les boiteux et les petits enfants, nous trouvons les caractères de ceux qui veulent profiter de la grâce et de la puissance de Jésus. Les aveugles et les boiteux représentent deux traits de l'état naturel de l'homme, sans capacité pour voir ni pour marcher selon Dieu ; mais ceux qui se reconnaissent tels viennent à Jésus et

sont guéris. Comme nous le savons, les petits enfants représentent ceux qui ont la foi simple, nécessaire pour recevoir ce que Dieu dit dans sa Parole, afin que quiconque croit ait la vie éternelle. Remarquez combien la vérité se légitime au cœur des simples, des enfants. Ces petits enfants avaient entendu crier que Jésus était le fils de David; ils ne demandaient pas d'explications, qu'auraient pu leur donner ceux qui l'exprimaient avec enthousiasme, lorsque toute la foule le criait. Ce qu'ils entendaient était ce que la parole de Dieu avait dit; cela suffisait à leur foi simple qui est la vraie foi. Que chacun de mes jeunes lecteurs retienne bien ceci : *la foi croit Dieu sans explications, lorsqu'elle entend sa Parole.* « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » (Romains 10, 17.)

Le figuier stérile.

(v. 18-22.) — Jésus passa la nuit à Béthanie; comme il retournait à Jérusalem le lendemain matin, il eut faim. « Voyant un figuier sur le chemin il s'en approcha; et il n'y trouva rien que des feuilles; et il lui dit : Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi! Et à l'instant le figuier sécha. » Ce figuier représente soit le peuple d'Israël, soit l'homme dans son état naturel; Dieu en attendait du fruit, mais en vain, malgré la belle appa-

rence du feuillage, emblème de la profession, et quoiqu'il eût fait le nécessaire pour qu'il portât du fruit, s'il en était capable. (Voir Luc 13, 6-9.) Le Seigneur condamne un tel état; Dieu n'attendra plus de fruit de cet arbre; l'homme en Adam est jugé, le figuier a séché. Dieu opérera lui-même pour obtenir du fruit.

Les disciples s'étonnent de voir le figuier sécher en un instant. Ils pouvaient penser que c'était un acte de puissance dont le Seigneur seul était capable. Mais Jésus leur dit : « En vérité, je vous dis : Si vous avez de la foi et que vous ne doutiez pas, non seulement vous ferez ce qui a été fait au figuier, mais si même vous disiez à cette montagne : Ote-toi et jette-toi dans la mer, cela se ferait. Et quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez. » Une montagne représente une grande puissance, et par conséquent une grande difficulté à vaincre; mais la foi dispose de la puissance de Dieu, et ainsi peut tout ce qui est selon sa volonté. La liaison entre cette exhortation et le jugement porté par Jésus sur le figuier se trouve dans le fait que les disciples, après le départ de Jésus, auraient affaire avec Israël jugé et condamné, et rencontreraient de grandes difficultés, beaucoup d'opposition de sa part, mais la foi en triompherait. Israël comme peuple incrédule, a été en réalité comme une montagne jetée dans la mer des nations, lors de la des-

truction de Jérusalem. Mais l'exhortation du Seigneur a son application à l'égard de toutes les difficultés que nous pouvons rencontrer et dans lesquelles, par la foi, nous pouvons user de la puissance divine. « Quoi que vous demandiez en priant, si vous croyez, vous le recevrez. » Il va sans dire que Dieu n'exauce que les prières qui sont selon sa volonté. *(A suivre).*



*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de juillet.*

1. — a) Tout est grâce de la part de Dieu;
b) Dieu seul peut estimer la valeur du travail fait pour lui.
2. — En souffrant aussi dans ce monde.
3. — Il doit être le serviteur de ses frères.
4. — a) Parce qu'ils sentaient leurs besoins.
b) Parce qu'ils savaient que Jésus pourrait y répondre.

Questions.

1. — Pourquoi Jésus devait-il entrer comme roi à Jérusalem, quoiqu'il fût rejeté?
2. — Quand le temple sera-t-il vraiment une maison de prière?
3. — Pourquoi boiteux et aveugles suivent-ils Jésus dans le temple?
4. — Que représente le figuier stérile?

DANS L'ABÎME

(*Suite*).

Dans ces circonstances, Dieu remit en mémoire à ce jeune homme les péchés dont il s'était rendu coupable, lui donnant à connaître aussi la nature de l'arbre qui avait porté de tels fruits. Au sentiment de sa culpabilité venait s'ajouter celui de son incapacité complète. Il ne pouvait que s'écrier : « Misérable que je suis, qui me délivrera ? » (Romains 7, 24.)

Dans quel abîme plus terrible que celui du Reculet ne se trouvait-il pas, et à qui pouvait-il s'adresser pour en être délivré, si ce n'est à Celui qui seul connaissait sa position ? Comme le psalmiste, il aurait pu dire :

« Je t'ai invoqué des lieux profonds, ô Eternel ! Seigneur, écoute ma voix ; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications. O Jah ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint. » (Psaume 130, 1-4). Et encore : « J'invoquerai le nom de l'Eternel : je te prie, ô Eternel ! délivre mon âme. » (Psaume 116, 4.)

Le temps s'écoulait et Charles devenait toujours plus malheureux, ne sachant ni quand ni comment la délivrance après laquelle il soupirait si ardemment lui serait accordée. Des mois se passèrent

dans cette pénible situation. Il était nécessaire qu'il fût amené à la conscience de son entière indignité; et c'est ce qui eut lieu.

Qui aurait pensé que ce jeune homme exemplaire dût être amené à ratifier la sentence de sa condamnation en présence du « Juge de toute la terre »? Ce n'était que juste — il le reconnaissait — qu'il fût laissé à la merci de son état et qu'il eût son lot dans l'abîme d'où l'on ne revient jamais. Charles ignorait la grâce de Dieu qui allait se déployer en sa faveur, cette miséricorde dont il se glorifie vis-à-vis du jugement. Mais l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu.

Un jour le jeune homme plus abattu, semblait-il que d'ordinaire, était en chemin pour se rendre chez un ami quand, avant d'entrer, en pleine rue, il put enfin saisir une corde de salut, la seule qui fût à même de le délivrer. A n'en pas douter, le Dieu Sauveur, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais que le pécheur se tourne vers lui et qu'il vive, la fit descendre, en ce moment-là, jusqu'à lui. Le précieux passage de Jean 3, 16, qu'il avait entendu déjà tant de fois et qui l'avait laissé insensible jusqu'alors, vint, à l'instant où il s'y attendait le moins, s'illustrer en quelque sorte d'une manière vivante devant ses yeux :

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Comme un navire, longtemps battu par la tempête, arrive enfin au port, celui qui avait dû s'écrier : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera? » put maintenant dire avec bonheur : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur. » (Romains 7, 25.)

Il avait appris, dans cet abîme, dans « les lieux profonds, » ces quatre choses importantes : Qu'il n'y avait en lui *aucune justice*, ni *aucune force* pour sortir de la condition où il se trouvait; et qu'il était *indigne* de quoi que ce fût, ne *méritant* que la *condamnation éternelle* la plus complète; et maintenant, merveilleux changement! il était sauvé par grâce, par la foi. (Ephésiens 2, 8.)

Jeune lecteur, qui soupirez peut-être après la paix et la délivrance, ne redoutez pas de descendre « dans les lieux profonds » pour faire connaissance avec vous-même et vous juger sans réserve devant Dieu, comme ce jeune homme : c'est le chemin qui souvent conduit au port désiré. Ainsi se réalisent ces paroles du Psaume 107, 17-22 :

« Les insensés, à cause de la voie de leur transgression, et à cause de leurs iniquités, sont affligés; leur âme abhorre toute nourriture, et ils touchent aux portes de la mort. Alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses. Il a envoyé sa parole et les a guéris, et les a retirés de leurs fosses. Qu'ils célèbrent l'Éternel pour sa bonté et pour ses merveilles envers les

filz des hommes, et qu'ils sacrifient des sacrifices d'actions de grâces, et qu'ils racontent ses œuvres avec des chants de joie! »

En terminant, nous formulons encore notre souhait du commencement : « Puisse le récit de cette délivrance vous instruire à salut! »

*Dans l'abîme de misère,
Où je gisais loin de toi,
Ta bonté, mon Dieu, mon Père,
Descendit jusques à moi.
Tu parlas, mes yeux s'ouvrirent;
A mes regards éperdus
Tes secrets se découvrirent:
J'étais mort et je vécus.*



Les Dragonnades.

(Suite.)

Voulant en finir avec les huguenots, coûte que coûte, le haut clergé de France, pour justifier les mesures de rigueur extrême auxquelles il allait recourir, revêtit les dehors du plus tendre berger; pour se présenter à eux et les supplier de rentrer dans le giron de l'Église, le lion prit les dehors et la douceur de l'agneau : seuls ces gens-là sont capables d'une telle fausseté; hypocrisie révoltante, noire perfidie.

Ils adressèrent donc aux protestants de France une lettre pastorale, un avertissement pathétique, dont voici quelques courts extraits, suffisants pour effrayer quiconque voit à quel point la conscience de telles gens peut être cautérisée. Qui n'a pas appris à connaître un peu le cœur de l'homme, son propre cœur, demeure stupéfait quand il rapproche les scènes de cruautés — telles qu'aucun fauve, sans en excepter le tigre, n'en fit jamais de semblables — du langage de ces prélats :

« Il y a longtemps, nos très chers frères, que l'Eglise de Jésus-Christ est pour vous dans les gémissements, et que cette mère, pleine d'une très sainte et très sincère tendresse pour ses enfants, vous voit, avec une extrême douleur, toujours égarés et comme perdus dans l'affreuse solitude de l'erreur, depuis que, par un schisme volontaire, vous vous êtes séparés d'elle... Comment cette Eglise pourrait-elle ne plus se souvenir de ceux qu'elle a autrefois tant aimés, et qui, bien peu reconnaissants, ne laissent pourtant pas d'être du nombre de ses enfants, vous que le poison de l'hérésie a dégoûtés de la vérité catholique, et que la tempête causée par la révolte du calvinisme a fait quitter la sainteté de l'ancienne doctrine de la foi, en vous arrachant malheureusement au centre et au chef de l'unité chrétienne.

« Voilà, très chers frères, le sujet de ses larmes, elle se plaint amèrement, cette mère désolée,

de ce qu'ayant méprisé la tendresse qu'elle a pour vous, vous avez déchiré ses entrailles. Elle vous recherche comme ses enfants égarés, elle vous rappelle comme la perdrix ses petits, elle s'efforce de vous rassembler sous ses ailes comme la poule ses poussins: elle vous sollicite à prendre la route du ciel comme l'aigle ses aiglons; et tâche, faibles enfants, de vous ranimer encore une fois, résolue pour cet effet de souffrir toute sorte de tourment jusqu'à ce qu'elle voie Jésus-Christ véritablement renouvelé et ressuscité dans vos cœurs... »

Les lèvres brûlantes et le cœur mauvais, dit le sage, sont comme de la litharge ¹ d'argent appliquée sur un vase de terre. Celui qui hait se déguise par ses lèvres; mais au-dedans de lui il nourrit la fraude. Quand il rend sa voix gracieuse, ne le crois point, car il y a sept abominations dans son cœur. La haine se cache-t-elle sous la dissimulation, sa méchanceté sera découverte dans la congrégation. (Proverbes 26, 23-26.) Si, par de douces paroles et un beau langage, on peut séduire le cœur des simples, on ne se moque pas de Dieu : les hommes auront à rendre compte au jour du jugement, alors qu'il mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et qu'il manifestera les conseils des cœurs; car il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu. Il est celui qui sonde les cœurs et les reins; il n'a pas besoin qu'on Lui rende témoignage au sujet

1. Combinaison métallique servant à colorer les vases de terre.

de l'homme; car lui-même connaît ce qui est dans l'homme. David le savait quand il s'écriait : « Eternel! tu m'as sondé et tu m'as connu. Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée; tu connais mon sentier et mon coucher, et tu es au fait de toutes mes voies. Car la parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, ô Eternel! tu la connais tout entière. » (Psaume 139, 1-4.)

Comme il fallait s'y attendre, après l'inqualifiable hypocrisie d'un tel langage, ces prélats (et Bossuet était du nombre, il est même probable que ce soit lui qui ait rédigé cette lettre, revêtue de 75 signatures), levèrent le masque et se montrèrent tels qu'ils étaient pour finir: le loup a posé les habits de berger; l'agneau fait place au lion: il montre ses crocs et ses griffes : « Si vous refusez de répondre à nos désirs, votre dernière erreur sera plus criminelle que toutes les autres, *et vous devez vous attendre à des malheurs incomparablement plus funestes et plus épouvantables que tous ceux qui vous ont atteints jusqu'à présent.* »

Pour endormir les protestants dans une fausse sécurité, les prélats obtinrent deux lettres de Louis XIV, l'une pour les archevêques et évêques, l'autre pour les intendants des provinces. Le roi recommandait aux uns et aux autres de « ménager avec douceur les esprits de ceux de la religion prétendue réformée, de ne se servir que de la force

des raisons, sans rien faire contre les édits et déclarations, en vertu desquels l'exercice de leur religion était tolérée dans le royaume. »

Le but de cette insigne supercherie était d'apaiser les défiances des réformés et de les empêcher de s'expatrier en leur faisant croire qu'à l'avenir on respecterait leurs édits.

(A suivre.)

LES CEVENNES.

*Montagnes innombrables,
Courant de tous côtés,
Vos sites sont aimables,
Austères vos beautés.*

*Profonde solitude,
Repos délicieux,
Ineffable quiétude:
C'est la nature et Dieu.*

*Aujourd'hui si paisibles,
Vos monts portent encor
De maux cruels, terribles,
Comme un sombre décor.*

*Vos hameaux noirs et rudes,
Misérables, cachés,
Sur vos pentes abruptes
Parfois aussi perchés,*

*Comme une sentinelle
Qui, l'oreille à tout vent,
Du feu de sa prunelle
Aperçoit tout venant!*

*O Cévenols paisibles,
Avec terreur jadis,
Dans des maux indicibles
Vous fûtes, et vos fils!*

*O foules sanguinaires!
Peuple, clergé, Grand Roi!
Dragons incendiaires,
Cruels, sans foi ni loi!*

*Vous aurez à répondre,
Au jour du jugement,
De vos crimes sans nombre
Commis impunément.*



Périlleuse aventure et merveilleuse délivrance.

Le récit suivant est dû à la plume d'un dévoué missionnaire qui, durant de longues années, annonça l'Évangile en Australie.

Je quittai, dit-il, ma demeure à Dungog, pour aller visiter une petite colonie très isolée, située

sur la rivière Allyn. Cette station se trouve au pied d'une des ramifications de la longue chaîne de montagnes qui recouvre la partie septentrionale de la Nouvelle Galles du Sud. Les hauts sommets en sont recouverts de neige durant dix mois de l'année, tandis que plus bas s'étendent des plateaux arides, coupés par un labyrinthe de ravins, de gorges, de précipices, de promontoires rocheux; l'imprudent voyageur qui s'aventure dans ce dédale ne s'en tire souvent qu'au péril de sa vie.

Sur les bords de la rivière par contre, dans les alluvions apportés par les eaux, l'oranger prospère en plein vent. Des bosquets de citronniers, au feuillage luisant, ombragent la campagne; les pêchers et les abricotiers donnent une abondante moisson de fruits savoureux. C'est au travers de cette région fertile que je chevauchais, me dirigeant vers les montagnes, sentinelles géantes, placées là, semble-t-il, pour séparer ce paradis terrestre des déserts de l'intérieur.

J'aurais dû, sans doute, me hâter afin de traverser la montagne tandis que le jour durait encore: mais, me fiant à ma connaissance du pays, je me détournai quelque peu de ma route et perdis beaucoup de temps en allant visiter un Allemand malade qui habitait une cabane isolée de cette région. De là, je voulus, pour abrégier la distance, traverser un plateau sauvage et absolument désert, lorsque, tout à coup, la nuit me sur-

prit; car, plus on se rapproche de l'équateur et plus court devient le crépuscule. Le soleil se coucha derrière un voile épais de nuages, l'obscurité se fit complète et bientôt je me trouvai seul au milieu de la nuit sombre.

Je ne ressentis cependant aucune inquiétude. Encore quelques kilomètres de montée rapide, puis autant de descente, m'amèneraient au but. où m'attendaient, je le savais, une cordiale bienvenue, un logement confortable et un copieux repas. La prudence m'aurait ordonné de rester où j'étais jusqu'au matin, mais j'étais habitué à voyager de nuit et je me croyais sûr de la direction à suivre. Comme je ne voyais pas à cinq mètres devant moi, grâce à l'obscurité toujours plus profonde et à la pluie qui s'était mise à tomber à torrents, je me fiaï à l'instinct de mon cheval et le laissai marcher à sa guise pendant près de deux heures.

Enfin, je me trouvai au milieu de fourrés si épais que j'avais peine à rester en selle et bientôt ma monture s'arrêta d'elle-même brusquement. en renaclant d'épouvante. A ses pieds s'ouvrait ce qui me parut être un précipice affreux, où le vent s'engouffrait avec des gémissements désespérés. Je me décidai alors à déseller mon cheval et, m'adossant contre un tronc d'arbre, je passai le reste de la nuit dans la prière et la méditation.

Je veillai ainsi jusqu'au matin, trempé jus-

qu'aux os, harassé de fatigue, affamé, mais non pas découragé. Je comptais sur les premières lueurs du jour pour me montrer le chemin dont je pensais que mon cheval n'avait que peu dévié.

Enfin, l'aurore blanchit à l'horizon, mais avec elle s'évanouirent mes dernières espérances. Je me trouvais au milieu de montagnes inconnues, dans un chaos de rocs abrupts, de dévaloirs et de précipices. Je harnachai de nouveau ma monture et me mettant en selle, je lâchai les rênes, lui laissant le soin de chercher son chemin. Le soleil n'avait pas reparu et la pluie tombait toujours. L'animal se dirigea d'abord à droite, puis il se tourna vers la gauche. Enfin, il me conduisit au pied d'une pente abrupte, sur laquelle on distinguait comme une trace de chemin. Il commença à monter. Bientôt la pente devint si raide que je mis pied à terre, et, la bride sur le bras, j'atteignis le sommet. Le chemin semblait continuer. Je le suivis. Je me trouvais au sein même de la région montagneuse. Partout, sur chaque hauteur, le long de chaque chaîne, je pouvais distinguer des chemins semblables à celui sur lequel je me trouvais. L'un aboutissait à un haut sommet; l'autre descendait au fond d'un ravin. Hélas! le pied de l'homme ne les avait jamais foulés, sans doute. Ils avaient été frayés par les troupeaux de bœufs sauvages qui abondent dans ces solitudes. En faisant cette constatation, je voyais s'effondrer ma dernière chance de salut.

(A suivre.)



Réponses aux questions du mois de juillet.

1. --- Esaïe 44, 27-28; 45, 1-7.
2. — Non. (Esdras 2, 63.)
3. — De bâtir l'autel de Dieu. (chap. 3, 2.)
4. — 2 Rois 17, 33.
5. — Ville rebelle et méchante. (chap. 4, 12.)

Questions pour le mois d'août.

A relire Esdras 4, puis 5, 1-5; Aggée; Zacharie 1, 1-6.

1. — A quoi le peuple s'occupait-il durant la période décrite au chapitre 4 d'Esdras ?

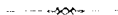
2. — Combien de prophéties distinctes comprend votre lecture ?

3. — Pendant combien de temps Aggée prophétisa-t-il ?

4. — Quel résultat avait été amené par la négligence du peuple ?

5. — Quelles trois raisons le peuple avait-il de ne pas craindre de reprendre la construction du temple ?

6. — Relevez une prophétie concernant Christ dans votre lecture.





Paysage de Birmanie.

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE VII

Premiers fruits.

M. et M^{me} Judson avaient passé en Birmanie cinq années d'un labeur incessant. Dès l'aurore, le missionnaire était à l'ouvrage, traduisant en langue indigène des portions des Ecritures ou rédigeant des traités. La presse à imprimer gémissait sans relâche, et une quantité considérable de brochures avaient été distribuées aux foules qui, plu-

sieurs fois par semaine, encombraient le marché voisin.

M^{me} Judson, de son côté, n'avait que peu de loisirs. Ses devoirs de maîtresse de maison occupaient une grande partie de son temps; puis elle tenait à seconder son mari dans ses travaux et lui était d'un grand secours comme correctrice de ses épreuves d'imprimerie.

Le grand désir de cette femme admirable eût été d'ouvrir une école pour les jeunes filles du pays. Mais les parents indigènes, ne se montrant pas favorables à ce projet, elle se résigna à attendre et à prier, tout en profitant de toutes les occasions qui s'offraient à elle pour répandre la bonne semence, bien que ni elle ni son mari ne pussent encore se réjouir d'un *seul* résultat visible de leurs travaux.

M. Judson recevait souvent des visites d'indigènes désireux de s'enquérir au sujet de la « nouvelle religion. » Mais aucun de ces curieux ne semblait sentir le fardeau de ses péchés, et bien que tous fussent unanimes à déclarer que la Bible était un très bon livre, cependant ils n'en continuaient pas moins à fréquenter, comme par le passé, les temples des idoles.

Que faire? Prier, prier toujours, et c'est ce que faisaient avec foi ces humbles travailleurs dans la vigne du Maître.

La réponse vint enfin.

Un matin, tandis que M. Judson était assis à sa table de travail, un gentilhomme birman, accompagné d'un domestique, gravit les quelques marches qui conduisaient à la porte d'entrée de la maison. Son visage était grave et pensif. Introduit auprès du missionnaire, il s'inclina à plusieurs reprises avant d'accepter le siège que Judson lui offrait. Il ne semblait pas pressé de parler. Judson, de son côté, attendait patiemment. Enfin l'étranger dit, presque à voix basse :

« Combien me faudrait-il de temps pour apprendre la religion de Jésus? »

M. Judson osait à peine en croire ses oreilles. La joie et la surprise lui coupaient la parole. Après un instant de silence, il répondit :

« Lorsque Dieu donne la lumière et la sagesse, la religion de Jésus est bientôt apprise. Mais sans le secours de Dieu, un homme peut étudier cette religion pendant toute sa vie sans parvenir à la comprendre. »

L'étranger inclina sa tête majestueuse, sans rien ajouter. Alors le missionnaire demanda :

« Comment avez-vous entendu parler de Jésus? Etes-vous déjà venu ici?

— Jamais, répondit le Birman.

— Avez-vous vu des écrits chrétiens?

— Oui, j'ai lu deux petits livres.

— Qui est Jésus? interrogea Judson.

La tête de l'étranger s'inclina plus bas encore;

la voix sembla lui manquer; enfin, tremblant d'émotion, il répondit :

— Il est le Fils de Dieu.

— Qui est Dieu? demanda encore Judson.

— Un Etre qui n'a ni commencement, ni fin; un Etre qui ne peut ni vieillir ni mourir, mais qui vit éternellement.

M. Judson tendit alors deux traités à son visiteur. Celui-ci les prit et, en ayant lu les titres, il se prit à sourire comme s'il reconnaissait de vieux et chers amis.

« J'ai déjà vu ces livres, » dit-il; « ils ont été mes maîtres pour m'amener à Christ. En avez-vous d'autres? »

M. Judson lui dit que, dans quelques semaines, il pourrait lui remettre l'évangile de Matthieu, qui lui raconterait tout au long la vie et la mort du Seigneur Jésus.

« Mais n'en avez-vous pas quelques pages prêtes déjà maintenant? » supplia l'étranger. « Donnez-m'en ne fût-ce qu'une petite partie. »

Les cinq premières pages de l'évangile, qui venaient de sortir de presse, se trouvaient précisément à ce moment-là sur la table. Avec une silencieuse prière, réclamant la bénédiction de Dieu sur sa Parole, M. Judson remit ces pages au visiteur qui, s'inclinant de nouveau jusqu'en terre, prit congé et se retira.

Presque à la même époque, M^{me} Judson put re-

connaître un intérêt tout nouveau parmi les femmes qu'elle réunissait autour d'elle. Un soir l'une de celles-ci revint après la classe et, s'asseyant aux pieds de sa maîtresse, lui dit :

« Je ne sais que faire. Ma mère, ma grand'mère et mon arrière grand'mère allaient toutes au temple de l'idole; elles offraient du riz et de l'argent aux prêtres. Comment puis-je renoncer à la vieille religion pour en apprendre une nouvelle?

— Voulez-vous aller en enfer parce que vos parents y ont été? demanda M^{me} Judson.

Un long et sérieux entretien s'en suivit. La femme du missionnaire exposa simplement et fidèlement la doctrine du salut par la foi en Christ. A quelque temps de là, la même jeune femme revint auprès de sa maîtresse et, les yeux pleins de larmes, déclara :

« Je crois en Christ et je le prie chaque jour. »

Elle fut, autant que nous pouvons le savoir, la première femme indigène qui accepta le don gratuit que Dieu fait à tout pauvre pécheur.

Lecteur, as-tu cru dans ton cœur et as-tu confessé de ta bouche que le Seigneur Jésus est ton Sauveur?

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

CHAPITRE XXI

Jésus et les chefs du peuple.

(v. 23-32.) — De nouveau les sacrificateurs et les anciens du peuple demandent à Jésus en vertu de quel droit il venait chasser du temple les vendeurs et les acheteurs et de renverser les tables des changeurs. Ils ne pouvaient supporter l'autorité de Jésus, car ils avaient la prétention de la posséder eux seuls et d'être les conducteurs du peuple. Le Seigneur, dans sa parfaite sagesse, répond en leur posant une question à laquelle ils ne peuvent répliquer sans se compromettre : « Je vous demanderai, » dit-il, « moi aussi, une chose; et si vous me le dites, je vous dirai, moi aussi, par quelle autorité je fais ces choses. Le baptême de Jean, d'où était-il? du ciel, ou des hommes? Et ils raisonnaient en eux-mêmes, disant : Si nous disons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru? Et si nous disons : Des hommes, nous craignons la foule, car tous tiennent Jean pour un prophète. Et, répondant, ils dirent à Jésus : Nous ne savons. »

Dieu avait envoyé Jean comme précurseur du Messie qui venait d'entrer triomphalement dans Jérusalem. S'ils confessaient que son ministère venait de Dieu — ce qu'ils savaient très bien — non seulement ils devaient le recevoir, lui, mais aussi le Christ qu'il leur avait annoncé, et enseigner au peuple à recevoir son Messie.

Ces hommes prétentieux préférèrent passer pour ignorants plutôt que d'énoncer une vérité qui les condamnait devant Dieu, ou une chose erronée qui les aurait exposés à la colère de la foule. Aussi le Seigneur leur répond : « Moi non plus, je ne vous dis pas par quelle autorité je fais ces choses. » A quoi cela aurait-il servi? Ils avaient décidé de ne pas croire en Lui.

Si le Seigneur ne répond pas à leur question, il leur montre leur misérable état au moyen d'une parabole. Il leur dit : « Un homme avait deux enfants; et venant au premier, il dit : Mon enfant, va aujourd'hui travailler dans ma vigne. Et lui, répondant, dit : Je ne veux pas; mais après, ayant du remords, il y alla. Et venant au second, il dit la même chose; et lui, répondant, dit : Moi j'y vais, seigneur; et il n'y alla pas. Lequel des deux fit la volonté du père? Ils lui disent : Le premier. Jésus leur dit : En vérité, je vous dis que les publicains et les prostituées vous devancent dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru; mais les pu-

blicains et les prostituées l'ont cru; et vous, l'ayant vu, vous n'en avez pas eu de remords ensuite pour le croire. »

Le sens de cette parabole est facile à saisir par l'explication que Jésus en donne. Le premier enfant représente, en Israël, la classe de ceux qui ont grossièrement péché, les publicains et les gens de mauvaise vie qui ne se souciaient pas de la loi. Mais à la voix de Jean le baptiseur, qui les appelait à la repentance, ils eurent du remords. Ils n'accomplirent pas la loi de Moïse, il est vrai, mais ils *crurent* Jean; ils devinrent ces enfants de la sagesse dont Jésus a parlé au v. 19 du chap. 11. Les bons Juifs, les chefs du peuple, avaient extérieurement une conduite honorable; ils pouvaient, comme le pharisien (Luc 18), rendre grâce de ce qu'ils n'étaient pas comme le reste des hommes, ni comme le publicain qui se frappait la poitrine; voyant quelle était la vraie manière d'obéir à Dieu, c'est-à-dire de *croire*; mais ils ne voulurent pas imiter les pécheurs repentants, de sorte que, tout en prétendant travailler à la vigne de Dieu, ils n'en firent rien; c'est pourquoi ils étaient mis de côté à la veille du jugement.

La grâce brille partout où elle se manifeste. Lorsque l'homme eut fait tout ce qu'il fallait pour périr éternellement loin de Dieu, Dieu ne vint pas lui présenter quelque chose à *faire*. Les Juifs, quels qu'ils fussent, devaient *croire* ce que Jean

le baptiseur leur disait de la part de Dieu; ceux qui crurent Jean, crurent le Seigneur. Aujourd'hui, de même, si l'on croit la Parole qui apporte à la conscience la lumière de Dieu quant au péché, on croit aussi au Seigneur Jésus, venu pour se charger, sur la croix, de tous les péchés qui accablent la conscience, on est sauvé. La grâce apporte le salut et ne demande rien, sinon de l'accepter.

Parabole des cultivateurs de la vigne.

(v. 33-41.) — Dans la parabole des cultivateurs de la vigne, Jésus donne un exposé de l'histoire d'Israël, responsable de porter du fruit pour Dieu, qui avait placé ce peuple dans une position privilégiée pour cela. Dieu est comparé à un maître de maison qui planta une vigne, l'entourna d'une clôture, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour. Dans l'Ancien Testament déjà, Israël est assimilé à une vigne. (Psaume 80, 8-17; Esaïe 5, 1-7.) La vigne plantée, soignée chaque année, doit rapporter du fruit; c'est bien l'image de la nature humaine dont Dieu, en Israël, s'est occupé en vain. Le Maître avait tout fait pour la protection de cette vigne, afin que les cultivateurs pussent lui remettre les fruits qui lui étaient dus. « Et lorsque la saison des fruits approcha, il envoya ses esclaves aux cultivateurs pour recevoir ses fruits. Et les cultivateurs, ayant pris ses esclaves, battirent l'un,

tuèrent l'autre, et en lapidèrent un autre. Il envoya encore d'autres esclaves en plus grand nombre que les premiers, et ils leur firent de même. » Ces esclaves sont les prophètes que Dieu envoya aux Juifs lorsqu'ils se détournèrent de l'Éternel pour servir les idoles, afin de les rappeler à l'observation de la loi qu'ils abandonnaient si facilement. Au lieu de les écouter, ils les maltraitèrent et les tuèrent. Longtemps après, Dieu envoya son Fils disant : « Ils auront du respect pour mon Fils. Mais les cultivateurs, voyant le fils, dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le et possédons l'héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. » Si le cœur du peuple, et tout particulièrement celui des chefs avait pu être touché, c'eût bien été par la venue du Fils de Dieu; mais c'est justement par elle que leur état a été démontré irrémédiablement mauvais, et, par ce fait, l'état de l'homme dans la chair. Non seulement ils ne voulaient pas rendre à Dieu ce qui lui était dû, mais ils voulaient être maîtres de l'héritage. L'homme ne veut rien avoir à faire avec Dieu; l'ayant chassé de ce monde, il croit en être le maître. C'est ce qui a lieu aujourd'hui dans la chrétienté : on ne veut pas plus de Christ qu'au temps de sa présentation à Israël.

Jésus leur dit : « Quand donc le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces cultivateurs-là? Ils lui disent : Il fera périr misérablement ces mé-

chants, et louera sa vigne à d'autres cultivateurs, qui lui remettront les fruits en leur saison. » Ils prononcent eux-mêmes leur propre jugement; ce qu'ils disent leur est arrivé; car, en réalité, ces malheureux Juifs ont péri misérablement lors de la destruction de Jérusalem par les Romains. La vigne a été louée à d'autres, c'est-à-dire que Dieu a agi d'une tout autre manière avec les hommes pour obtenir du fruit. Comme nous l'avons vu dans la parabole du semeur (chap. 13), au lieu de réclamer du fruit de l'homme naturel, Dieu a opéré dans le cœur, par sa Parole, pour produire une vie nouvelle qui le rende capable de servir le Seigneur.

La maîtresse pierre de coin.

(v. 42-46.) — Par leurs propres Ecritures, le Seigneur montre aux Juifs ce qui leur arriverait s'ils le rejetaient : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin; celle-ci est de par le Seigneur, et est merveilleuse devant nos yeux. » (Psaume 118, 22-23.) Et il ajente : « C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à une nation qui en rapportera les fruits. Et celui qui tombera sur cette pierre sera brisé; mais celui sur qui elle tombera, elle le broiera. »

Les bâtisseurs étaient tout particulièrement les chefs, ceux qui avaient une responsabilité au mi-

lieu du peuple. Si la bénédiction ne les avait pas atteints à cause de leur désobéissance, Dieu avait par devers Lui Celui qui est la pierre du coin sur laquelle tout reposait pour l'accomplissement des promesses. Les chefs, qui avaient assumé la responsabilité de bâtisseurs, auraient dû agir selon la pensée de Dieu à l'égard de cette pierre, élue, précieuse, choisie par Dieu; mais comme des hommes inexpérimentés, incapables de reconnaître la valeur d'une pierre qualifiée pour occuper l'angle d'une construction, ils l'ont rejetée. On voit comment les pensées de l'homme sont opposées à celles de Dieu; rien ne l'a démontré autant que la venue de son Fils ici-bas!

Cette pierre n'ayant pas été utilisée par les bâtisseurs, ils sont tombés sur elle et ont été brisés, c'est-à-dire que la chute et la destruction du peuple ont eu pour cause le rejet de Christ. Après le temps de la grâce, qui a commencé après la mort de Jésus, le Seigneur sera de nouveau présenté aux Juifs; ceux qui ne le recevront pas alors subiront des jugements plus terribles encore que ceux qui eurent lieu par le fait des Romains, ainsi que nous l'enseigne le chap. 24. Ce ne seront pas les Juifs qui tomberont sur la pierre, ce sera la pierre — Christ venant du ciel — qui tombera sur eux et les broiera, par les jugements qui s'exécuteront alors. Le Seigneur fait, sans doute, allusion à la petite pierre dont parle Daniel. (2, 34.) Détachée

de la montagne, elle détruit les empires des nations.

Les principaux sacrificateurs et les pharisiens, ayant entendu ces paroles, connurent qu'il parlait d'eux. Au lieu de chercher, en recevant Jésus, à éviter le malheur auquel ils s'étaient préparés, ils tâchent de se saisir de lui, mais n'osent pas à cause des foules, qui le tenaient pour un prophète.

(*A suivre.*)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'août.*

1. — Pour que le peuple fût sans excuse quant à son rejet.
2. — Lors du règne de Christ.
3. — Pour être guéris.
4. — Israël et l'homme dans la chair.

QUESTIONS.

1. — Que représente le premier des enfants envoyé par le père dans sa vigne?
2. — Qui sent les esclaves envoyés pour recevoir du fruit?
3. — Quand la pierre tombera-t-elle sur les Juifs?

Périlleuse aventure et merveilleuse délivrance.

(Suite).

Pendant ce temps, la pluie continuait à tomber à torrents et le vent soufflait en tempête. Que devenir? Je songeai un moment à suivre le cours d'un torrent, espérant ainsi rejoindre le littoral, mais j'abandonnai bientôt ce projet, car la route aurait dû se faire à pied, au milieu d'un fouillis inextricable de lianes et de buissons. Je résolus donc d'attendre le secours de Dieu seul, tout en cherchant de mon mieux à m'orienter dans ce désert épouvantable.

Un jour entier s'écoula, puis une longue, longue nuit, sans que la délivrance semblât s'approcher. Le froid augmentait. Tout mon corps était agité de frissons convulsifs. Il me semblait que je sentais mes yeux s'enfoncer dans leurs orbites. Je cherchai un refuge dans un tronc d'arbre creux et je réussis à m'y enfoncer jusqu'aux épaules. Alors, épuisé, je m'endormis.

Mais cette accalmie ne dura pas longtemps. Les tiraillements de mon estomac affamé me réveillèrent. Mes dents claquaient de fièvre. Je me jetai d'un côté, puis de l'autre, dans mon étrange lit, sans réussir à trouver le repos tant souhaité.

Mais si mon pauvre corps souffrait, mon âme

cependant pouvait s'appuyer sur Christ et se réjouir en Lui. Sa force se manifestait dans mon extrême faiblesse. Pour me distraire, je me mis à chanter des cantiques; ma voix était tremblante, mais je savais que le Seigneur acceptait quand même la louange qui lui était adressée. Il me semblait entendre sa voix disant à la souffrance qui me talonnait : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin » et, malgré tout, je me sentais en sécurité. Les vagues et les flots de l'affliction pouvaient m'environner, mais non pas m'engloutir à moins que telle ne fût sa divine volonté. La faim qui me tenaillait m'enlevait le peu de force qui me restait encore; cependant mon esprit demeurait extraordinairement lucide. La pensée de l'amour de Christ remplissait mon cœur de joie et de paix. Tout ce que je voyais autour de moi semblait être envoyé pour fortifier ma confiance en Dieu : les fourmis, les oiseaux, la mousse même recouvrant les rochers, tout cela était si parfait, si merveilleux et me parlait de la bonté et de la puissance de mon Père céleste.

Six jours s'écoulèrent ainsi. La peau de mes mains prenait une teinte livide et commençait à s'écailler. Le souffle me manquait à chaque pas; il était évident que la fin approchait. Comment aurais-je pu supporter cette effroyable situation si je n'avais pas eu Christ auprès de moi? Sa présence bénie suffit à peupler la solitude la plus ab-

solue. Je savais que la nuit suivante pouvait amener un changement radical dans mon état et que, d'un instant à l'autre, je pouvais être privé de l'usage de mes membres. Je me rendais parfaitement compte qu'avant de mourir d'inanition je devais m'attendre à de longues souffrances, à des convulsions terribles, à des hallucinations plus affreuses encore. Les chiens sauvages se mettraient-ils à ma poursuite et me tourmenteraient-ils alors que mes forces seraient à bout? Déchireraient-ils mon corps et suceraient-ils mon sang alors que je serais encore vivant? Ces pensées et d'autres encore traversaient mon esprit, mais sans me préoccuper beaucoup. « Ne te préoccupe pas du lendemain, » me disait le Seigneur et de lui je recevais la grâce d'obéir. « Ta force sera comme tes jours, » me répétais-je sans cesse.

Mais bien que je fusse abondamment soutenu et réconforté par la grâce divine, je n'étais pas exempt de tentations. C'était triste de crier comme je le faisais : Perdu, perdu, perdu! et d'entendre les échos de la montagne répéter plaintivement ce mot désespéré. Peu à peu une pensée terrible s'empara de mon esprit. Pourquoi prolonger ma misère? Le grand ennemi des âmes évoquait devant mon imagination de terribles tableaux : je savais que ma situation ne faisait qu'empirer. Je souffrirais toujours davantage; la faim me torturerait de plus en plus; je serais consumé par la

soif; mais la vie est tenace; probablement avais-je devant moi encore bien des jours et bien des nuits de lente agonie. J'avais un couteau; je savais où le diriger. Pourquoi ne pas agir et mettre fin à ma souffrance?... Mais non : Arrière de moi, Satan! Ma vie ne m'appartient pas; je suis un racheté de Christ, je suis à lui pour le temps et pour l'éternité. Et d'un effort désespéré, je me retrouvais sur mes pieds et je reprenais ma course en chancelant.

Cependant mon cerveau se troublait de plus en plus; le tentateur semblait s'en apercevoir et en profiter pour me harceler. Un passage de l'Écriture me revint soudain à l'esprit et m'aida puissamment : « O mort, où est ton aiguillon? où est, ô sépulcre, ta victoire? » et je répétai la question à maintes reprises, jusqu'à ce qu'enfin je sentis que, pour moi aussi, l'aiguillon avait disparu et que la victoire m'appartenait.

Une seule fois, je ressentis la peur. Me réveillant subitement d'un sommeil agité, la réalité de ma terrible position me saisit, encore à moitié endormi. Une grande frayeur s'empara de moi et, pour un instant, paralysa mes facultés. Mais bientôt je reçus la force de me tourner vers mon Rédempteur et en un instant le tumulte s'apaisa; c'était comme un sombre orage faisant place à un jour ensoleillé. Comme David je pouvais dire : « Au temps où je craindrai, je me confierai en

toi. » Depuis que j'errais sur ces montagnes désolées, pas une fois le soleil ne m'était apparu et pas pour une seconde la pluie n'avait cessé de tomber. Le brouillard humide et froid voilait les sommets. Partout la solitude morne, absolue, sauvage.

Enfin il plut au Seigneur dans sa bonté et sa sollicitude paternelles de me sauver de ma périlleuse situation.

(A suivre.)



OBEISSANT

Un aiguilleur en Amérique reçut un jour une dépêche, lui enjoignant d'ouvrir immédiatement une aiguille, de manière à précipiter dans la rivière une locomotive vagabonde. Ne comprenant pas un ordre aussi étrange, il en demanda la confirmation. On lui répondit laconiquement : « Oui, vite! » Hésitant encore, il se conforma à l'injonction formelle qu'il avait reçue, tout en la mettant sérieusement en question. Presque aussitôt arriva la locomotive, et elle se précipita dans la rivière avec un bruit de tonnerre. A peine l'aiguilleur s'était-il remis de son émotion bien compréhensible qu'un train de voyageurs parut, venant d'une autre direction. Aucune des personnes qui s'y trouvaient ne se douta que sa vie avait dépendu

d'un retard d'une ou deux minutes apporté par l'aiguilleur à l'exécution des ordres qu'on lui avait donnés. Mais l'employé se rendit bien compte de l'importance qu'il y a à obéir strictement quand on reçoit un message, et il bénit Dieu qui lui avait aidé à se conformer ponctuellement aux directions qui lui avaient été données.

Lecteurs qui ne connaissez pas encore le Seigneur, ce récit ne renferme-t-il pas un sérieux avertissement à votre adresse? Que de fois la voix divine s'est fait entendre à votre oreille, vous disant : « Aujourd'hui, c'est le jour du salut. Demain ce sera peut-être trop tard. » N'y prêtez-vous pas attention maintenant? Pourquoi renvoyer? Si l'aiguilleur avait tardé d'une minute, c'eût été trop tard et une collision effroyable se serait produite. Qui vous dit que, dans une minute d'ici, ce ne sera pas trop tard pour vous aussi?



TROIS INVITATIONS DU SEIGNEUR

(Matthieu 11, 28, 29; Jean 15, 4.)

(Aux jeunes croyants.)

X.

Nous avons, dans les passages cités en tête de ces lignes, trois brèves, mais importantes invitations du Seigneur. Et d'abord, pour nous rendre

compte des deux premières, il importe d'arrêter notre attention sur les circonstances dans lesquelles elles furent prononcées. Nous l'apprenons par ce qui précède dans l'Évangile selon Matthieu. Les discours et les miracles de Jésus avaient fait voir en lui le Messie annoncé par les prophètes; mais le peuple fut sourd à son appel : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » (Matthieu 4, 17.) Le Messie fut rejeté par ceux auxquels il se présenta. Aussi l'entendons-nous se lamenter sur le sort des villes qui avaient vu la plupart de ses miracles, « parce qu'elles ne s'étaient pas repenties. » Malheur à elles au jour du jugement, à cause de leur culpabilité particulière! (Matthieu 11, 20-24.)

On avait méconnu, comme Messie, le Fils de Dieu entre les mains duquel le Père a mis toutes choses, et que nul ne connaît — du moins la gloire de sa personne — que le Père seul. Il était là en grâce, dans l'abaissement le plus complet, pour accomplir les pensées et la volonté du Père en faveur des pécheurs éloignés de lui; mais ceux-ci se détournèrent de lui. Cependant son bon plaisir est de les sauver, de les rendre heureux pour l'éternité.

La grâce de Dieu pourrait-elle être arrêtée par l'incrédulité et la méchanceté de son peuple? Non; comme un torrent qui déborde, s'il est arrêté momentanément par quelque obstacle, il ne fait que

couler ensuite plus large et plus rapide. C'est ce qui donne à l'appel du Seigneur son vrai caractère. Écoutons donc la première et touchante invitation :

« *Venez à moi,*

vous tous qui vous fatiguez, et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. »

Nous avons vu qui la fait entendre; voyons à qui elle est adressée, et ce qui en résulte pour qui-conque y répond.

Remarquons que ces paroles sont aussi actuelles qu'au moment où elles sortirent de la bouche de notre Sauveur. Nous sommes encore dans le « jour du salut. »

La grâce s'exerce envers des êtres indignes pour répondre à leurs besoins. Nous sommes pécheurs, éloignés de Dieu, et il n'y a en nous nul désir de nous approcher de lui. Au contraire, laissés à nous-mêmes, notre tendance est de nous éloigner toujours davantage, comme le prodigue de la parabole. (Luc 15.) Aussi faut-il que Dieu vienne à notre recherche, qu'il nous appelle pour nous inviter à revenir. C'est dans ce but qu'il s'est approché de nous dans la personne de son Fils; il était là dans la bonté la plus parfaite, invitant les pécheurs à se réconcilier avec lui. (2 Corinthiens 5, 19.) Et sa voix d'amour se fait encore entendre : « *Venez à moi,* » dit-il.

Vous l'avez, sans doute, maintes fois entendue, mais y avez-vous répondu? Notez-le bien, c'est à Jésus directement qu'il faut aller; il ne souffre aucun intermédiaire entre votre âme et lui. Il veut vous avoir en sa présence immédiate pour accomplir à votre égard le bon plaisir de sa bonté. Ne renvoyez donc pas votre réponse, car le moment favorable est celui où retentit l'appel; tout délai est fatal, comme nous n'en voyons que trop d'exemples.

Vous me direz peut-être que vos péchés, comme un lourd fardeau, pèsent sur votre conscience, que vous avez essayé bien souvent, d'une façon ou de l'autre, de vous en délivrer, mais que vous vous trouvez toujours plus indigne et plus malheureux, sans force aucune pour sortir de cet état.

C'est précisément une classe de personnes telles que vous que vise l'invitation du Sauveur. Deux choses les distinguent : elles *se fatiguent* et sont *chargées*. Ecoutez donc ce qu'il dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés. » Il est nécessaire d'apprendre que non seulement nous sommes pécheurs, coupables et souillés, mais encore qu'il n'y a en nous *aucune force* pour nous délivrer. C'est bien pour celui qui est « sans force » que Christ est mort. (Romains 5, 6.)

Quelle bénédiction pour une âme qui a répondu au tendre appel de Jésus! Prêtez l'oreille à ce qu'il

dit : « Je vous donnerai du repos. » Non seulement le croyant est amené à jouir du pardon de ses péchés, de la paix avec Dieu, mais il a le privilège de connaître comme Père le Dieu qu'il avait offensé. N'est-ce pas la bénédiction suprême? Le Seigneur Jésus l'avait dit : « Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler. » Son bon plaisir est de faire connaître cela à celui qui répond à son appel. Par le message de Marie de Magdala, il a révélé le nom du Père à ses bien-aimés disciples dispersés à l'occasion de sa mort. Ses souffrances à la croix venaient de leur acquérir cette grâce merveilleuse, et il le leur fait savoir au matin du jour où il est sorti du tombeau. D'un côté, tous les besoins réels de l'âme sont satisfaits, puis une nouvelle relation avec Dieu est établie pour l'éternité.

On peut remarquer ces deux choses en Jean 6, 35, 40. Le Seigneur dit : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Mais il ajoute : « C'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui ait la vie éternelle. » Le croyant, amené à connaître Dieu comme Père, jouit de la relation si intime d'enfant avec Lui. (Jean 17, 3.) Telle est l'heureuse part de tous ceux qui se sont laissé attirer par les puissants cordages de l'amour du Sauveur! Cela n'est-il pas de nature à vous laisser gagner sans différer, si vous êtes en-

core étrangers à Christ? Répondez à l'invitation divine; la bénédiction que vous aurez en partage ira encore en grandissant. Mais retenons ce que nous venons de mentionner; c'est, en quelque sorte, le point de départ de ce qui va suivre.

Le Seigneur, dans sa condescendante bonté, s'adresse maintenant à ceux qui sont près de lui, qui le connaissent comme Sauveur, et qui connaissent le Père auquel ils ont été amenés. (1 Jean 2, 13.) Il a quelque chose à leur dire, une grâce nouvelle à leur communiquer en rapport avec les difficultés, les épreuves qu'ils rencontreront inévitablement dans leur pèlerinage sur la terre. Il ajoute:

« Prenez mon joug sur vous et

Apprenez de moi,

car je suis débonnaire et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes. »

Ce monde présente au cœur bien des sujets de peine. Christ lui-même a connu ces choses dans leur intense, leur profonde réalité; et à quel degré! Rejeté par son peuple, il accepta cela de la main de son Père avec la plus entière soumission, et tout du long de son chemin. Il reçut même la coupe amère placée devant lui dans le jardin de Gethsémané, où les hommes et Satan furent les instruments de sa mort.

Tout en étant le Fils de Dieu, il était homme

aussi, l'homme parfait, entièrement dépendant du Père et soumis à sa volonté en toutes choses. C'est à cette soumission qu'il invite ceux qui se sont approchés de lui, leur disant :

« Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi.... » En prenant son joug, à lui qui était parfaitement soumis à la volonté du Père, nous apprenons de quelle manière nous devons nous conduire dans les difficultés que nous rencontrons pendant notre course et dans les épreuves que nous traversons; le jeune croyant n'en est pas exempt. Quel parfait modèle de soumission Jésus nous donne sans cesse! Imitons-le! Il est non seulement notre modèle, mais encore Celui qui nous fortifie et nous réconforte dans nos peines. Sa force s'accomplit dans notre infirmité. C'est son joug que nous prenons; il nous aide, pour ainsi dire, à le porter et nous fait éprouver sa sympathie.

Au surplus, combien nos afflictions nous paraîtraient légères si nous songions à tout ce qu'a enduré le Fils bien-aimé du Père, Celui qui, ayant droit à tout, a fait abandon de tout, selon la volonté de son Dieu! Il était débonnaire et humble de cœur, content d'être à la dernière place.

En nous traçant ce chemin de soumission absolue à la volonté du Père, Seigneur du ciel et de la terre, le Sauveur a en vue la gloire de Dieu et le bien de ses rachetés : deux choses unies d'une façon indissoluble. Il a soin de leur rappeler ce qui

sera leur part s'ils agissent ainsi, et combien elle est précieuse!

Qu'il est réconfortant le repos que *Jésus donne* à ceux qui viennent à lui; mais non moins doux est le repos que *l'on trouve* en traversant la scène de ce monde, dans les difficultés et les épreuves, en prenant sur soi le joug du Seigneur! C'est *le repos de son âme*.

Remarquons encore le contraste qui existe entre notre condition actuelle, comme croyants, et celle dans laquelle nous étions auparavant. Au lieu du joug du péché qui pesait si fort sur nous, nous avons à chercher le joug aisé du Christ; et à la place du lourd fardeau de nos péchés sur nos consciences et dont nous ne pouvions nous délivrer, c'est le fardeau léger que le Maître « débonnaire et humble de cœur » nous impose, et que nous prenons joyeusement sur nous. Oui, pour quiconque est né de Dieu, ses commandements ne sont pas pénibles (1 Jean 5, 3); faire sa volonté est notre bonheur; et « celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1 Jean 2, 17.)

Il nous reste à considérer la troisième invitation, que le jeune croyant doit prendre particulièrement à cœur, vu son importance pour la vie chrétienne. Dans la parabole du cep et des sarments, le Seigneur s'adresse à ses disciples; il les rend attentifs à leur responsabilité et leur enseigne le sûr moyen de porter du fruit pour Dieu.

« *Demeurez en moi,*

et moi en vous, » leur dit-il. « Comme le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi. » Et il ajoute : « Moi, je suis le cep, vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jean 15, 4, 5.) En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit; et vous serez mes disciples. » (v. 8.) Le Père est glorifié si nous portons beaucoup de fruit; et la gloire de Dieu est liée à notre bonheur. Aussi le Seigneur vise-t-il à notre complète bénédiction en nous adressant à nous aussi cette importante invitation.

(*A suivre*).



CONSÉCRATION.

*J'ai reçu deux bons yeux pour regarder à Dieu,
Deux oreilles aussi pour l'entendre en tout lieu;
Que près de toi, Seigneur, je demeure sans cesse
Pour te voir, l'écouter, jouir de ta tendresse!*

*Pour te servir encor, j'ai deux petites mains,
Deux petits pieds formés pour suivre ton chemin;
J'ai besoin de ta force, en ma grande faiblesse,
Pour te les consacrer, ainsi que de sagesse.*

*Que mon cœur soit heureux, dans ton immense amour,
Pour que ma bouche aussi te loue chaque jour,
Comme un témoin vivant de ta fidèle grâce,
Qui n'a d'autre désir que de suivre ta trace!*

Réponses aux questions du mois d'août.

1. — A se construire des maisons lambrissées. (Aggée 1, 4 et 9.)
2. — Quatre prophéties distinctes. (chap. 1; 2, 1-9; 2, 10-19; 2, 20-23.)
3. — Pendant trois mois et vingt-quatre jours. (chap. 1, 1; 2, 10 et 20.)
4. — La sécheresse et la disette. (chap. 1.)
5. — Je suis avec vous; Ma Parole... et mon Esprit demeurent au milieu de vous. (chap. 2, 4-5.)
6. — Chapitre 2, 7.

Questions pour le mois de septembre.

A lire Zacharie 1, 7-21; 2 — 6.

1. — Combien de visions distinctes comporte votre lecture? (Les nommer, si possible).
2. — Combien voyons-nous de chevaux, de cornes, d'ouvriers, d'yeux, de lampes au chandelier, d'oliviers, de chars, de vents, d'esprits des cieux?
3. — Combien d'années devait durer l'indignation contre Jérusalem?
4. — Notez les promesses formelles de restauration du peuple.
5. — Relevez un épisode frappant illustrant la grâce de Dieu envers un pécheur.
6. — Notez deux prophéties très distinctes concernant le Seigneur Jésus.

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(*Suite.*)

CHAPITRE XXII

Les noces du fils du roi.

(v. 1-14.) — Dans cette parabole Jésus ne donne pas une figure de l'état d'Israël dans le passé, comme il l'a fait avec les cultivateurs de la vigne. C'est une parabole du royaume des cieux, royaume tel qu'il s'établirait à la suite du rejet du roi. Il commence bien par la présentation de Christ aux Juifs, montre les conséquences de leur refus et continue par l'appel des gentils à jouir de ce qu'Israël avait refusé. « Le royaume des cieux a été fait semblable à un roi qui fit des noces pour son fils. »

Quel contraste entre les pensées de Dieu et celles des hommes! Le roi — Dieu — veut faire des noces pour son Fils, et les hommes veulent le faire mourir. Mais à cette pensée du roi se rattache la grâce merveilleuse qui veut faire participer le pécheur aux noces dont seul le fils était digne. C'est donc des pensées de Dieu envers son Fils

que découle le bonheur éternel des invités, car si Dieu avait agi envers nous selon ce que nous méritions, nous ne devions connaître que les ténèbres de dehors, loin de la scène de bonheur qui a le Fils pour centre. Le roi envoya ses esclaves pour convier ceux qui étaient invités aux noces, mais ils ne voulurent pas venir. Cette première invitation eut lieu pour les Juifs pendant que Jésus était sur la terre; invités à jouir des bénédictions que leur apportait le Fils de Dieu, ils refusèrent. Après la mort de Jésus, Dieu envoya encore d'autres esclaves, les apôtres, aux conviés, toujours les Juifs, disant : « Voici, j'ai apprêté mon dîner, mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués, et tout est prêt : venez aux noces. » En effet, par le sacrifice de Christ à la croix, tout était prêt afin que ces coupables pussent jouir de la grâce qui leur était offerte. Au lieu de cela, sans se repentir d'avoir mis à mort leur Messie, se croyant maîtres de l'héritage, ils ne tinrent aucun compte de cette seconde invitation et « s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic; et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent. » C'est ce que le livre des Actes nous présente. Dès lors, c'en était fait d'Israël qui avait refusé Christ lorsqu'il était ici-bas et qui le refusait encore après sa mort. « Le roi en fut irrité; et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville. » C'est ce qui arriva

lorsque l'armée romaine détruisit Jérusalem. Alors le message de grâce fut dirigé vers les nations. Le roi dit à ses esclaves : « Les noces sont prêtes, mais les conviés n'en n'étaient pas dignes; allez donc dans les carrefours des chemins, et autant de gens que vous trouverez, conviez-les aux noces. Et ces esclaves-là, étant sortis, s'en allèrent par les chemins, et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, tant mauvais que bons; et la salle des noces fut remplie de gens qui étaient à table. » Les apôtres et les disciples de Jésus sortirent des limites d'Israël et annoncèrent l'Évangile aux nations. Ce travail de la grâce s'est accompli jusqu'à nos jours. Tous ont été invités à prendre place à la table de la grâce pour y jouir des bénédictions célestes et éternelles qui sont en Christ. Mais la parabole dépasse, dans son enseignement, le temps où nous sommes, pour montrer ce qui arrivera, à la fin de l'économie actuelle, à ceux qui auront pris place à la table du Roi, sans s'être conformés à ses pensées. Le moment va venir où le Roi prendra connaissance des résultats du message qu'il envoie à tous. « Et le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut là un homme qui n'était pas vêtu d'une robe de noces. Et il lui dit : Ami, comment es-tu entré ici, sans avoir une robe de noces? Et il eut la bouche fermée. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-le pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors :

là seront les pleurs et les grincements de dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Le temps actuel est celui dans lequel les invités se mettent à table; mais une chose est nécessaire pour pouvoir y rester et jouir du festin éternel auquel Dieu a convié tous les hommes. On ne peut figurer là, dans la présence de Dieu, que revêtu d'un vêtement qui convienne à sa sainteté, à la gloire de sa nature. Comment comprendre, nous, misérables pécheurs, souillés, ce qui lui est dû? Si nous l'avons compris, comment nous procurer un vêtement digne de Dieu, propre à manifester sa propre gloire, la gloire de son Fils, en vue duquel les noces sont faites? En Orient, autrefois, celui qui invitait à une noce fournissait lui-même la robe dont il voulait voir ses convives revêtus. Ce costume se rapportait naturellement à ses goûts, à sa richesse; lui seul pouvait le procurer tel qu'il lui convenait, car tout, dans cette fête, devait servir à manifester la gloire et la grandeur de celui qui invitait; tout devait être digne de lui. Si donc comme le roi de la parabole, un homme très riche voulait inviter des mendiants et des pauvres, il devait nécessairement fournir tout lui-même, non seulement le festin, mais aussi la robe. Cet exemple illustre bien la pensée de Dieu et sa manière d'agir envers de pauvres pécheurs indignes et sans ressources. Si donc l'Évangile nous appelle à prendre part aux noces du Fils du Roi,

il faut nous laisser revêtir de Christ, qui est la robe de noce, la justice divine que Dieu s'est acquise pour le pécheur, par le sacrifice de Christ à la croix. Ce sacrifice a ôté de dessus le coupable et de devant Dieu, par le jugement, tout ce qu'est le pécheur, tous les péchés qu'il a commis: il les a remplacés par ce qu'est Christ, maintenant ressuscité et glorifié, dans la présence de Dieu. Celui qui croit cela est revêtu de Christ et pourra jouir éternellement du festin que Dieu a préparé pour le pécheur.

De tous ceux qui auront accepté le christianisme simplement comme profession religieuse, qui se seront assis à la table du roi ici-bas, ceux-là seuls qui se seront laissés revêtir de Christ en le recevant comme Sauveur pourront supporter les regards du Roi, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et passer l'éternité dans la gloire de sa présence. Que fera celui qui ne se soucie pas de ce qui convient à la présence de Dieu, toujours satisfait de lui-même, prêt à se trouver meilleur que les autres? Que fera-t-il lorsque les regards du Dieu trois fois saint se dirigeront sur sa personne et manifesteront toute la souillure de ce qui était pur à ses propres yeux? Il aura la bouche fermée, et, incapable de se défendre, lié pieds et mains, sera jeté dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Que l'on se juge bon ou mauvais, ce qui est

nécessaire pour tous, c'est d'être revêtu de Christ, de le posséder comme sa justice, pour être trouvé, comme Paul, « en lui n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi. » (Philippiens 3, 9.) Tous mes jeunes lecteurs sont-ils en Christ? « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. » (Romains 8, 1.)

A qui payer le tribut?

(v. 15-22.) — Les diverses classes des Juifs se présentent devant Jésus pour chercher à l'embarasser par des questions. Mais elles doivent se retirer toutes, jugées par lui.

Les pharisiens lui envoient leurs disciples avec les hérodiens, deux classes de personnes absolument opposées l'une à l'autre. Les pharisiens conservaient tout ce qui appartenait au peuple juif : religion, traditions, coutumes, tandis que les hérodiens défendaient la puissance romaine, joug insupportable aux pharisiens surtout. Ils viennent à Jésus avec flatteries et disent : « Maître, nous savons que tu es vrai et que tu enseignes la voie de Dieu en vérité, et que tu ne t'embarasses de personne, car tu ne regardes pas à l'apparence des hommes. Dis-nous donc, que t'en semble : est-il permis de payer le tribut à César, ou non? »

Une réponse affirmative du Seigneur le mettrait, pensaient-ils, en contradiction avec lui-même, puisqu'il était le roi des Juifs. Une réponse négative les autoriserait à l'accuser de méconnaître la puissance romaine. « Jésus, connaissant leur méchanceté, dit : Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? Montrez-moi la monnaie du tribut. Et ils lui apportèrent un denier. Et il leur dit : De qui est cette image, et cette inscription? Ils lui dirent : De César. Alors il leur dit : Rendez donc les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu. Et l'ayant entendu, ils furent étonnés; et le laissant, ils s'en allèrent. »

Le Seigneur reconnaît l'autorité de César sur les Juifs, car c'est Dieu qui les avait placés sous le pouvoir des gentils, précisément parce qu'ils n'avaient pas rendu à Dieu ce qui lui appartenait. Ils devaient donc se soumettre à la domination romaine. En même temps ils devaient reconnaître les droits de Dieu sur eux; mais ils ne faisaient ni l'un ni l'autre. Ils se retirèrent donc confus de devant la sagesse de Celui qui, comme ils le disaient par flatterie, ne s'embarrassait de personne. Ils en avaient fait l'expérience.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de septembre.*

1. — Les pécheurs repentants au milieu d'Israël.
2. — Les prophètes de l'Ancien Testament.
3. — Quand le Seigneur viendra en jugement.

Questions.

1. — Quelles sont les trois classes de conviés?
2. — Que représente la robe de noce?
3. — Pourquoi les Juifs étaient-ils sous la domination romaine?
4. — Depuis quand étaient-ils sous le pouvoir des gentils?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

Chapitre VIII

Chrétiens indigènes.

A peu près à la même époque, deux jeunes gens, remplis du désir de faire connaître Christ aux pauvres païens, se joignirent à la mission et M. Judson, qui maintenant parlait la langue du pays presque comme un naturel, obtint du vice-roi la

permission de construire un *zayat*, ou hutte indigène, afin d'y prêcher l'évangile. Ce *zayat* servirait aussi de lieu de réunion pour ceux qui désiraient recevoir des livres ou qui cherchaient à connaître le chemin du salut, par la foi en Christ. Ce fut au printemps 1819 que M. Judson inaugura la nouvelle salle.

Beaucoup de prières en avaient accompagné la construction et M. et M^{me} Judson avaient tous deux beaucoup travaillé pour en amener l'achèvement. Quelle ne dut être leur déception lorsque, malgré les nombreuses invitations qu'ils avaient faites, ils ne virent arriver, pour la première réunion, que quinze adultes et six enfants. Ce modeste auditoire se fût-il montré attentif et sérieux, M. Judson s'en serait aisément contenté, mais les assistants se refusèrent absolument à écouter tranquillement. Les uns regardaient autour d'eux avec curiosité, étudiant tous les détails de la modeste salle; les autres riaient et même interpelaient le prédicateur, lui disant qu'ils n'avaient pas le moindre désir d'apprendre à connaître « la nouvelle religion ».

Quelle épreuve pour ces pionniers de l'Évangile! Mais ils se souvenaient que c'est Dieu qui donne l'accroissement et l'épreuve de leur foi se tourna pour eux en bénédiction. Leur tristesse devait se changer en joie et cela plus tôt qu'ils ne le pensaient eux-mêmes.

Un dimanche soir, un jeune homme, un étranger, entra dans le *zayat*. Comme les autres, il paraissait d'abord enclin à faire du tapage, mais bientôt son expression changea. Il se mit à écouter attentivement et, en partant, il accepta quelques livres.

Deux jours plus tard, tandis que M. Judson était assis à écrire sous sa vérandah, le même jeune homme, dont le nom était Monny Koo, fit de nouveau son apparition. Il désirait, disait-il, apprendre quelque chose de plus au sujet du Seigneur Jésus; et, tandis que le missionnaire lui lisait le récit des souffrances et de la mort du Sauveur, il ne pouvait retenir ses larmes. Avant de prendre congé, il demanda à M. Judson de prier avec lui et surtout de supplier le Seigneur de faire de lui un fidèle disciple de Christ.

De bonne heure le lendemain, Monny Koo revenait à la mission; il y resta toute la journée, posant des questions et écoutant la lecture des évangiles.

Avant le coucher du soleil de ce jour mémorable, M. et M^{me} Judson avaient encore souhaité la bienvenue à un nouvel hôte. C'était un homme de trente-cinq ans, appelé Monny Nau; il venait pour apprendre comment il pourrait échapper à l'enfer. Il se montra très humble, très désireux de saisir la vérité, et bientôt Koo et Nau, par la grâce de Dieu, acceptèrent le salut.

Monny Nau exprimait une grande tristesse au sujet de ses péchés. Il disait souvent : « Il n'y a qu'un vrai Dieu et pourtant, durant tant d'années, j'ai adoré les idoles. Le Dieu saint pourra-t-il jamais me pardonner ce que j'ai fait? Oh! oui, il le fera par Jésus-Christ, car c'est en lui seul que je puis être sauvé. »

Après plusieurs visites, il exprima le désir de confesser publiquement sa foi en Christ et d'être baptisé. Voulant l'éprouver, M. Judson lui répondit :

« Souviens-toi, Monny Nau, que, si tu deviens chrétien, tes concitoyens t'abandonneront. Tu seras peut-être appelé à souffrir ou même à mourir pour Christ.

— Vous dites vrai, répliqua courageusement le nouveau converti, mais je juge préférable de mourir pour Christ et d'entrer ainsi dans une éternité de bonheur, que de vivre pendant quelques jours ou quelques années dans ce monde pour être ensuite jeté en enfer.

— Mais cela ne t'effraye-t-il pas d'être le premier Birman qui devienne chrétien?

— Non, je regarde cela comme le plus grand des honneurs et j'espère que vous ne tarderez pas à me le conférer. »

Six semaines plus tard, le *zayat* se trouvait rempli par une foule compacte; le peuple avait appris que Monny Nau renonçait au culte des idoles et

qu'il allait faire profession publique de sa foi en Christ; tous désiraient le voir et l'entendre. Après avoir présenté l'Évangile à son nombreux auditoire, M. Judson posa quelques questions à Monny Nau, au sujet de ce que Christ avait fait pour lui. Il reçut des réponses simples et claires qui témoignaient d'une foi réelle et déjà forte. Ensuite M. Judson baptisa ce premier chrétien birman. Le dimanche suivant, Monny Nau prit sa place à la table du Seigneur et il devint pour les missionnaires un auxiliaire précieux dans leur travail parmi les indigènes.

Peut-être quelques-uns d'entre vous seraient curieux de savoir à quoi ressemble un temple d'idoles en Birmanie. M. Judson nous a laissé la description d'un de ces édifices qui se trouvait à peu de distance du *zayat* et qu'il visita. L'intérieur du temple serait complètement obscur, si ce n'était qu'un grand nombre de lampes y brûlent nuit et jour. Les dalles en sont recouvertes de riches et moelleux tapis. D'un côté du temple se tiennent les hommes et de l'autre les femmes. Chaque assistant porte une fleur à la main et marmotte une courte prière, adressée à Bouddha.

Bientôt un des prêtres se lève et raconte quelques-unes des légendes fantastiques que les Hindous ont groupées autour de l'histoire de Gautama. Ceci dure près d'une demi-heure; puis chacun répète une dernière prière et se retire.

Quelle triste spectacle pour le missionnaire et comme son cœur devait saigner pour tous ces pauvres gens, dont la plupart n'avaient jamais entendu parler du salut ! Et avec quel ardent désir il devait souhaiter de leur montrer le précieux Sauveur qui avait donné sa vie pour eux sur la croix et qui leur avait préparé un avenir de paix et de bonheur auprès de lui, dans la maison de son Père !

Judson put s'adresser à quelques personnes, leur parlant en toute simplicité du vrai Dieu, et plusieurs d'entre elles demandèrent des traités en promettant de les lire. La bonne semence répandue ce jour-là devait prospérer et porter beaucoup de fruit.

Le *zayat* n'était ouvert que depuis quelques semaines lorsque M^{me} Judson put, à sa grande joie, commencer une école pour les jeunes filles. Elle n'eut d'abord qu'un très petit nombre d'élèves, mais elle ne songea pas à s'en plaindre, la chambre qui lui servait de classe n'ayant guère que les dimensions d'une grande armoire.

Le fait de fréquenter une école était une innovation pleine de hardiesse parmi les jeunes filles du pays, et celles qui osèrent faire le grand pas ne s'y décidèrent pas sans beaucoup d'hésitations et une certaine crainte. Mais leur institutrice gagna bientôt l'affection de ses élèves par sa patience et sa bonté, et elles firent des progrès réjouissants.

Cependant vous rirez quand je vous dirai que, faute de cahiers, elles étaient obligées d'écrire sur de petites planchettes noircies qui leur servaient aussi d'ardoises.

M^{me} Judson leur apprenait aussi des versets de la Bible et des cantiques qu'elle avait traduits en Birman. La plupart des jeunes filles avaient de jolies voix et montraient de vraies dispositions pour la musique. Souvent elles demandaient à chanter tout en travaillant, et ce devait être une vraie joie pour leur dévouée institutrice que de les entendre entonner :

« Une belle patrie
Dans les hauts cieux. »

ou bien encore :

« Bon Sauveur, Berger fidèle,
Conduis nos pas chaque jour! »

(A suivre.)

Périlleuse aventure et merveilleuse délivrance.

(fin)

Un mercredi matin du mois d'octobre 1858, sur les bords de la rivière Williams dans la Nouvelle Galles du Sud, il arriva qu'un jeune homme fut pris d'un grand désir d'explorer la brousse, transformée en un immense marais par les pluies in-

cessantes des dernières semaines. Il voulait poursuivre les troupeaux de bœufs à demi-sauvages qui errent dans ces solitudes; mais comment espérer réussir lorsque c'est à peine si un cheval peut passer la rivière tant les eaux sont hautes? Il ne savait pas ce qui le poussait à persévérer dans son dessein et pourtant il ne voulut pas en démordre, malgré les remontrances de ses proches. Le voyant décidé à poursuivre son plan insensé, un de ses frères se décida à l'accompagner. Puis d'autres jeunes gens, tentés par la témérité même de l'entreprise projetée, se joignirent aux premiers et bientôt une troupe nombreuse de chasseurs se jeta tumultueusement dans la rivière, bravant la violence des flots avec un enthousiasme tout australien. Une fois ce premier obstacle franchi, rien ne sembla plus devoir les arrêter. Au galop de leurs chevaux, ces intrépides jeunes gens se lancèrent à la poursuite du bétail, se laissant entraîner par l'ardeur de la chasse bien au delà des limites qu'ils s'étaient assignées en partant; ils se trouvèrent enfin au cœur même du désert, au milieu des gorges et des défilés de la montagne. C'est un spectacle sauvage et grand à la fois que de voir la troupe que rien n'arrête se précipiter en avant, et d'entendre les claquements sonores produits par les longues lanières de leurs fouets qui se tordent dans les airs autour de leurs têtes comme de gigantesques serpents. Plus loin, toujours plus loin!

rien ne les arrête. Tout à coup le troupeau poursuivi se retourne; il prend la défensive; les poursuivants sont poursuivis. Les flancs des chevaux saignent sous les éperons. Ils galopent avec furie; ils franchissent ravins et pierriers; il s'agit de leur vie maintenant. Le terrain enfin devient impraticable. Un cheval s'abat, entraînant son cavalier dans sa chute. Ses camarades ne s'aperçoivent de rien et continuent leur course échevelée. Mais, durant une accalmie, ils se comptent et découvrent l'absence d'un des leurs. Naturellement il n'est pas question d'abandonner un ami en détresse et, renonçant à la chasse qui du reste n'offre pour ainsi dire plus la moindre chance de succès, étant donné l'état du terrain, ils se mettent à chevaucher de ci de là dans la forêt sauvage, faisant retentir tous les échos de leur cri habituel de ralliement : « Coo-ey! coo-ey! »

A la recherche de leur compagnon, les chasseurs avaient gagné les flancs de la vaste chaîne de montagnes; et, tout en longeant ses parois abruptes, ils criaient toujours, mais sans recevoir de réponse. Tout à coup, un son leur revient; il paraît provenir des nuages, tant il est lointain; ou peut-être n'est-ce que l'écho de leurs appels? Ils se taisent alors et le cri se répète, faible, mourant, mais pourtant distinct; il semble tomber du sommet d'un des pics escarpés qui les dominent. Ce n'est pas leur camarade; il ne peut être là-haut.

Qui est-ce donc? qui peut errer sur ces hauteurs désertes et presque inaccessibles.

Deux jeunes gens, plus hardis ou plus entreprenants que les autres, résolurent de chercher la clef du mystère. Tenant leurs chevaux par la bride, ils se mirent à gravir les pentes abruptes. Plus ils s'élevaient et plus distinctement leur parvenaient les réponses à leurs cris; enfin, arrivant près du sommet, l'un d'eux discerne un être humain aux vêtements en lambeaux qui rampait avec précaution de leur côté, tenant dans sa main ce qui semblait être un pistolet. Ils reculèrent et se cachèrent derrière des buissons. Sûrement ils avaient à faire à quelque bandit qui les avait attirés par ses cris dans cette solitude pour leur dérober leurs chevaux. Ces hommes allaient s'enfuir pour se mettre à l'abri du prétendu malfaiteur, lorsqu'ils furent arrêtés de nouveau par l'accent de vraie détresse qu'ils crurent discerner dans ses appels; émus de pitié, ils se hasardèrent à se montrer, non sans toutefois avoir armé leurs pistolets. Bientôt leur illusion fut dissipée; ils ne se trouvaient pas en présence d'un brigand, mais bien d'un pauvre missionnaire presque mort de faim et de fatigue.

Quelle chasse merveilleuse que la leur! Commencée dans la plaine, elle aboutissait, selon les desseins de Dieu, sur le sommet de la montagne où jamais ils ne seraient parvenus, humainement parlant, si leur compagnon n'avait été désarçonné

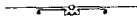
au milieu des broussailles. Et sans cette intervention providentielle, que serait devenu le malheureux perdu dans ces solitudes et qui semblait voué à une mort certaine? Que les voies du Seigneur sont donc admirables pour qui sait les discerner! Ce fut lui qui mit au cœur de ces jeunes gens d'entreprendre cette aventureuse expédition, et ce fut lui qui en dirigea chaque phase, pour aboutir à la merveilleuse délivrance que je viens de raconter.

Mais maintenant que faire de celui qu'ils venaient de découvrir? Son corps était presque réduit à l'état de squelette; ses sauveurs ne portaient sur eux aucune parcelle de nourriture; un long trajet, des plus fatigants, les séparait de toute habitation humaine et la descente de la montagne offrait mille dangers. Le Seigneur cependant me donna une force merveilleuse; mon pied ne glissa pas une seule fois sur ces pentes vertigineuses et, arrivé en plaine, je pus monter à cheval et suivre mes compagnons; je reçus même l'énergie nécessaire pour traverser le Williams qui roulait des flots tumultueux, grossis par les pluies des jours précédents. Le Seigneur est merveilleux dans sa fidélité; n'a-t-il pas promis : « Ta force sera comme tes jours? » J'en fis l'expérience quasi miraculeuse en cette occasion-là.

Un détail doit encore être ajouté à tant de merveilles. Le froid et l'épuisement m'avaient rendu

absolument sourd durant toute la journée du mardi. Le mercredi, vers le soir, sans raison apparente, mon ouïe me revint. Si ma surdité avait persisté, je n'aurais pu entendre les appels lointains des chasseurs et, par conséquent, j'aurais été incapable de leur faire connaître ma présence dans ce désert.

Enfin cette mémorable chevauchée arriva à son terme et nous atteignîmes une habitation. Elle était bien pauvre, mais me sembla un vrai palais en comparaison du tronc creux qui m'avait abrité pendant plusieurs jours. Du reste j'y trouvai ce qui illumine d'un chaud rayon le plus humble logis : une cordiale bienvenue. Les habitants se trouvaient dans des circonstances pénibles, mais ils n'en surent que mieux me témoigner leur sympathie. Du reste, je ne demandais que du repos. Le peu de nourriture que j'absorbai après mon jeûne prolongé suffit à produire chez moi une réaction assez inquiétante. Je fus pris de violentes palpitations et, renonçant à tout espoir de sommeil, je passai la nuit assis au coin du feu. Là, dans le grand silence, je méditai sur la merveilleuse délivrance dont je venais d'être l'objet et je demandai au Seigneur que les soins dont il m'avait environné devinssent un sujet de bénédictions pour d'autres. C'est alors que je résolus d'écrire ce petit récit.



Trois invitations du Seigneur.

(fin)

Jésus n'est pas seulement la vie éternelle pour celui qui croit en Lui, mais aussi la seule force qui nous rende capables de porter du fruit, lorsqu'on l'a reçu. Pour être au bénéfice de cette force, il importe que le cœur soit occupé de lui sans cesse, que nous vivions dans sa dépendance, qu'il soit lui seul, l'objet de nos pensées au milieu des difficultés et des devoirs de la vie présente; car même dans l'accomplissement de notre humble tâche de chaque jour, Christ doit être devant nos yeux. Et combien facilement nous sommes distraits et portés à nous éloigner de Lui! Pensons-y sérieusement. *Demeurer en lui*, c'est, on l'a dit, «vivre dans une dépendance ininterrompue vis-à-vis de Jésus, et chercher assidûment à réaliser ce qui se trouve en lui, ce que sa présence donne, car il est la vérité de tout ce qui nous est venu de la part du Père, et l'on y vit en demeurant en lui. Ce qui est en lui nous est communiqué, comme la sève coule du cep dans le sarment. Tout vient de lui, mais il y a de l'activité dans l'âme pour s'attacher à lui, et c'est ainsi que le fruit se produit dans le sarment. »

La vie de l'apôtre Paul a illustré d'une manière frappante ce précieux texte; aussi a-t-elle été fruc-

tueuse à la gloire de Dieu. D'autres ont suivi ses traces. Ce fut le cas d'un jeune serviteur du Seigneur, Félix Neff. On l'a nommé « l'apôtre des Hautes Alpes, » à cause de l'activité qu'il déploya dans ces parages comme prédicateur de l'Évangile. Neff était, en effet, un homme d'action, entièrement dévoué à l'œuvre du Seigneur; il était aussi un homme de prière : « Priez beaucoup, » disait-il, « *la prière est la respiration de l'âme.* Soyons donc continuellement unis au Sauveur par la prière et la méditation des choses divines. » Il demeurerait ainsi en Christ, selon la recommandation du Seigneur aux siens, qui a dit aussi : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit. » (Jean 15, 5.)

Le Seigneur, qu'il n'invoquait pas en vain, lui donna, pour la prédication, une facilité et une hardiesse qui l'étonnaient lui-même. Au surplus, la bénédiction de Dieu l'accompagna de telle sorte qu'elle porta des fruits merveilleux à la gloire de son saint Nom. Beaucoup d'âmes passèrent de la mort à la vie dans le Triève et les Hautes Alpes. A cause de sa santé, il dut quitter ces montagnes qui lui étaient devenues chères et reprendre le chemin de sa ville natale. Mais il ne pouvait oublier ses bien-aimés montagnards. Il leur adressa deux touchantes missives qui nous révèlent le sujet de ses préoccupations. Nous en détachons quelques passages relatifs au sujet qui nous occupe; ils nous

paraissent d'hier tant ils sont actuels, et pourtant quatre-vingts ans nous séparent du moment où Neff écrivait. Etant mort, il parle encore; puissons-nous faire notre profit de ces paroles :

« Veillons et prions; tout en mettant une confiance illimitée en Jésus, défions-nous de nous-mêmes, et demeurons près de lui, là, nous serons en sûreté; oui, demeurons près de lui, demeurons en lui. Prenez bien garde, chers amis, à cette expression du Sauveur : Demeurez... Demeurez en moi, comme le sarment demeure attaché au cep. Il ne dit pas seulement, comme ailleurs : *Venez à moi* (Matthieu 11, 28), mais : *Demeurez en moi*. Et comment? Comme le sarment qui ne quitte jamais le cep, hors duquel il n'y a point de vie pour lui!

Je me sens pressé de vous confirmer tout ce que je vous ai dit et prêché : car maintenant je fais l'expérience des vérités que je vous ai enseignées. En ce moment, plus que jamais, je vois l'absolue nécessité d'être chrétien de *fait*, de vivre habituellement dans la communion du Sauveur, *demeurant en lui*...

Bien que ma vie se soit consumée au service de Christ et qu'elle ait pu paraître exemplaire aux yeux des hommes, j'y retrouve tant d'infidélités, tant de choses qui souillent mon œuvre à mes yeux et surtout aux yeux du Seigneur; j'ai passé tant de temps loin de mon Dieu, que je préférerais

rester sur ce lit de langueur que de recouvrer mes forces et ma santé pour ne pas mener une vie plus véritablement chrétienne, plus entièrement consacrée au Seigneur que durant mon passé. Ah! chers amis, que de temps nous perdons, de combien de bénédictions nous nous privons, en vivant loin du Seigneur, dans la distraction, dans la recherche des choses périssables, dans la satisfaction de la chair et de l'amour-propre! C'est maintenant que je l'éprouve; et vous en ferez l'expérience aussi au jour de l'épreuve. Rachetez le temps, je ne puis trop vous le répéter; vivez près du Seigneur, demeurez en lui par la foi, par la prière, étant occupés de sa Parole...

Si vous avez goûté combien le Seigneur est bon et combien est précieuse la part qui nous est échue; si en même temps vous connaissez le prix des âmes immortelles, — est combien est affreux le sort de celles qui ignorent le Sauveur, — pourrez-vous jamais oublier la valeur de ce titre glorieux d'enfant de Dieu que vous portez? Pourrez-vous être autre chose que chrétiens dans votre conduite, si vous éprouvez quel bonheur immense c'est d'être chrétien? Vous le serez en tout et partout, vous aurez à cœur ceux qui vous entourent et chacun de vous sera ainsi un témoin de la grâce, un prédicateur, en quelque sorte. Votre cœur brûlera de zèle pour le salut des âmes, et il s'en élèvera sans cesse, comme d'un autel ardent, des soupirs et des

prières en leur faveur. » (Romains 10, 1.) Ce que Neff recommandait si vivement aux autres, il le réalisait fidèlement lui-même, mais ce ne fut jamais dans l'accomplissement de ces choses qu'il plaça sa confiance, pour se rendre recommandable aux yeux de Dieu. Assurément non; s'il était pénétré de cette vérité que nous sommes créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles (Ephésiens 2, 8, 10), il savait même beaucoup mieux que d'autres que « nous sommes sauvés par la grâce par la foi. »

Félix Neff visait à rendre ses auditeurs attentifs à ce point important de la vie chrétienne : posséder une piété effective, cultiver sans cesse des rapports intimes avec le Sauveur, demeurer dans sa communion, en un mot : *demeurer en lui*.

Puissions-nous recueillir cet important et précieux enseignement, chacun pour nous-mêmes, en en comprenant toujours mieux la portée!



A la onzième heure.

Dans un hôpital se trouvait un homme atteint d'une grave maladie de cœur. Il avait professé appartenir au Seigneur, mais ses pénibles souffrances paraissaient avoir complètement ébranlé sa

foi, si bien qu'il semblait extrêmement douteux qu'il eût jamais été réellement converti. Une parole seulement revenait sur ses lèvres :

« Si je pouvais mourir ! »

Un chrétien qui le visitait chercha à diriger ses regards vers le Seigneur, pour lui faire trouver le repos. Il se contenta de répondre qu'il avait toujours été un homme parfaitement honorable, qu'il n'avait jamais fait de mal à personne, si ce n'est d'avoir tiré sur ses semblables alors qu'il faisait son service militaire, et cela sur l'ordre de ses supérieurs, qu'il n'avait pas besoin d'un Sauveur, qu'il ne souhaitait qu'une chose, de mourir le plus vite possible pour en finir avec ses souffrances intolérables. Affligé de le voir dans cet état, son ami lui dit :

« Je vous ai fait connaître le message divin : Soyez réconciliés avec Dieu. C'est tout ce que je puis faire pour vous, mais pensez-y avant qu'il ne soit trop tard. »

Il répondit d'un ton maussade que cela lui était indifférent. Dès le lendemain on put voir que la fin approchait à grands pas. Vers minuit ses souffrances s'aggravèrent encore et, dans son angoisse, il appela l'infirmière à son secours. C'était une chrétienne: soulager ses douleurs atroces, elle ne le pouvait pas, mais elle dirigea une fois de plus ses regards vers le Sauveur. Alors, tout à coup, la

glace se rompit et, des lèvres déjà pâles du mourant, ce cri s'échappa :

« Seigneur Jésus, aide-moi, toi seul tu le peux! »

Un instant après, il expirait paisiblement, le visage illuminé d'un radieux sourire.

LE PETIT RAMONEUR

*C'est au nord de l'Italie,
Dans le val de Cournayeur,
Que se trouve la patrie
De ce petit ramoneur.*

*Il a quitté ses montagnes,
Les lieux où il vit le jour,
Pour parcourir les campagnes
Et les hameaux tour à tour.*

*Voulant gagner sa journée,
Notre petit homme noir
Ramone la cheminée
Du matin jusques au soir.*

*Pour lui la vie est austère;
C'est un long et dur labeur
Mais en pensant à sa mère
Il travaille avec bonheur.*

*Aussi quelquefois il chante
En songeant à son retour
Au lieu natal qui l'enchanté,
A l'objet de son amour.*

*Isolé sur cette terre,
Il ne prie pas en vain
Celui qui s'est fait le Père
Du faible et pauvre orphelin.*

*Il a fini son ouvrage,
C'est le bout de la saison,
Le voilà donc en voyage
Pour regagner la maison.*

*Oh! quelle heureuse journée!
Il déborde de bonheur
De revoir sa mère aimée,
Qui le presse sur son cœur.*

*Quel réconfort dans l'épreuve!
Bien précieuse faveur!
Pour cette humble et digne veuve
Et le petit ramoneur!*



Réponses aux questions du mois de septembre.

1. — 1^o L'homme parmi les myrtes et les chevaux. 2^o Les cornes. 3^o Les ouvriers. (Zacharie 1.) 4^o Les deux anges. (chap. 2.) 5^o Joshua (chap. 3.) 6^o Le chandelier et les oliviers. (chap. 4.) 7^o Le rouleau qui volait. 8^o Les femmes et l'épha. (chap. 5.) 9^o Les chars (chap. 6.)

2. — Trois chevaux, quatre cornes, quatre ouvriers. (chap. 1.) Sept yeux. (chap. 3.) Sept lam-

pes et deux oliviers. (chap. 4.) Quatre chars, quatre esprits des cieus. (chap. 6.)

3. — Soixante-dix ans. (chap. 7, 5.)

4. — Chap. 1, 16-17; chap. 2, 4, 10; 3, 9-10; chap. 6, 12-13.

5. — Joshua. (chap. 3.)

6. — Chap. 3, 8; 6, 12-13.

Questions pour le mois d'octobre.

A lire Zacharie 7 à 14.

1.— Quel tableau nous est fait ici des rues et des places à Jérusalem?

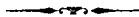
2. — Trois passages décrivant la part de bénédiction des nations.

3. — Quelle allusion trouvez-vous dans votre lecture au fait rapporté en Marc 11, 1-11?

4. — A la trahison de Judas Iscariote?

5. — Deux passages faisant allusion à ce que Christ a souffert de la part de son peuple.

6. — Où se tiendra le Seigneur lorsqu'il reviendra pour combattre les nations rebelles?



**Adresser sans faute les REPONSES aux questions à
Monsieur Recordon, professeur, Vevey.**



ESPOIR

*Le vent tristement murmure
Dans les arbres sans verdure;
La nature entière dort,
D'un sommeil comme la mort.*

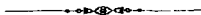
*Sur les monts, les hautes cîmes,
Sur les pentes des abîmes
Et sur les toits du hameau,
La neige étend son manteau.*

*Plus de mignonnes fleurettes,
Myosotis et pâquerettes;
Les oiseaux, tous à la fois,
Ont quitté les prés, les bois.*

*Comptant sur le Dieu fidèle,
J'attends la saison nouvelle,
Le retour du gai printemps,
Avec ses fleurs et ses chants.*

*Oui, mon cœur, dans la souffrance,
Attend, plein de confiance,
L'aube du jour éternel,
Jésus notre Emmanuel.*

*Plus de deuil et plus de larmes,
Plus de pénibles alarmes;
Nous goûterons, dans la paix,
Le vrai repos à jamais.*



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXII

(Suite.)

Question des sadducéens quant à la résurrection.

(v. 23-33.) — Viennent à leur tour les sadducéens qui représentent le parti rationaliste des Juifs (voir Actes 23, 8) et pensent embarrasser Jésus par une question touchant la résurrection qu'ils niaient. Ils supposent le cas d'une femme qui épousa successivement sept frères; car, selon la loi de Moïse, si un homme mourait sans enfant, le frère de cet homme devait épouser la veuve. Ils demandent à Jésus auquel de ces sept hommes cette femme appartiendrait à la résurrection? Jésus leur répond : « Vous errez, ne connaissant pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu; car, dans la résurrection, on ne se marie, ni on est donné en mariage, mais on est comme des anges de Dieu dans le ciel. Et quant à la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu ce qui vous est dit par Dieu, disant : « Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. »

(Exode 3, 6.) Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Puisqu'ils refusaient de croire, les sadducéens étaient dans l'erreur et ne connaissaient pas la puissance de Dieu. L'incrédulité, toujours bornée, limite la sphère du pouvoir de Dieu à celle de l'homme. Il n'y a que la foi qui puisse rendre intelligent dans les pensées de Dieu, telles que sa Parole les expose. Après la résurrection, les relations naturelles auront pris fin. Dieu les a formées pour la terre; elles cessent avec la mort. Déjà ici-bas, s'il s'agit de la nouvelle création, « toutes choses sont faites nouvelles » (2 Corinthiens 5, 17), et il n'y a ni homme, ni femme. (Voir Galates 3, 28.) Les ressuscités seront non des anges, mais comme eux, quant à la nature de l'être; ils auront des corps, ce que les anges n'ont pas, puisqu'ils sont « des esprits » (Hébreux 1, 14), et ne se marient pas. Voilà quant à l'état de ceux qui seront ressuscités.

Le Seigneur fournit ensuite la preuve de la résurrection. Il la tire du fait que Dieu, lorsqu'il parlait à Moïse depuis le buisson de feu (Exode 3, 6), s'appelle : « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. » A ce moment-là, deux cents ans environ s'étaient écoulés depuis la mort du dernier de ces patriarches et pourtant Dieu s'appelle leur Dieu. Or, comme Dieu n'est pas le Dieu des morts, le fait qu'il s'appelle leur Dieu longtemps après leur décès, prouve qu'ils vivent; Dieu

ne dit pas qu'il *était* le Dieu d'Abraham, etc.; mais qu'il *est*. Outre cela, tous ces patriarches n'avaient pas reçu les choses promises. (Hébreux 11, 13-16.) Il faut donc qu'ils ressuscitent pour qu'ils puissent en jouir; car, si la mort a séparé l'âme du corps, ce n'est pas pour toujours. Tous les hommes doivent se retrouver comme Dieu les a créés, corps et âme réunis : ceux qui auront cru, pour jouir de la félicité éternelle, et ceux qui n'auront pas cru, pour porter éternellement la peine de leurs péchés.

Quand les foules eurent entendu la réponse de Jésus, elles s'étonnèrent de sa doctrine. Si elles avaient cru qui il était, elles n'auraient pas été étonnées, car de quoi le Fils de Dieu n'est-il pas capable?

De nos jours, les sadducéens du christianisme sont nombreux et cherchent à égarer par leur prétendue sagesse. Il y a un seul moyen de ne pas se laisser détourner par leurs raisonnements, c'est de croire les Ecritures, croire Dieu plutôt que sa pauvre créature déchue, égarée dans les ténèbres qu'elle préfère à la lumière divine. Un jour viendra, le jour du Seigneur, où tous les habiles raisonneurs de ce siècle auront la bouche fermée; ils verront leurs erreurs, mais il sera trop tard pour se repentir.

Que chacun de mes jeunes lecteurs ferme ses oreilles à la voix trompeuse du raisonnement hu-

main et matérialiste, pour écouter Dieu pendant qu'il en est temps! « Inclinez votre oreille et venez à moi; écoutez, et votre âme vivra. (Esaïe 55, 3.)
 « Mon fils, cesse d'écouter l'instruction qui fait errer loin des paroles de la connaissance. » (Proverbes 19, 17.)

Question des pharisiens.

(v. 34-40.) — Les pharisiens, secte opposée aux sadducéens, viennent encore à Jésus avec une question touchant la loi, toujours pour l'éprouver: « Maître, » demande l'un d'eux, « quel est le grand commandement dans la loi? Et il lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta pensée. » C'est là le grand et premier commandement. Et le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Les pharisiens, paraît-il, cherchaient à déterminer l'importance relative des divers commandements, afin d'attribuer plus de mérites à ceux qui auraient accompli les plus grands. Jésus leur montre que ce qui donne aux commandements leur valeur, c'est le motif qui fait agir, l'amour pour Dieu et pour son prochain. Si cet amour existe, la loi s'accomplira. « De ces deux commandements dépendent la loi tout entière et les prophètes. » Les prophètes ont toujours cherché, par amour pour Dieu et leur prochain, à ramener le peuple à l'observation de la loi.

Par la participation à la nature divine, le chrétien est rendu capable d'aimer Dieu et son prochain, d'accomplir ainsi la pensée de Dieu dans la loi, et même de la dépasser. En imitant Christ, qui a laissé sa vie pour des ennemis, nous devons laisser nos vies pour nos frères. (1 Jean 3, 16.) « L'amour ne fait point de mal au prochain; l'amour est donc la somme de la loi. » (Romains 13, 10.)

Question de Jésus aux pharisiens.

(v. 41-46.) — Après avoir vu passer devant lui tous ces interrogateurs, le Seigneur pose aux pharisiens une question relative à sa personne. Il leur demande d'abord : « Que vous semble-t-il du Christ? — de qui est-il fils? Ils lui disent : De David. » Puisqu'il en est ainsi, voici une autre question embarrassante pour eux : « Comment donc David, en Esprit, l'appelle-t-il seigneur, disant : « Le Seigneur a dit à mon seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous tes pieds? » Si donc David l'appelle seigneur, comment est-il son fils? » Si le fils de David n'avait pas dû être rejeté par son peuple, l'Esprit de Dieu n'aurait pas mis ces paroles dans la bouche du roi-prophète au Psaume 110. Par son rejet, le Seigneur allait prendre une position nouvelle, recevoir la domination sur toutes choses et attendre,

dans la gloire, que Dieu mît ses ennemis sous ses pieds.

La question des pharisiens démontrait aussi la culpabilité de ceux qui étaient considérés comme ses ennemis et elle les jugeait. « Et personne ne pouvait lui répondre un mot; et personne, depuis ce jour-là, n'osa plus l'interroger. »

Les pharisiens ne veulent pas de cette sagesse qui les confond; ils aiment mieux rester dans leur ignorance et leur haine contre Jésus qui les poussera à se débarrasser de lui, à se priver eux-mêmes de tout espoir de salut. Que de personnes, de nos jours, se trouvent dans le même cas! L'intelligence naturelle peut constater plus ou moins la sagesse et la vérité des Ecritures et de la personne de Jésus; mais on n'aime pas la vérité, car elle place le cœur et la conscience en présence de la lumière qui en montre le véritable état; on préfère ne pas approfondir ces réalités au lieu de demeurer en présence de la vérité qui conduit au Sauveur. Comme Félix en Actes 24, 25, beaucoup ont dit : « Pour le présent va-t'en; quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler. » La chair refuse de se présenter devant le Seigneur; si donc l'on attend qu'elle y consente, on trouvera la porte fermée. Le moment convenable est « aujourd'hui ». Laisser passer ce moment, c'est endurcir son cœur et s'exposer à la perte éternelle.

CHAPITRE XXIII

Discours de Jésus aux foules et aux disciples.

(v. 1-12.) — Le triste état des chefs du peuple ayant été démontré, Jésus éprouve le besoin de mettre en garde les foules et les disciples contre leur manière d'agir, pour qu'ils distinguent la marche des scribes et des pharisiens d'avec la Parole qu'ils enseignaient. Leur respect extérieur pour la Parole divine faisait prendre en considération leur marche; c'est bien ce qui devrait toujours avoir lieu. Mais il y avait contradiction absolue entre leur conduite et la loi qu'ils plaçaient devant le peuple. Celle-ci demeurait cependant la même dans sa perfection divine, et, si ceux qui la présentaient ne s'y conformaient pas, ceux qui les écoutaient devaient faire ce qu'ils disaient et ne pas imiter leurs actes. Quel contraste entre la conduite de ces hommes et celle de l'apôtre Paul qui pouvait dire : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, faites ces choses. » (Philippiens 4, 9.)

Jésus dit : « Les scribes et les pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse (c'est-à-dire qu'ils enseignent comme lui). Toutes les choses donc qu'ils vous diront, faites-les et observez-les; mais ne faites pas selon leurs œuvres, car ils di-

sent et ne font pas; mais ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter (c'est-à-dire se montrent très exigeants pour l'accomplissement de la loi) et les mettent sur les épaules des hommes, mais eux, ils ne veulent pas les remuer de leur doigt. » Ceux qui prêchent sans mettre en pratique ce qu'ils disent sont exigeants envers les autres, parce qu'ils ne connaissent pas la difficulté qu'il y a à faire céder sa volonté propre devant celle de Dieu, surtout au temps où la loi était donnée à l'homme dans la chair dont la volonté ne se soumet pas à celle de Dieu. Ces gens-là faisaient devant les hommes des œuvres qui leur donnaient l'apparence de la piété; mais il n'y avait dans leur cœur que l'orgueil et la recherche de leur propre satisfaction. Ils élargissaient leurs phylactères ¹, voulant, en cela, pratiquer l'enseignement de Deutéronome 6, 8; 11, 18, mais sans que le cœur fût touché par ces paroles. Partout ils cherchaient les premières places, les salutations en public; ils aimaient à être appelés : « Rabbi, » titre honorifique qui signifie maître, dans le sens d'un grade obtenu, tandis que Jésus dit : « Mais vous, ne soyez pas appelés : Rabbi; car un seul est votre conducteur, le Christ; et vous, vous êtes tous frères. Et n'appellez personne sur la terre votre père; car un seul est votre Père, celui

¹ Bandes de parchemin sur lesquelles étaient écrits des passages de la loi et que l'on portait sur le bras gauche et sur le front.

qui est dans les cieux. Ne soyez pas non plus appelés conducteurs; car un seul est votre conducteur, le Christ. » Toutes ces exhortations mettent en garde contre l'esprit clérical; car le caractère dominant du clergé est de se placer entre Dieu et les âmes et de rechercher l'honneur qui revient à Dieu seul. Cela conduit à l'hypocrisie; car, pour s'attirer la faveur des hommes, il faut chercher à paraître ce que l'on n'est pas. Que Dieu nous garde d'un tel esprit!

Jésus termine cette partie de son discours en indiquant le vrai caractère du serviteur : « Mais le plus grand de vous sera votre serviteur. Et quiconque s'élèvera sera abaissé; et quiconque s'abaissera sera élevé. » Nous le savons, l'expression parfaite du vrai Serviteur a été manifestée en Christ, le véritable Conducteur. Il s'est abaissé pour servir, comme nous l'avons vu au chapitre 20, 28. C'est pourquoi Dieu l'a haut élevé. Quel contraste avec ce qu'il signale chez les scribes et les pharisiens aux v. 6 à 8! Pussions-nous tous, petits et grands, être pénétrés de l'esprit de Christ dans son service, ne cherchant jamais à paraître, mais toujours à servir, en nous effaçant naturellement et en attendant que Dieu montre son appréciation de notre marche et de notre service!

(A suivre.)

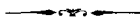


*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'octobre.*

1. — *a)* et *b)* les Juifs; *c)* les gentils.
2. — Christ, la justice de Dieu.
3. — Comme jugement de Dieu.
4. — Depuis la transportation à Babylone.

Questions.

1. — Comment être intelligent dans les pensées de Dieu?
2. — Pourquoi David appelle-t-il Jésus son Seigneur?
3. — Que faire après avoir entendu la Parole?



AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE IX

Le ciel se couvre.

Mais à quoi s'occupait M. Judson, tandis que sa femme travaillait parmi ses jeunes filles? Il ne restait pas oisif, soyez-en sûrs. Il écrivait beaucoup et avait déjà traduit une bonne partie des

Écritures dans la langue indigène. Chaque semaine un nombre considérable de Birmans se rendaient au *zayat*; quelquefois l'un d'eux s'y installait pendant plusieurs heures, posant des questions ou écoutant les explications que le missionnaire donnait sur diverses portions du Nouveau Testament.

Parmi ceux qui venaient le plus souvent et qui s'attardaient le plus volontiers se trouvait un ancien soldat, devenu marchand sur ses vieux jours. Après quelques conversations, le Saint-Esprit lui montra qu'il était un pauvre pécheur perdu et qu'il avait besoin d'un Sauveur. Ses yeux étaient remplis de larmes lorsqu'il dit à M. Judson :

« Je désire de toute mon âme devenir un disciple de Christ. »

La pensée de l'amour du Seigneur Jésus le touchait profondément.

« Quelle merveille, disait-il, que le Fils de Dieu, le Saint, le Juste, puisse aimer des pécheurs. C'est ce qui satisfait mon cœur; j'avais soif d'un amour tel que celui-là. Les dieux des Hindous ne peuvent pas aimer. »

Sûrement cet humble chrétien avait raison. Tout au fond de chaque cœur humain il y a un besoin intime d'aimer et d'être aimé. Et ce besoin-là, le Seigneur seul peut le satisfaire complètement.

Cependant de lourds nuages menaçants com-

mençaient à couvrir le ciel pour les missionnaires. L'orage ne devait éclater que quelques mois plus tard, mais les avant-coureurs s'en faisaient déjà sentir.

Malgré cela, ne vous apitoyez pas sur le sort de nos amis; ne regrettez pas pour eux qu'ils fussent venus en Birmanie. Ils avaient la joie de savoir que leur travail n'avait pas été vain dans le Seigneur. Trois Birmans avaient confessé Jésus comme leur Sauveur et si, parfois, ils paraissaient timides et craintifs, les missionnaires n'en étaient pas moins convaincus de la sincérité de leur foi et ils comptaient sur Dieu pour leur donner la fermeté nécessaire au moment du besoin.

« Que s'est-il donc passé? » se demandèrent un matin M. et M^{me} Judson; ils se tenaient sur le seuil du *zayat* d'où ils pouvaient voir une certaine étendue de pays. Les indigènes couraient çà et là, pleins d'agitation; ils s'abordaient quelquefois; des groupes se formaient et des paroles s'échangeaient à voix basse, avec des regards craintifs jetés aux alentours. Evidemment des nouvelles étaient arrivées à Rangoon, mais personne ne semblait savoir précisément de quoi il s'agissait.

M. Judson eut de nombreux visiteurs ce jour-là. L'un d'eux lui dit tout bas : « Le roi est malade, » tandis que son voisin cherchait à lui faire comprendre par signes que le roi était mourant, mort peut-être. Aucun indigène n'aurait osé dire ouver-

tement : « Le roi est mort. » Si un officier ou un fonctionnaire avait entendu de semblables paroles, il aurait vite fait de se saisir du coupable et de le punir par une amende ou par la prison.

Quelques jours plus tard, un messenger royal arriva à Rangoon. « Le roi, dit-il, s'en est allé, mais son petit-fils, le nouveau seigneur de la terre et de l'eau, est maintenant votre roi. Demeurez en paix et obéissez-lui en toutes choses, comme vous avez fait pour son grand-père. »

Cette proclamation fut accueillie sans enthousiasme. Chacun savait que le nouveau roi se ferait obéir par la crainte et non par l'affection ou par la confiance.

« Il renverra tous les missionnaires, » dit quelqu'un, tandis que, d'un autre côté, M. Judson apprenait que l'empereur avait donné l'ordre que tous ses sujets fréquentassent les temples d'idoles. Un troisième messenger le suppliait de se rendre à Ava, d'obtenir une audience du monarque et de gagner sa faveur afin de pouvoir continuer à travailler en Birmanie.

Irait-il ou n'irait-il pas? M. Judson ne savait à quoi se résoudre, mais il désirait avant tout connaître la volonté de Dieu au sujet de ce voyage. Il attendit donc. Du reste, il savait parfaitement que Dieu pouvait frayer un chemin à l'Évangile en Birmanie, même si le roi refusait de prêter l'oreille à son message de paix.

A peu près à la même époque, un pêcheur indigène fut converti et fut ajouté à la petite troupe de chrétiens. Il y avait maintenant quatre Birmanes qui se souvenaient de la mort du Seigneur autour de sa table. Ces nouveaux chrétiens témoignaient d'un grand zèle pour la prière et pour la lecture de la parole de Dieu et souvent ils tenaient entre eux de petites réunions dont ils jouissaient extrêmement. Presque chaque jour ils demandaient au missionnaire quand il leur donnerait la Bible entière dans leur propre langue.

« Dès que Dieu le permettra, » répondait M. Judson en souriant. Mais bien du temps devait se passer avant qu'il fût à même d'achever même le Nouveau Testament.

(A suivre.)

Les Dragonnades.

(Suite.)

La lettre pastorale et les deux lettres du roi manifestèrent deux courants de pensées opposées parmi les réformés en France. Tous avaient soif de tranquillité, sans doute. Jadis aussi les hommes de Gédéon, en campagne pour repousser l'ennemi, eurent soif. Sans qu'ils s'en doutassent, le Dieu d'Israël, en leur accordant le moyen d'apaiser cette

soif, les soumettait à une épreuve par laquelle le véritable état de leur cœur allait être pleinement et nettement manifesté. Pour le grand nombre, à leur insu peut-être, leur bien-être occupait la première place dans leurs pensées. « Et l'Éternel dit à Gédéon : Le peuple est encore nombreux; fais-le descendre vers l'eau, et là *je te les épurerai*; et il arrivera que celui dont je te dirai : Celui-ci ira avec toi, celui-là ira avec toi; et que chacun de qui je te dirai : Celui-ci n'ira pas avec toi, celui-là n'ira pas. Et il fit descendre le peuple vers l'eau. Et l'Éternel dit à Gédéon : Quiconque lapera l'eau avec sa langue, comme lape le chien, tu le mettras à part, et aussi tous ceux qui se courberont sur leurs genoux pour boire. Et le nombre de ceux qui lapèrent dans leur main en la portant à leur bouche, fut de *trois cents* hommes; et tout le reste du peuple se courba sur ses genoux pour boire l'eau. Et l'Éternel dit à Gédéon : Par les trois cents hommes qui ont lapé l'eau je vous sauverai. » (Juges 7, 4-7.)

Moyen fort simple, comme tout ce qui est parfait, mais infailible, de manifester les affections de chacun. En effet, les trois cents hommes qui lapèrent l'eau dans leur main conservèrent leur attitude de soldats prêts à faire face à l'ennemi, tout en satisfaisant à leurs besoins légitimes, leur bien-être est tout à fait secondaire; l'essentiel, c'est la poursuite des intérêts de leur Dieu. Si l'ennemi,

tout à coup, avait fondu sur eux, le grand nombre était dans une attitude bien honteuse pour le recevoir : sur leurs deux genoux et le visage à fleur d'eau ! Quel avertissement humiliant autant que solennel pour nous !

Si tous les Réformés de France avaient soif de paix, le grand nombre soupirait plus après cela qu'après la fidélité à Dieu et à sa Parole ; aussi se montrèrent-ils tout préparés à se laisser séduire : « Le roi, disaient-ils, a enfin compris que le temps des violences est passé, et quand il nous assure de sa parole royale qu'il veut nous traiter avec douceur, c'est qu'il réproouve l'infamie des moyens employés contre nous jusqu'ici. » D'autres, en petit nombre, semblables aux trois cents hommes de Gédéon, décidés avant tout à voir triompher les intérêts de Christ, ne se laissèrent pas tromper par ce langage perfide ; sous les dehors du berger, ils virent nettement le loup.

Sur ces entrefaites, un certain nombre de fidèles décidèrent de se réunir en secret à Toulouse pour aviser aux mesures à prendre. Le Languedoc, le Vivarais, les Cévennes et le Dauphiné envoyèrent des délégués. Ces hommes de Dieu se rencontrèrent, au nombre de seize, chez Claude Brousson, avocat célèbre, aussi distingué par sa grande piété que par son intelligence et son intégrité. Ils prirent la résolution de rouvrir les temples et de rétablir l'exercice du culte.

Avant de se séparer, ils adressèrent au roi une requête sobre, humble, mais ferme. Ils dirent entre autres : « Nos assemblées ne blessent point la fidélité que nous devons au roi; nous sommes tout disposés à sacrifier nos biens et nos vies pour son service. La même religion qui nous contraint de nous assembler pour célébrer la gloire de Dieu, nous apprend que nous ne pouvons jamais être dispensés, sous aucun prétexte que ce soit, de la fidélité qui est due à Votre Majesté.

« A l'égard de nos devoirs envers Dieu, Votre Majesté ne peut trouver mauvais que nous rendions à ce grand Dieu l'adoration et le service que nous Lui devons. Nous sommes persuadés que Dieu ne nous a mis au monde que pour le glorifier, et nous aimerions mieux mille fois perdre la vie que de manquer à un devoir si saint et si indispensable. »

Ne semble-t-il pas entendre Pierre et Jean et les autres apôtres devant le Sanhédrin ou tribunal suprême des Juifs : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu. Car pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues. » Et plus tard, lorsque l'opposition du Sanhédrin se manifeste plus violente encore, Pierre et les apôtres répondent par ces paroles brèves mais positives : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » (Actes 4, 19, 20; 5, 29.)

Comme tous le prévoyaient, un orage sans pareil ne tarda pas à éclater sur tout le Midi, mais principalement sur le Dauphiné¹ et le Vivarais². Louvois répondit à la requête des seize en lançant ses dragons en masse dans ces contrées. La terrible menace par laquelle se terminait la lettre pastorale reçut ainsi, sans tarder, son effroyable accomplissement.

Le nombre des martyrs alla croissant; sur la terre étrangère, dans les prisons, sur les galères, tous les Réformés avaient des parents, des amis, de fidèles conducteurs spirituels; leurs temples étaient démolis, leurs assemblées sévèrement interdites, même la lecture de la Bible en famille et le chant des psaumes et cantiques leur étaient défendus; leurs enfants leur étaient enlevés et placés chez des catholiques auxquels ils devaient payer une pension; on les exclut de tous les emplois publics, même les carrières libérales³, leurs écoles, leurs collèges, leurs académies furent fermées. Ils ne pouvaient vivre dans le royaume, et cependant défense leur était faite d'en sortir sous les peines les plus terribles.

¹ Aujourd'hui les départements de l'Isère, des Hautes-Alpes et une partie de celui de la Drôme.

² La presque totalité de l'Ardèche actuelle.

³ Celles d'avocat, de médecin, de professeur, de notaires, de pharmacien, etc.

Chaque jour les bourreaux faisaient de nouvelles victimes; chaque jour les portes sinistres des prisons se refermaient sur d'illustres témoins de Dieu et de sa vérité, et les galères se remplissaient de chrétiens, même des enfants dont le seul crime était de chercher à suivre fidèlement les enseignements du Seigneur.

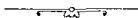
Ces prisons étaient de véritables antres, sales, puants, infects. Mais il y en avait de plus horribles encore que les autres. On cite celle de Bordeaux, dont le cachot appelé *l'enfer* était presque digne de ce nom; mais la plus redoutable de toutes était celle de l'hôpital général de Valence. La plume se refuse à écrire les traitements cruels auxquels étaient exposées les infortunées victimes de Hérápine, administrateur de l'hôpital, que par dérision on appela la Rapine. Par un raffinement de cruauté, quand un cachot paraissait aux persécuteurs un séjour supportable, on y jetait des animaux morts.

Le pieux Claude Brousson, étreint lui aussi par l'amour du Christ, quitta tout pour l'amour des saints. D'une constitution délicate, affaiblie encore par les privations et les souffrances, il suppléait aux forces corporelles qui lui manquaient par une foi active dans les soins fidèles de son Seigneur; n'accomplit-il pas sa force dans l'infirmité des siens? Aussi il ne fut jamais confus. Il prêchait dans les chaumières, les cavernes, les ravins, les

forêts. Les temps orageux dans lesquels il vivait n'avaient pas aigri son esprit contre ses persécuteurs. Il exhortait ses auditeurs à aimer, plaçant devant eux le Seigneur Jésus, le divin modèle, lequel, du haut de sa croix, intercède pour ses meurtriers : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » « Souffrez, leur disait-il, mais ne faites pas souffrir. »

Il comparait volontiers les chers enfants de Dieu à une colombe : « La colombe est un oiseau pur et net, qui ne se cache pas dans des ordures, mais bien plutôt dans la *fente du rocher*. (Voir Exode 33, 21 à 23.) La colombe est douce, pacifique; vous aussi, colombes de Christ, soyez doux, paisibles, charitables. Ne rendez pas mal pour mal, outrage pour outrage; si l'on vous ôte vos biens, vous chassant de vos maisons, vous traînant dans de basses fosses, vous faisant souffrir les plus cruels supplices, imitez le divin modèle, priez, mais ne maudissez pas. Vous êtes faibles, recourez à la force de Jésus, le Témoin fidèle et véritable. »

(A suivre.)



L'AÉROPLANE

L'homme, on peut l'affirmer, a au-dedans de lui l'idée de l'infini. Aussi son esprit inventif le pousse-t-il à explorer tous les domaines à sa portée.

et à perfectionner les choses dont il fait usage. Notre époque encore plus que celles qui l'ont précédée, se distingue par la rapidité avec laquelle tout s'accomplit. On peut maintenant franchir, en peu de temps, sur terre et sur mer, de très grandes distances, grâce à la vapeur et à l'électricité. Non contents de cela, les hommes ont dirigé leurs regards en haut pour tenter de s'élever dans les airs à la manière des oiseaux. Il y a longtemps déjà, en 1783, on inventa les ballons, mais ces dernières années, parut l'aéroplane au moyen duquel celui qui le monte peut non seulement s'élever avec facilité dans les airs et parcourir de grands espaces, mais encore choisir à volonté sa route.

L'aéroplane est un appareil à voler assez semblable à un oiseau; il a des ailes et une queue qui lui sert de gouvernail. A la place du bec se trouve une haute hélice à deux palettes. Une machine à essence, aussi légère que puissante, actionne l'hélice à une vitesse telle qu'il est impossible de la voir tourner quand elle est en pleine course. L'aviateur, affublé d'un costume spécial qui le préserve contre les éclaboussures de l'huile et les poussées de l'air, se loge à l'intersection des ailes; et une fois installé, il fait ronfler la machine et le soi-disant oiseau est prêt à prendre son vol. L'appareil glisse sur le sol sur des roues élastiques, puis, sans effort, avec une grâce légère, se soulève, perd pied et se promène dans les airs. L'homme

n'a qu'à toucher ses leviers, il monte, il descend, va à droite, à gauche, se penche pour tourner et revient à terre selon son désir, s'il n'éprouve pas de contre-temps. Tantôt il rase l'herbe, tantôt il va frôler les nuages, où il n'apparaît plus que comme un grand aigle, dans son vol majestueux.

L'aviation a fait de grands progrès en peu de temps. Le 13 juin 1908, un aviateur parvint à se soutenir dans l'atmosphère pendant plus d'une minute en parcourant 1300 mètres. Un autre parcourut en un seul vol 280 kilomètres en trois heures et demie; et un troisième franchit en 59 minutes la distance entre Bordeaux et Arcachon, faisant 100 kilomètres à l'heure. Mais que de vies humaines ont été déjà sacrifiées dans ces voyages aériens!

* * *

En parlant des aéroplanes tellement admirés aujourd'hui, nous nous demandons si ces tentatives de s'élever dans les airs, à la façon des oiseaux, ne sont pas des plus téméraires. Quoiqu'il en soit, une classe de personnes sont à la veille de leur départ de la terre, nous voulons parler des croyants, départ qui n'a encore jamais eu son pareil; il aura pour terme le ciel, la maison du Père, où le Seigneur Jésus prépare place à ses rachetés. Il dit à ses bien-aimés disciples, avant de les quitter :

« Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi. » (Jean 14, 2, 3.)

En dépit de l'incrédulité grandissante, le cœur du racheté s'appuie sur cette parole qui aura certainement son accomplissement, quoique dix-neuf siècles nous séparent maintenant du moment où elle fut prononcée. Le Seigneur dans la gloire est loin d'avoir oublié sa promesse. C'est la dernière chose qu'il rappelle aux siens à la fin du Livre inspiré et il ajoute que son accomplissement ne tardera pas : « Oui, je viens bientôt, » leur dit-il. (Apocalypse 22, 20.)

Ne l'oublions pas, le moment du départ est prochain. L'œuvre de réveil et de rassemblement qui s'accomplit au près et au loin paraît le faire pressentir. Nous apprenons, d'après l'Écriture, de quelle façon cela aura lieu. Voici ce que nous lisons à ce sujet : « Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis, nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air; et ainsi

nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thésaloniciens 4, 16, 17.)

Ainsi deux choses vont avoir lieu : la résurrection des saints endormis et la transmutation des croyants vivants, avant l'enlèvement dans les nuées de l'innombrable phalange des rachetés, sans qu'il en manque un seul au rendez-vous; et l'événement aura lieu en un clin d'œil.

Quelle merveilleuse ascension! Et ce ne sera pas pour redescendre sur la terre et nous y trouver comme auparavant, mais afin de demeurer pour toujours avec le Seigneur. Ce sera un moment béni pour le racheté; il l'attend avec bonheur.

Et toi, jeune lecteur, seras-tu du nombre de ceux qui s'en iront si promptement au-devant du Seigneur, en l'air? Ou seras-tu laissé sur la terre pour le jugement des vivants qui suivra? Il n'y a pas d'autre alternative. Tu le vois, la question est solennelle autant qu'opportune. Ne cherche pas à l'éluder.

Le Seigneur n'a fixé aucune date quant au moment de son retour. Il peut donc réaliser sa promesse aujourd'hui même; et si cela avait lieu, qu'en serait-il de toi?

Aujourd'hui, Jésus t'appelle encore; réponds donc à sa voix d'amour sans tarder; alors tu seras certain d'entendre aussi la voix du commandement et la trompette du départ, et, avec tous les rachetés, tu iras à la rencontre de ton Sauveur

pour être avec lui dans le lieu du parfait bonheur.

Quelle grâce alors pour toi de pouvoir élever tes yeux en haut à la pensée du bienheureux moment de la délivrance!

* * *

*Tournons donc nos désirs vers le jour qui s'avance ;
Appelons ardemment Celui qui vient bientôt,
L'objet de notre amour et de notre espérance,
De notre vrai bonheur il garde le dépôt.*

*Nous t'attendons, Jésus, de la gloire suprême ;
Nous sommes étrangers, voyageurs ici-bas.
Pour enlever les tiens, tu reviendras toi-même.
Ton retour est certain et tu ne tardes pas.*

*Quel instant désiré que celui qui s'apprête,
Où, glorieux, du ciel, Seigneur, tu descendras !
Quel instant bienheureux, ah ! quel moment de fête,
Quand pour toujours enfin vers Toi tu nous prendras !*



Réponses aux questions du mois d'octobre.

1. — Zacharie 8, 4-5.
2. — Zacharie 8, 22; 9, 10; 14, 16.
3. — Zacharie 9, 9.
4. — Zacharie 11, 12-13.
5. — Zacharie 12, 10 et 13, 6-7.
6. — Sur la montagne des Oliviers. (ch. 14, 4.)

Questions pour le mois de novembre.

A lire Esdras 5, 6-17; 6 à 10.

1. — Qui pourvoyait aux dépenses nécessitées par la construction de la maison de l'Éternel?
2. — Combien d'années dura cette construction?
3. — Esdras monta-t-il à Jérusalem avec le peuple au commencement? Quelle était sa mission 1^o de par l'Éternel? 2^o de par le roi de Perse?
4. — Quel témoignage avait-il rendu au roi?
5. — Quel sentiment domine dans la prière qu'Esdras présente à l'Éternel au sujet du péché du peuple?
6. — Où et par qui furent célébrées les 6 fêtes de Pâque mentionnées dans l'Ancien Testament? (Voir Exode, Nombres, Josué, 2 Chroniques (chapitres 29 à 35) et Esdras.



Adresser sans faute les REPONSES aux questions à Monsieur Recordon, professeur, Vevey.



Fleurs tardives.

*Voici décembre;
Et dans la chambre,
Que vous ornez,
Humbles fleurettes,
Si mignonnettes,
Vous nous charmez.*

*Des mains amies
Vous ont cueillies
Au pied des monts,
Dans l'entourage
D'un grand village
Que nous aimons.*

*Votre message
Est le doux gage
De l'amitié,
Fleurette aimable
Et désirable,
En vérité.*

*L'amour suprême,
Toujours le même,
Du Dieu Sauveur
La fait éclore,
L'hiver encore,
Dans notre cœur.*

*Voici décembre;
Et dans la chambre
Que vous ornez,
Humbles fleurettes,
Si mignonnettes,
Vous nous parlez.*



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXIII

*(Suite.)**Sept fois « malheur. »*

(v. 13-39.) — Le Seigneur s'adresse maintenant aux scribes et aux pharisiens hypocrites en prononçant sept fois « malheur » sur leurs différentes manières d'agir et en dénonçant les divers traits de leur iniquité.

Le premier « malheur » (v. 13) est attiré sur eux par le fait qu'ils fermaient le royaume des cieux devant les hommes; non seulement, ils n'y entraient pas eux-mêmes; mais ils ne permettaient pas aux autres d'y entrer. Tout le long du ministère de Jésus, ils s'étaient opposés à Lui, parce qu'ils voulaient garder leur position au milieu du peuple dans l'ancien système juif, où leur orgueil naturel trouvait sa satisfaction, tandis que, pour entrer dans le royaume, il fallait reconnaître l'autorité de Christ et devenir comme les petits enfants.

Au lieu de cela, ils cherchaient à gagner des

prosélytes, c'est-à-dire, à faire adopter, en tout ou en partie, la religion juive à des étrangers; mais loin d'être un moyen de salut pour eux, cela ne faisait qu'augmenter leur culpabilité. A cause de cela, un second « malheur » est prononcé sur eux.

Dans les v. 16-22, Jésus leur reproche d'avoir établi certaine manière de jurer qui avait plus de valeur dans un cas que dans un autre. Ils faisaient méconnaître ce qui avait une valeur réelle aux yeux de Dieu et par conséquent, détournaient de lui pour fixer la pensée sur la matière, ce qui a lieu pour toute religion de forme. Ils attiraient par là sur eux un troisième « malheur ». La quatrième fois que Jésus prononce un « malheur, » c'est en dénonçant l'hypocrisie avec laquelle les pharisiens observaient strictement certains détails de la loi; ils payaient la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, chose sans grande importance, mais qui les faisait passer aux yeux des hommes pour de fidèles observateurs de la loi. En revanche, ils négligeaient ce qui était le plus important : « le jugement, et la miséricorde, et la fidélité. » Pour les pratiquer, il faut un état d'âme exercé par la Parole, qui permette de discerner ce qui est juste envers Dieu et d'être miséricordieux envers ses semblables, tandis qu'on peut s'acquitter de ces actes purement matériels sans avoir affaire avec Dieu et sans qu'il en coûte rien. Non que l'on doive faire abstraction des détails de la

loi. Jésus dit : « Il fallait faire ces choses-ci, et ne pas laisser celles-là. » Ces guides aveugles coulaient ainsi le moucheron et avalaient le chameau; scrupuleux pour de petites choses en présence de leurs frères, ils étaient sans conscience envers Dieu pour l'accomplissement de sa volonté. Nous avons à prendre garde de leur ressembler, car notre nature nous porte facilement à agir selon leurs principes.

Les deux « malheur » que Jésus prononce ensuite contre eux sont en rapport avec l'hypocrisie qui les faisait paraître justes aux hommes. Ils étaient comme des coupes et des plats nettoyés au dehors, mais pleins, au dedans, de rapine et d'intempérance. La rapine, c'est l'action de s'approprier ce qui ne vous appartient pas en abusant de la position que l'on occupe, et l'intempérance est le manque de sobriété à tous égards. Ils auraient dû nettoyer leur cœur de ces choses, afin que la pureté qui paraissait au dehors, vînt du dedans et fût vraie. Le Seigneur les compare aussi à des sépulcres blanchis. En Orient, on blanchit souvent les sépulcres, pour leur donner une belle apparence; mais cela ne change rien à l'intérieur, qui est rempli d'ossements et d'impuretés de toute sorte. De même, ces hypocrites, malgré leur extérieur de pureté, n'en avaient pas moins leur cœur rempli de tout ce qu'il y a de plus souillé aux yeux de Dieu, ce dont la mort est l'image.

Souvenons-nous tous que Dieu veut de la réalité dans le cœur et que personne ne peut le tromper par l'apparence. A quoi sert de paraître devant les hommes ce que l'on n'est pas devant Dieu? C'est devant Dieu qu'il faudra être manifesté un jour. (Lire 2 Corinthiens 5, 10.)

Le dernier « malheur » prononcé sur les scribes et les pharisiens l'est parce qu'ils bâtissaient des tombeaux aux prophètes que leurs pères avaient tués, sans être dans un meilleur état qu'eux, quoi- qu'ils eussent dit. « Si nous avions été dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas pris part avec eux au sang des prophètes. » On peut considérer comme une action très pieuse le fait de bâtir des monuments aux prophètes, mis à mort dans le temps où Israël était idolâtre, mais ces prophètes, en rappelant le peuple à la loi, annonçaient la venue de Christ (voir Actes 7, 52), et maintenant que Christ était au milieu d'eux, ils ne l'écoutaient pas plus que leurs pères n'avaient prêté l'oreille aux prophètes: ils portaient les mêmes caractères que leurs pères et comblaient leur mesure. Aussi le Seigneur allait les mettre à l'épreuve, pour leur faire montrer s'ils valaient mieux que leurs ancêtres : « C'est pourquoi, » leur dit-il, « voici, moi, je vous envoie des prophètes, et des sages, et des scribes: et vous en tuerez, et vous en crucifierez, et vous en fouetterez dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en

ville, en sorte que vienne sur vous tout le sang juste versé sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous dis : toutes ces choses viendront sur cette génération. » La patience dont Dieu avait usé envers son peuple, — et par ce fait, envers l'homme, — est bien grande, depuis les jours où le premier juste avait été mis à mort. Au travers de diverses économies, Dieu avait tout essayé avant d'exécuter le jugement. Mais de quelque manière que Dieu ait agi, l'homme, au lieu de se repentir, a manifesté envers lui une opposition, parvenue à son apogée lorsqu'il a mis à mort son Fils, venu en grâce. Comme dit le Seigneur en Jean 16, 22-24 : « Ils n'ont pas de prétexte pour leur péché... maintenant ils ont vu, et haï, et moi, et mon Père. » Il allait encore leur envoyer des prophètes, des sages et des scribes (Jésus désigne ainsi les apôtres qui viendraient après son départ) et ils allaient les traiter comme leurs pères avaient traité les prophètes. Ils feraient preuve d'un état pire encore, parce qu'ils jouissaient de privilèges plus grands et n'avaient retiré aucun enseignement des voies de Dieu envers le peuple. Ainsi la responsabilité accumulée sur les hommes durant tout le temps de la patience de Dieu, serait frappée par les jugements qui fondraient sur eux. C'est pourquoi Jésus dit : « En vérité, je vous dis : toutes ces

choses viendront sur cette génération. » La même solennelle vérité, pour les mêmes raisons, est proclamée à l'égard de Babylone, l'Eglise responsable, en Apocalypse 18. 24.

En annonçant le jugement sur Israël, Jésus est ému de compassion envers Jérusalem, centre de ce système de méchanceté qui allait subir les jugements de Dieu. Son amour avait travaillé depuis des siècles, mais toujours en vain, pour ramener ce peuple rebelle. Jésus, qui est l'Eternel de l'Ancien Testament, avait déjà dit, lors de la transportation du peuple à Babylone, qu'il avait « envoyé vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple et de sa demeure. » (2 Chroniques 36. 15.) Ici, à cette heure solennelle, il s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! Voici, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Quelles paroles solennelles sorties de la bouche de Celui qui était venu en amour à ce peuple bien-aimé. Mais la dureté de l'homme l'avait constamment contraint de refouler cet amour au dedans de son cœur et l'empêchait de le manifes-

ter par des soins à donner à son peuple selon la chair. Ce même amour allait conduire Jésus à la croix, et là, par son sacrifice, rendre possibles, sur le pied de la grâce, les bénédictions qu'ils refusaient.

Lorsque Jésus apparaîtra en gloire, le résidu souffrant l'appellera et dira : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » et : « Hosanna, au fils de David » selon le Psaume 118, 26. C'est pourquoi Jésus dit : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

(A suivre.)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de novembre.*

1. — En croyant ce que Dieu dit.
2. — Parce que Dieu l'a élevé au-dessus de tout.
3. — La mettre en pratique.

QUESTIONS

1. — Qu'est-ce que l'hypocrisie?
2. — Quelle pensée peut nous en garder?
3. — Quand les Juifs diront-ils : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur »?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE X

Une visite à Ava.

C'était un long voyage que celui de Rangoon à la ville impériale d'Ava: une grande partie du trajet devait se faire en bateau, mais il fallait aussi traverser des contrées infestées par des bandits qui ne respectaient ni les biens ni la vie de ceux qui tombaient entre leurs mains. Le missionnaire avait-il le droit d'affronter de pareils dangers?

Si M. Judson avait pu continuer paisiblement son travail parmi les indigènes, il est permis de douter s'il eût jamais songé à entreprendre ce voyage. Mais chaque semaine il devait constater la défection de quelque indigène qui, après avoir fréquenté le *zayat*, après avoir même témoigné de l'intérêt pour les choses de Dieu, s'en retournait au temple des idoles. Pourtant, quelquefois aussi, une fois la nuit tombée, le missionnaire pouvait entendre des pas dans la cour, puis un coup frappé timidement à sa porte. Il ouvrait aussitôt.

« Maître, » disait une voix hésitante, » je sais que j'ai eu tort, car je ne crois plus aux idoles maintenant; mais que pouvais-je faire? L'officier de justice est venu chez moi et m'a dit : Le roi est

notre maître, et nous sommes tous ses esclaves. Il ne veut pas que ses sujets apprennent la religion de Jésus; il punira tous ceux qui abandonneront les anciens dieux. Maître, ne peux-tu pas te rendre auprès du roi? Tu lui feras connaître tes livres saints et peut-être alors obtiendrons-nous une plus grande liberté. »

Après avoir beaucoup prié, M. Judson et son collaborateur, M. Hough, se décidèrent à partir pour Ava. Le moment fixé pour leur départ fut l'aurore d'un matin de décembre. N'allez pas vous figurer pour cela que le temps dût être brumeux et froid. Point du tout. Le climat de l'Inde est bien différent du nôtre; aussi le soleil brillait-il radieux lorsque M. Judson prit congé de sa femme toute en larmes et monta sur le bateau qui devait l'emmener.

Combien de temps durerait leur séparation? M^{me} Judson n'osait le demander; mais nous pouvons nous figurer son amère tristesse lorsqu'elle rentra dans son logis solitaire.

Personne n'osait quitter Rangoon sans la permission du vice-roi ou du gouverneur et le sauf-conduit des missionnaires était un document des plus étranges, les autorisant à « s'avancer jusqu'aux pieds dorés et à lever les yeux jusqu'à la face dorée! » Cette face leur sourirait-elle, ou seraient-ils accueillis par un froncement de sourcils menaçant? Qui aurait su le dire? Mais durant

les jours qui suivirent, tandis que leur bateau remontait lentement le fleuve, ces vaillants pionniers de l'Évangile devaient relire avec reconnaissance la promesse de leur Seigneur. « Remets ta voie sur l'Éternel; confie-toi en lui et lui, il agira. » (Psaume 38, 5.)

Le voyage fut long. Plus de quatre cents kilomètres séparent Rangoon d'Ava. Enfin, un matin, ils aperçurent, pour la première fois, les toits de marbre et les coupoles dorées de la ville impériale, étincelant au soleil. Au bout de quelques heures, les missionnaires débarquèrent et se rendirent immédiatement à la résidence du vice-roi, celui dont la femme avait été si bonne pour M^{me} Judson lors de la mort du petit Roger. Le haut dignitaire les reçut avec bonté et promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour leur procurer une audience avec l'empereur.

Ce fut avec des cœurs débordant de reconnaissance que les missionnaires regagnèrent leur bateau. Vers le soir, un officier portant l'uniforme royal, vint les avertir que l'empereur, ayant entendu parler de leur arrivée, leur mandait d'avoir à se présenter à son audience au Palais, le lendemain matin.

Le soleil se levait à peine que déjà M. Judson et son ami se présentaient à la porte de la résidence impériale. Malgré l'heure matinale, ils trouvèrent les vestibules déjà encombrés par des chefs

indigènes et d'autres notables du pays, apportant leur tribut ou désirant présenter une pétition à l'empereur. Le premier ministre les reçut avec beaucoup d'affabilité et leur donna la place d'honneur au milieu de la foule.

« Qui êtes-vous et que venez-vous faire à Ava? » leur demanda-t-il.

« Nous sommes des prédicateurs chrétiens, » répondit M. Judson, « et nous sommes venus pour offrir à l'empereur un exemplaire de nos livres saints ainsi qu'un humble cadeau. »

La conversation se prolongea quelque peu, mais elle fut bientôt interrompue par un appel de la sentinelle, annonçant l'arrivée imminente du roi. Le premier ministre se leva en hâte et endossa son manteau de cour, mais il trouva encore le temps de dire à ses nouveaux amis :

« Je vous présenterai; mais je doute fort que vous obteniez l'autorisation d'enseigner une nouvelle religion dans notre grand empire. »

La cour offrait ce jour-là un imposant spectacle. Une grande victoire venait d'être remportée sur les frontières de l'empire et le souverain devait passer en revue ses troupes triomphantes.

Le moment tant souhaité arriva enfin. Conduits par le premier ministre, les missionnaires furent introduits devant l'empereur. Ils s'inclinèrent respectueusement aux pieds du monarque.

« Qui sont ceux-ci? » demande-t-il.

« Nous sommes des hommes qui enseignent, » répondit M. Judson en Birman.

L'empereur parut surpris d'entendre un étranger s'exprimer correctement dans la langue du pays. Il adressa plusieurs questions à Judson. Puis, prenant place sur son trône, il appuya sa main droite sur la poignée garnie de diamants de son épée, et fixa longuement le regard de ses yeux sombres sur les nouveaux venus. Après un silence, il ordonna à l'un de ses officiers de faire la lecture de leur pétition. C'était un document assez court, dans lequel les missionnaires imploreraient respectueusement le souverain de les autoriser à demeurer en Birmanie et à y prêcher l'Évangile. Ils demandaient aussi, pour les indigènes qui embrasseraient le christianisme, la liberté de professer cette religion sans crainte de châtement.

L'empereur écouta jusqu'au bout; puis, prenant le papier de la main de l'officier, il le relut lui-même. Quel moment d'anxiété pour les missionnaires! Cependant le souverain, sa lecture achevée, leur retourna la pétition sans prononcer une parole; il prit alors un petit livre que lui présentait M. Judson. Il l'ouvrit et en lut la première phrase : « Il y a un seul Dieu éternel. » C'en était assez. Un nuage sombre sembla passer sur le front de l'empereur; d'un geste méprisant, il jeta le petit livre à terre.

Le premier ministre s'avança alors et commença à dérouler le présent qu'avaient apporté les missionnaires; mais l'empereur ne semblait rien voir. Entendant toutefois que M. Judson se connaissait en médecine, il ordonna que les étrangers fussent conduits à la maison du médecin de la cour. Là, on leur adressa de prime-abord la question :

« Possédez-vous le moyen pour que l'empereur vive à toujours? »

Sur leur réponse négative, nouvelle demande :

« Possédez-vous au moins un remède qui l'empêche de vieillir? »

— Ce pouvoir, nous ne l'avons pas, » répondit Judson. Après une longue et fatigante entrevue, ils reçurent enfin la permission de retourner à leur bateau.

L'enfant de Dieu est souvent appelé à marcher par la foi et non par la vue (2 Corinthiens 5, 7) et, bien que les missionnaires ne pussent comprendre pourquoi leur visite à Ava avait dû se terminer de si étrange façon, cependant ils ne pouvaient douter que le moment viendrait où Dieu ouvrirait la porte à son Evangile en Birmanie.

Mais déjà cette porte s'était ouverte, non dans le palais royal, sans doute, mais en des lieux écartés où les premiers convertis louaient déjà le Seigneur. L'œuvre était de Dieu et nul n'avait le pouvoir de l'entraver ou de l'arrêter. *(A suivre.)*

Les Dragonnades.

(Suite.)

Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée? selon qu'il est écrit : « Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour: nous avons été estimés comme des brebis de tuerie. » Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Romains 8, 35-39.) La colombe est *fidèle*, elle s'unit à une colombe et ne la quitte plus. Vous de même, demeurez attachés de tout votre cœur au Seigneur, vous rappelant que c'est Lui qui vous a aimés et s'est livré Lui-même pour vous. La colombe n'est pas armée de griffes ni d'un bec terrible pour se défendre. Elle est plutôt caractérisée par son affection extraordinaire à son colombier: lorsqu'on l'en éloigne, fût-ce même à une grande distance, elle sait y revenir: vous aussi, vous n'avez de trésors réels, dignes de ce nom, qu'en Christ. Que ce soit cela qui vous caractérise, un **attachement** à toute épreuve à Christ: qu'en vérité votre trésor soit en Lui, afin que vos cœurs y soient aussi. »

On comprend facilement qu'une telle prédication, « douce comme du miel qui découle de la fente du rocher, comme une fine pluie sur l'herbe tendre, et comme des ondées sur l'herbe mûre, » attirât les âmes en foule auprès de lui. Les larmes coulaient en abondance, les cœurs ulcérés s'apaisaient, les cœurs abattus se retrempaient au contact de cette foi simple et profonde, nourrie et développée dans une communion réelle du cœur avec Jésus, la source abondante, inépuisable de toute bénédiction durable. Et cependant, la tête de Claude Brousson fut mise à prix, pour une prime de cinq cents louis d'or, offerte à celui qui l'apporterait. Brousson ne s'émut pas; nous l'avons dit, il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Mais, trois mois après, sentant ses forces l'abandonner, il vint prendre un peu de repos auprès de sa famille à Lausanne, après quatre années de travaux incessants, accomplis au travers de difficultés, de dangers, de périls considérables.

Cependant, dès que ses forces le lui permirent, il repartit pour visiter ses frères qui pleuraient sous la croix. Avant de gagner les Cévennes, il visita la Normandie, les Flandres, l'Artois. Le Seigneur lui multiplia les forces, car partout l'ennemi le poursuivait; mais lui aussi, il était l'objet des soins fidèles de son Sauveur, qui le garda calme, serein, joyeux même, allant de force en force, au milieu des plus grands périls; sa main toute-puis-

sante le tint à couvert. Après avoir parcouru ces contrées pendant un an, consolé bien des cœurs, amené au Sauveur bien des pécheurs, il revint à Lausanne, d'où il repartit pour la Hollande. C'est là qu'il dit pour la troisième fois adieu à sa famille qu'il ne devait plus revoir sur la terre.

Il partit pour le Dauphiné. Des neiges considérables l'y retinrent tout l'hiver. Si cela rendait ses courses plus difficiles, ce fut, de la part de Dieu, une protection pour lui contre ses ennemis.

Dès que le printemps le lui permit, Brousson se rendit dans le Niverrais, puis, passant par Nîmes, dans le Languedoc. Le terrible Baviille, étonné de son audace, mit de nouveau sa tête à prix. Sans se préoccuper de la rage de cet homme et de la multitude d'agents qu'il mit à sa poursuite, notre proscrit visita plusieurs contrées du Midi. Il y fut reçu comme un envoyé de Dieu, apportant le baume des consolations divines à ces cœurs qui gémissaient sous le joug écrasant de l'infâme et cruelle Baviille.

Toutefois le moment du repos était venu pour lui. Lui aussi connut dans une mesure la communion des souffrances de Jésus, son Seigneur. Trahi par un protestant qui avait abjuré, sa retraite fut dévoilée aux agents envoyés à sa poursuite. Brousson ne fit aucune résistance; comme un agneau, il se remit entre leurs mains. On l'exécuta peu après.

(A suivre).

Foi infantine.

On raconte l'histoire suivante de la foi infantine d'un petit garçon.

Un pauvre enfant d'environ onze ans fut atteint d'une maladie qui exigeait une opération immédiate. On le conduisit à l'hôpital où le célèbre docteur qui l'examina lui dit qu'il n'avait que peu de chances de survivre à l'opération. Une quantité d'étudiants occupaient l'amphithéâtre de la salle, venus pour assister à l'opération faite par le plus grand chirurgien de l'époque. On amena le petit malade, et pendant qu'on faisait les préparatifs, on l'assit dans un fauteuil. Regardant tout autour de lui et voyant tant d'hommes, il dit à un des assistants du docteur : « Monsieur, je serais bien content si un de ces messieurs voulait faire une petite prière. » Il se fit un profond silence; personne ne bougea; alors l'enfant s'agenouilla et dit : « Cher Seigneur Jésus, je ne suis qu'un pauvre et faible petit garçon, mais j'aimerais bien vivre; je te prie, Seigneur, de venir en aide à ce bon monsieur afin qu'il réussisse. Amen. » Ayant dit cela, l'enfant monta sur la table d'opération, le visage illuminé d'un sourire.

Le bon chemin.

C'était par une soirée d'été, il y a bien des années, dans le pays de Galles. Le soleil couchant illuminait les collines abruptes et les vallons boisés de cette pittoresque région.

Le D^r Walther revenait d'une visite de malade. Il avait arrêté son cheval pour échanger quelques mots avec un monsieur de sa connaissance, en visite dans le voisinage. Ils parlaient de la beauté de la soirée, quand parurent, au tournant de la route, plusieurs garçons engagés dans une discussion animée. Quand ils aperçurent les messieurs, ils semblèrent se consulter; puis deux d'entre eux se détachèrent du groupe et s'approchèrent du docteur et de son ami. L'un d'eux dit : « Pardon, Monsieur, nous voudrions aller à Llanfer et nous ne sommes pas sûrs d'être dans le bon chemin.

— Non, vraiment, vous n'y êtes pas, » répondit le docteur avec bonté. « Chaque pas que vous faites dans ce vallon vous éloigne de Llanfer. Retournez jusqu'à cette chaumière que vous distinguez parmi les arbres; alors tournez à droite, franchissez une barrière et puis... mais attendez, nous allons de ce côté et nous vous indiquerons le chemin à tous. » Et les messieurs rejoignirent les quatre autres garçons qui attendaient sur la route.

L'ami du docteur contempla en souriant la rame cassée, les lignes à pêcher, les filets à papillons, les

deux paniers qui composaient le bagage des jeunes gens.

« Ainsi vous avez pêché, ramé, chassé et quoi d'autre encore? » fit-il gaiement.

— Oh! nous avons eu une belle journée, » répondit l'aîné de la bande. « mais maintenant nous devons nous presser pour rentrer au logis avant qu'il fasse trop sombre pour voir le sentier.

— Oui, et nous sommes tout à fait perdus, » ajouta le plus petit d'un ton mélancolique. « Jean et Arthur disaient bien que nous serions sûrs de retrouver le chemin et ils ne voulaient pas que nous vous le demandions, » ajouta-t-il bravement, sans se soucier des :

« Chut, tais-toi donc! » de son aîné.

— Si vous vous trouvez dans l'embarras quant au chemin à suivre, » dit le docteur, « n'ayez jamais honte de le demander. Je dus le faire sans cesse, les premiers temps où j'habitais ce pays. Maintenant, je vous accompagnerai jusqu'à la barrière et, comme nous serons alors tout près de chez moi et qu'il y a dans mon jardin trois plates-bandes de fraises auxquelles personne n'a touché aujourd'hui, peut-être trouverez-vous qu'il vaut la peine de leur faire une courte visite! Ensuite je vous mètrai sur le bon chemin pour Llanfer, où vos jeunes jambes vous amèneront facilement en une demi-heure!

— J'espère qu'à votre arrivée dans ce pays vous

avez trouvé un aussi bon guide que nous ce soir », dit l'aîné des garçons, dont la mauvaise humeur avait disparu devant la bonté du docteur.

— Oui, j'ai été bien favorisé de ce côté-là, » répondit M. Walther: « je n'ai rencontré ici que politesse et bonté.

— Et moi, je puis en dire autant, » ajouta l'autre monsieur. « J'ai beaucoup voyagé, mais j'ai presque toujours rencontré des gens prêts à me donner très aimablement les renseignements que je désirais. Mes garçons, » ajouta-t-il sérieusement, « permettez-moi de vous prier de ne jamais avoir honte de demander des indications quant au chemin conduisant à un meilleur endroit que Llanfer. Dans ce monde, vous rencontrerez maint sentier tortueux, mais c'est un chemin droit et étroit aussi qui mène à la patrie céleste. Ainsi, si jamais vous avez des doutes à cet égard, demandez au Seigneur lui-même de vous diriger et soyez sûrs qu'il le fera. Ses serviteurs pourront toujours vous dire des choses encourageantes sur la manière dont Dieu les a conduits tout le long du chemin. Maintenant, voici les fraises, mais souvenez-vous du conseil d'un ami et n'ayez jamais honte de demander à un serviteur de Dieu : Suis-je sur le bon chemin pour le ciel? »

L'un de ceux qui composaient ce petit groupe n'oublia jamais ces paroles, quoiqu'elles restassent en apparence sans résultat pendant quatorze ans.

Alors un jeune officier gisant gravement blessé dans une ambulance, bien loin de sa patrie et de ses parents, se rappela les paroles de l'étranger, en cette soirée d'été, au pays de Galles. Le jeune homme savait qu'il n'était pas sur le chemin du ciel, mais il désirait ardemment le trouver. Après un grand combat livré contre l'orgueil, il parla à un soldat couché sur le matelas à côté du sien. L'orgueil lui soufflait : « Vous un officier, demander une chose pareille à un simple soldat ! Fi donc ! y songez-vous ? »

« Pourtant vous savez qu'il est un vrai chrétien conséquent, chuchota la conscience.

Et, dans le silence de la nuit, le capitaine Vere dit tout bas :

« Samuel, dormez-vous ? »

— Non, mon capitaine ; puis-je faire quelque chose pour vous ? » demanda l'autre vivement, bien que sa voix fût affaiblie par la douleur.

« Vous pouvez m'indiquer le chemin du ciel, si vous le voulez, Samuel. Je sais que vous l'avez trouvé, tandis que moi, j'ai fait fausse route toute ma vie. »

Et avec une grande insistance, il répéta presque textuellement le cri d'angoisse du géôlier de Philippiques :

« Oh ! Samuel, que dois-je faire pour être vraiment sauvé, pour savoir que je suis sur le bon chemin ? »

— Béni soit le Seigneur! Il a exaucé nos prières pour vous, mon capitaine, » répondit le soldat. « Nous vous avons tant aimé comme notre jeune commandant, mais six d'entre nous avons un désir intense de vous voir sous les ordres du Grand Capitaine lui-même. Oh! Monsieur : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Il a tout accompli. Il a apporté le salut et il vous l'offre. Excusez la liberté que je prends en vous parlant ainsi, mon capitaine, mais mon Seigneur m'appelle et je sens que je ne dois pas perdre un instant. Mes forces s'en vont rapidement. »

Douze heures plus tard les yeux du soldat étaient fermés par la mort, mais ceux du jeune officier rayonnaient de joie; il avait trouvé son Sauveur. Il fut transporté dans de meilleurs quartiers, mais toute sa vie il remercia Dieu d'avoir permis qu'il fût placé à côté du soldat chrétien, et aussi de lui avoir donné le courage de demander le chemin du ciel.

Il se rétablit et dès lors il aima toujours à parler aux autres de la bienheureuse patrie céleste et de Celui qui a dit : « Je suis le chemin. »

Cher jeune ami, n'aie jamais honte de t'informer si tu es sur le bon ou sur le mauvais chemin. Et si l'Esprit Saint te montre que tes pas se portent dans la mauvaise direction et que tu cries : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » souviens-toi que jamais tu ne pourras trouver de ré-

ponse vraie, sinon celle qui fut donnée jadis à une autre âme angoissée : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. »



Réponses aux questions du mois de novembre.

1. — Le roi Darius. (Esdras 6, 8.)
2. — Vingt ans. (chap. 3, 8; 6, 15).
3. — Non. (chap. 7, 1.) 1^o Il devait enseigner au peuple les statuts et les ordonnances (chap. 7, 10); 2^o pour porter l'or et l'argent du roi à Jérusalem (v. 15); pour rapporter le reste des ustensiles pour la maison (v. 19-20); pour établir des magistrats et des juges sur le peuple. (v. 25.)
4. — Esdras 8, 22.
5. — Une profonde humiliation. (chap. 9, 5-15.)
6. — Par Moïse, en Egypte, Exode 12.
Par Moïse, dans le désert, Nombres 9.
Par Josué, en Canaan, Josué 5.
Par Ezéchias, à Jérusalem, 2 Chroniques 30.
Par Josias, à Jérusalem, 2 Chroniques 35.
Par Esdras, à Jérusalem, Esdras 6, 19.

Questions pour le mois de décembre.

A lire Néhémie 1 à 6.

1. — Quel était le but de Néhémie en retournant au pays de Canaan?

2. — Quelle fonction Néhémie remplissait-il à la cour de Perse?

3. — Faire une liste des portes de Jérusalem nommées dans votre lecture.

4. — Les hommes étaient-ils seuls occupés au travail de reconstruction?

5. — Quel verset nous montre combien était pressant le danger qui menaçait ceux qui bâtissaient, ceux qui portaient les fardeaux et ceux qui les chargeaient?

6. — A combien de pièges Néhémie échappa-t-il?



Adresser sans faute les **REPONSES** aux questions à
Monsieur **Recordon**, professeur, **Vevey**.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Cinquante ans	3
L'œuvre d'un Nouveau Testament	16
Les Dragonnades . . . 20, 29, 77, 164, 185, 215, 296,	324
Quatre choses petites sur la terre qui sont sages	43, 70
Au bon moment	51 73
Au milieu des lions . . . 57, 98, 113, 160, 169, 197, 225,	260, 292, 318
L'abeille	85
Léonie	104, 130
Le lion	141
Dans l'abîme	189, 212
Périlleuse aventure et merveilleuse délivrance	220, 238, 266
Obéissant	242
Trois invitations du Seigneur	243, 272
A la onzième heure	276
L'aéroplane	302
Foi enfantine	327
Le bon chemin	328

ÉTUDES BIBLIQUES :

Évangile selon Matthieu. — Chap. 16 à 23	8, 34 62, 89, 122, 149, 176, 203, 230, 253, 283, 311
--	---

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
1 ^{er} Janvier 1911	6
Dans le ciel	55
Jésus seul est ma richesse	83
La pâquerette	111
Prière.	139
Heureux message	167
Confiance	195
Les Cévennes	219
Consécration	251
Le petit ramoneur	278
Espoir.	281
Tournons donc nos désirs	307
Fleurs tardives	309
